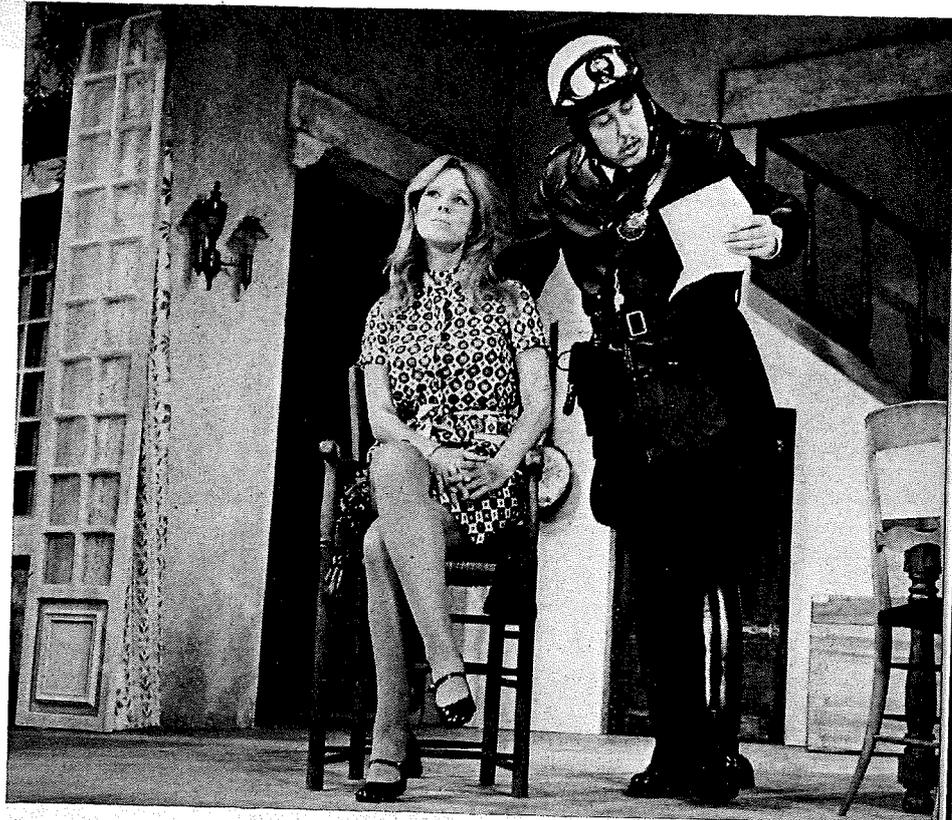


Dora Doll, Alain Souchère.

Clément. Ben oui... Banque Rothschild... Du papier à en-tête, li en traîne sur tous les guichets !

Germaine. Non ! Y traîne rien ! La banque Rothschild c'est pas le Crédit Agricole...

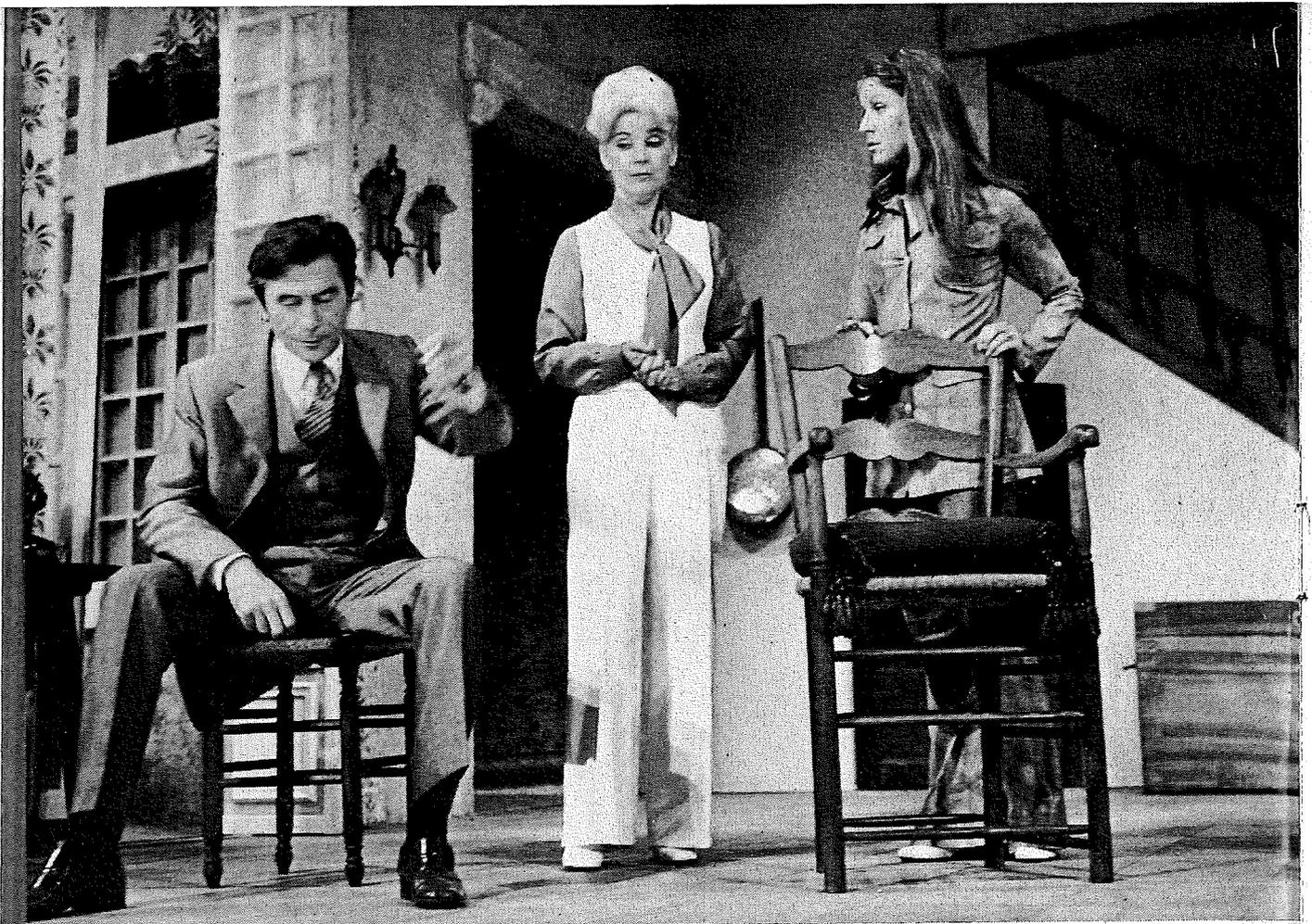


Robert Lamoureux, Françoise Rosay.

Violette. Bien, alors, Nancy... C'est le député de là-bas qui va être content !

Paul. Sans aucun doute, Mais celui de Bordeaux va te bouder !





En haut :

Robert Lamoureux, Magali de Vendeuil, Antoinette Martin.
Brigitte. Alors, ma petite Austin pour cet été...
Paul. Ta petite Austin, je la vois grosse comme ça !
(Montrant son pouce).

En bas, à gauche :

Dora Doll, Magali de Vendeuil.
Germaine. Bâtie, comme elle est... vous avez pas fini
de lui envoyer des cartes de bonne année !
Hélène. Ça... elle est solide !

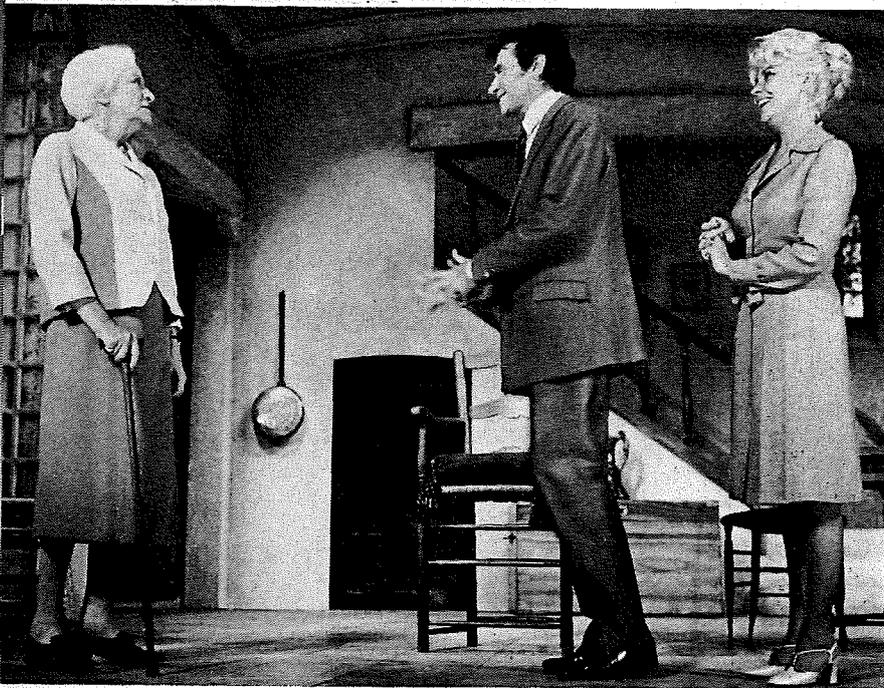
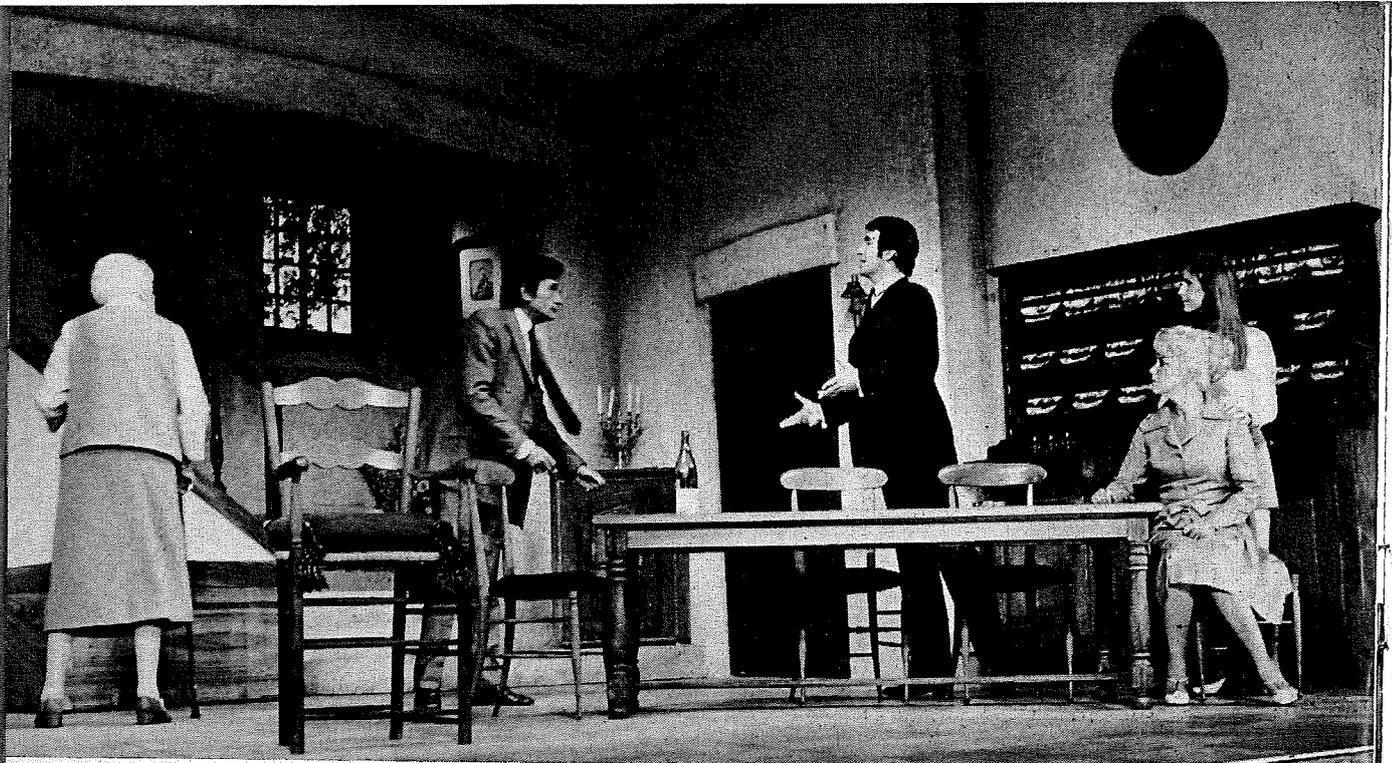
Ci-dessus :

Francis Joffo, Dora Doll.
Germaine. Si elle claque, elle laisse trois cents briques
d'héritage à son neveu !
Louis. Ce que je suis content !

Ci-contre :

Robert Lamoureux, Jean-Pierre Moulin.
Paul. Et vous, pendant ce temps-là, la vieille soupière...
cloc !
Jean-François. La vieille soupière... cloc, et à nous la
pâtée !...





Françoise Rosay (de dos), Robert Lamoureux, Jean-Pierre Moulin, Magali de Vendeuil, Antoinette Martin.

Jean-François. Me permettez-vous d'y descendre, chère Madame ?

Paul. Non ! Ma tante ne permet pas qu'on touche à son vin !

Françoise Rosay, Robert Lamoureux, Magali de Vendeuil.

Paul. Tu hésites... entre quoi et quoi ?

Violette. La première moitié pour Brigitte... mais l'autre moitié... aux robinets Dubard !



L'auteur et Béatrice Bretty qui a repris le rôle de Violette créé par Françoise Rosay.

(Photos Bernard)

13163

THEATRE EDOUARD VII
ADMINISTRATEUR GENERAL : MARTHE DEMEURE
COMEDIE DE ROBERT LAMOUREUX
MISE EN SCENE DE L'AUTEUR
ASSISTE DE FRANCIS JOFFO
DECOR DE JACQUES MARILLIER
CONSTRUIT PAR DECOCITEL
PEINT PAR BONACCI
MUSIQUE DE DARRY COWL
CREATION AU THEATRE EDOUARD VII
LE 21 SEPTEMBRE 1971
© 1972, ROBERT LAMOUREUX

F.N.C.D.
Bibliothèque

LA SOUPIÈRE

DISTRIBUTION

par ordre d'entrée en scène :

Germaine Lapuy	DORA DOLL
Clément Douvre	ALAIN SOUCHERE
Violette Designe	FRANÇOISE ROSAY
Paul Dubard	ROBERT LAMOUREUX
Hélène Dubard	MAGALI DE VENDEUIL
Brigitte Dubard	ANTOINETTE MARTIN
Jean-François Louy	JEAN-PIERRE MOULIN
Monsieur Louis	FRANCIS JOFFO
L'Inspecteur Berger	JEAN COLLOMB

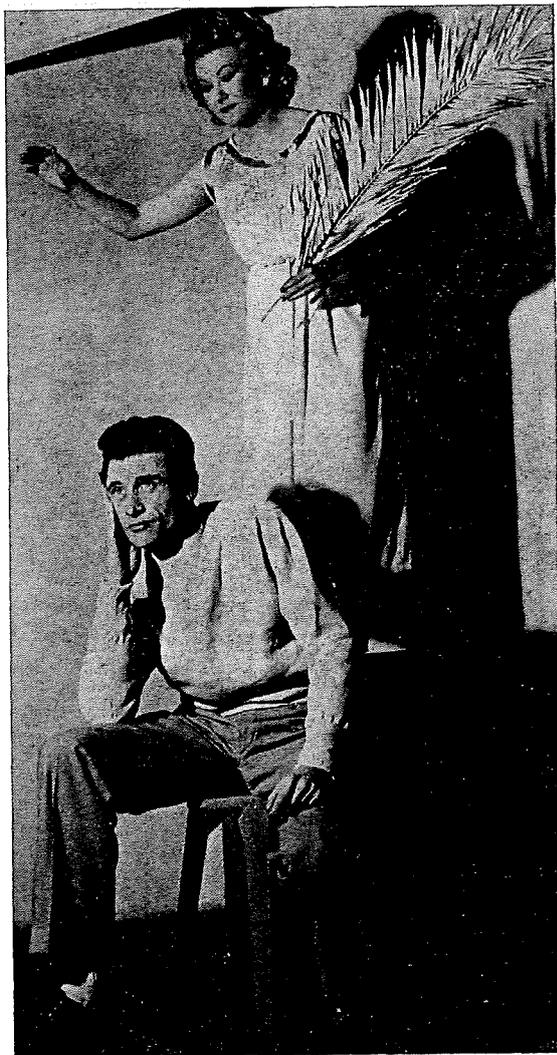
« La Soupière » a été reprise au Théâtre Antoine (direction : Simone Berriau) le 22 août 1972 avec la distribution suivante : Claire Maurier (Germaine Lapuy) ; Joseph Quere (Clément Douvre) ; Béatrice Bretty — qui avait déjà repris le rôle à Edouard VII — (Violette Designe) ; Annie Boudard (Brigitte Dubard) ; Jean-Claude Houdinière (Jean-François Louy) ; Pierre Bonzans (l'Inspecteur). Les autres rôles sont interprétés par les mêmes acteurs.

Le Théâtre d'Aujourd'hui
de A à Z
par Paul-Louis Mignon

Robert LAMOUREUX

Robert Lamoureux, en 1949, dans la revue
« 39'5 » aux Trois-Baudets.

(Photos Bernand)



Né à Paris, le 4 janvier 1920. Rien apparemment dans son enfance ne le dirige vers les métiers du spectacle : son père meurt des suites de la guerre 14-18, sa mère travaille dans les transports parisiens et il abandonne les études pour entrer à l'usine, chez Citroën, au service des pièces détachées. Rien... pourtant...

— *Les seuls prix, raconte-t-il, que j'ai eus, étaient les prix de camaraderie. Pourquoi le prix de camaraderie ? Je me le suis souvent demandé. La réponse que j'ai trouvée : je devais sûrement faire rire les camarades.*

Vers neuf ans, j'ai commencé à composer de petites pièces. Je jouais avec mes copains dans la cour de l'immeuble. Nous faisons payer les parents... cinq sous !

Ensuite, au club sportif dont je faisais partie, ma contribution consistait essentiellement à écrire les revues de fin d'année.

Très tôt aussi, ce que j'ai lu, c'était des pièces. Je les avais dénichées dans une vieille malle et j'étais attiré par elles parce qu'elles portaient, à gauche, le nom des personnages et, directement en face, ce que ceux-ci disaient, sans commentaires, à la différence des romans. J'ai été tellement impressionné par la graphie qu'inconsciemment — je ne l'ai réalisé que beaucoup plus tard — je l'ai reprise dans mes manuscrits.

La guerre vient, puis l'Occupation ; il s'emploie surtout à ne pas partir pour l'Allemagne. A la Libération, après un passage à l'Office National Météorologique, le voilà parti pour Colomb-Béchar en qualité de comptable.

— *J'avais les plus vagues notions de comptabilité mais, dans le désert, les notions deviennent un brevet de capacité ! J'ai profité de ce temps pour*



accumuler des monologues, des poèmes, des chansons... sans but précis.

A mon retour à Paris, il a fallu le hasard, que je passe devant une boutique d'éditions musicales, que j'y entre pour montrer mes productions, qu'on m'y encourage à persévérer à condition de prendre Paris pour décor plutôt que l'Afrique. La première chanson que j'ai écrite alors, intitulée *Mé-tro*, a été chantée aussitôt par Yves Montand, avec une musique d'Henri Crolla, sans succès.

En tout cas, j'en écrivais... une par jour. Henri Bourtaire, dont j'avais fait connaissance, finit par me dire : « Vous feriez aussi bien de les chanter vous-même. » Chanter, c'est vite dit!

Je me suis présenté, en 1948, à un concours du Central de la chanson, faubourg Montmartre. J'ai gagné... pas pour la chanson, mais parce que je commençais par expliquer, à ma manière que, si j'étais contraint de chanter, c'est que personne ne voulait de mes chansons. Sur les cinq minutes qui me furent accordées en première partie du spectacle, pendant deux semaines, le directeur me conseilla de m'expliquer quatre minutes et de garder tout juste un refrain.

Pendant ces quinze jours, devant les réactions de rire du public, j'ai compris que le monologue était payant. Le mien s'étoffait chaque soir. J'y glissais un petit poème, La plupart du temps, si bien qu'à la fin du contrat, je tenais déjà la scène pendant une bonne dizaine de minutes.

Son numéro s'affirme « Chez Tonton », dans des émissions radiophoniques d'Henri Künick, où la nécessité de se renouveler de semaine de semaine l'amène à lancer *Papa, maman, la bonne et moi*, et aux « Trois baudets » où Jacques Canetti affiche une revue de Pierre Dac et Francis Blanche, 39° 5.

— De 1949 à 1951, j'ai connu, aux Trois-Baudets, les plus belles années de ma vie professionnelle grâce à l'équipe qui y était réunie. Je passais mon numéro en première partie et payais mon tribut à la revue en compère dans la salle.

Le succès paraissait s'être établi, non sans danger pour moi car, au fond, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je me sentais peu à peu arraché à mon milieu naturel et me considérais comme une sorte de monstre.

Je me demandais : « Tes monologues feraient-ils rire si tu ne les interprétais pas toi-même ? » La réponse était : non, il fallait les vendre. C'était déjà de la comédie. Je suis évidemment comédien avant d'être auteur. Mais j'avais bien conscience que, sans formation particulière, sans culture classique, il ne me faudrait jamais sortir de certaines limites, m'essayer par exemple dans les classiques. Quand on m'a proposé *Les Fourberies de Scapin*, j'ai refusé.

Marcel Achard et Raymond Rouleau font débiter le comédien auprès d'Edith Piaf, dans *La P'tite Lily*, à l'A.B.C., en 1951. La même année, il crée, à Edouard-VII, *Ombre chère* de Jacques Deval, dont il créera encore, en 1954, à l'Athénée, *La manière forte* (1). En 1957, il reprend, aux Variétés, *Faisons un rêve* de Sacha Guitry.

— A jouer des pièces comme celle de Guitry, cela vous donne envie d'écrire : le mécanisme paraît tellement simple. On a toujours une petite idée de sujet qui vous trotte dans la tête ; il doit suffire de la développer. Du moins, on l'imagine. J'avais été frappé également par les pièces de Feydeau. Le mécanisme de *La Puce à l'oreille* m'avait passionné. J'avais envie d'être pris dans une de ces situations invraisemblables, avec des portes qui s'ouvrent, qui se ferment...

Il écrit *La Brune que voilà* (2), créée aux Variétés (1958).

— Guitry m'avait dit : « Il faudra, un jour, que vous écriviez une pièce. Je suis sûr qu'elle marchera. La difficulté, vous la connaîtrez avec la deuxième. » Il ne s'était pas trompé!

Au succès de *La brune que voilà* succède en effet l'échec d'*Un rossignol chantait* (Variétés, 1959).

Acteur, il crée, en 1962, *Turlututu* (3) de Marcel Achard (Antoine), en 1964, *Jo* de Claude Magnier, adapté d'une pièce d'Alec Coppel (Nouveautés) ; en 1968, il reprend *Désiré* de Sacha Guitry (Palais-Royal) et, en 1970, *Domino* (4) de Marcel Achard (Variétés).

Auteur, il donne, en 1967, *Frédéric* (Edouard-VII), en 1969, *Echec et meurtre* (Ambassadeurs) et, en 1971, *La Soupière* (Edouard-VII).

— J'ai écrit Frédéric pendant la tournée de *Jo*. Les tournées, ce sont les périodes les plus favorables pour l'auteur. Car je n'ai rien d'autre à faire que jouer. Comme je me réveille, tous les jours, à six heures, je me mets aussitôt à l'ouvrage et travaille jusqu'à dix heures. J'ai pour moi une bonne dose d'imagination. Je jongle avec les mots, sinon avec les idées, et l'expérience du métier m'apprend les règles indispensables.

Le théâtre est devenu toute ma vie, je ne fais plus que cela. Il y a une chose qui m'amuse chaque soir, c'est d'aller au théâtre, habillé selon mon bon plaisir, en jardinier, puis de bien m'appliquer, dans ma loge, à me pomponner pour le spectacle et, après la représentation, de revenir aussitôt chez moi, en jardinier!

(1) Avant-Scène n° 114 (épuisé).

(2) Avant-Scène n° 174 (épuisé).

(3) Avant-Scène n° 290.

(4) Avant-Scène n° 172 (épuisé).

Texte intégral

FÉDÉRATION NATIONALE
des
CERCLES DRAMATIQUES
DE LANGUE FRANÇAISE
BIBLIOTHÈQUE

LA SOUPIÈRE



acte 1

scène 1

Une propriété ancienne à vingt kilomètres de Bordeaux.

La salle commune, vaste et belle. Face au public, au fond, à droite, escalier menant aux chambres; au fond, à gauche, porte de la cave, lourde et sombre.

Côté jardin, deux portes-fenêtres donnant sur la terrasse. Entre elles, un étroit secrétaire supportant le téléphone. Au-delà de la seconde porte-fenêtre - seule ouverte - large et haut couloir conduisant à la chambre de Violette.

Côté cour, face aux portes-fenêtres, un vaisselier sur lequel, polychrome et gracieusement pansue, une soupière du dix-neuvième.

Au-delà du vaisselier, porte ouvrant sur la cuisine; occupant l'angle des murs cour et fond, un bahut.

Au centre du décor, vers le vaisselier, une table de grandes dimensions. Ses chaises.

Vers les portes-fenêtres, le fauteuil de Violette. Près du secrétaire, un siège bas.

Contre le mur du fond, entre l'escalier et la porte de la cave, un coffre anglais.

Sur le sol, un carrelage au calme dessin.

Ci-dessus, Robert Lamoureux, Françoise Rosay, Jean-Pierre Moulin, Dora Doll vus par Cabu (Le Figaro).

Aux murs, sur les meubles, portraits, photos de famille, bibelots. Des fleurs. Et, par la porte-fenêtre ouverte, la douce lumière d'un soleil d'avril à son couchant.

Germaine Lapuy, près du vaisselier, astique et chantonne... Sur le seuil de la porte-fenêtre paraît Clément Douvre, policier de la route, énorme, casqué, botté, que Germaine ne voit ni n'entend...

CLÉMENT (finement taquin). Police!

Germaine sursaute, se retourne, fâchée...

GERMAINE. Ah, c'est drôle!

Clément pose en riant ses gros gants sur le petit secrétaire...

CLÉMENT. Elle est pas là, ta patronne?

GERMAINE. Elle se repose... Et la moto? Cassée?

CLÉMENT (malin). Penses-tu! J'ai fait les cent derniers mètres en roue libre!

GERMAINE. Et faux-derche, avec ça!

CLÉMENT. Mais non! Pour la surprise!

GERMAINE. Ah, la jolie surprise! La tuile, oui!

CLÉMENT (gentil). C'est dimanche, demain... On sort ensemble?

GERMAINE. Non! Ni demain ni jamais! Et retourne sur la Nationale, je les entends d'ici qui passent la bande jaune!

CLÉMENT. Te bile pas, Cui-cui est derrière un arbre!

GERMAINE. Cui-cui? Tu travailles avec ton serin?

CLÉMENT. C'est le surnom du collègue, il siffle comme un merle! Et pourquoi que tu veux pas sortir avec moi? T'aimes pas Bordeaux?

GERMAINE. J'aime Bordeaux, mais j'aime pas qu'on me remarque!

CLÉMENT (souriant). Je me mettrai en civil!

GERMAINE. Justement!

CLÉMENT. Quoi: justement?

GERMAINE. En civil c'est comme ça que ça se voit le plus! Allez... salut! Remonte en selle et bonne

route! J'ai du travail!
Clément ne bouge pas.

CLÉMENT (*prudemment*). A propos de flic... j'ai revu le copain... Je t'en ai parlé... Sauguet... le parisien qui s'est fait muter à cause de ses yeux...

GERMAINE. Possible, oui... Et alors? Y voit mieux dans la Gironde?

CLÉMENT. Ça le pique moins! Il t'a encore croisée, hier, à Pauillac...

GERMAINE. Ah! Et il a fait une rechute!

CLÉMENT. Non, mais il t'a reconnue! Y a deux ans... tu tapinait rue Caumartin!

Le visage de Germaine se durcit.

GERMAINE. Quoi?

CLÉMENT. Il sait même que t'es fichée!

GERMAINE. Fichée? Moi? C'est pas les yeux qu'il a de malades, ton pote, c'est le chou!

CLÉMENT. Je ne crois pas!

GERMAINE. Et où qu'il a pris ça?

CLÉMENT. Y a deux ans, lui... y faisait la circulation dans le neuvième!

Bref silence.

GERMAINE (*agressive*). Et alors?

CLÉMENT. Alors... rien! Sinon que ça l'étonne qu'une fille comme toi quitte Paris pour venir faire la boniche dans un trou à vingt kilomètres de Bordeaux!

GERMAINE. Les yeux!

CLÉMENT. Quoi: les yeux?

GERMAINE. Dans la Gironde, y me piquent moins! Et maintenant tu te casses ou j'appelle un agent!

CLÉMENT. Te fâche pas! On parle! Surtout que nous, motards, tes histoires on s'en fout! On suit des routes, pas des pistes! (*Gentil.*) Allez... oublie! On sort demain! Je passe te prendre vers trois heures...

GERMAINE. C'est ça! Passe donc! Mais tu prendras la patronne! Parce que moi, demain à trois heures, je serai partie!

CLÉMENT. Partie? Où ça?

GERMAINE. Paris! Madame a de la famille à déjeuner, mais je leur sers la tarte et me tire! Pour jusqu'à jeudi comme tous les mois!

CLÉMENT. Qu'est-ce que tu vas faire à Paris? Tu... t'as quelqu'un?

GERMAINE. Voilà!

CLÉMENT. Mais... quelqu'un... dans quel genre?

GERMAINE. Dans le genre que, sans te vexer, Monsieur l'Agent, ta pauvre paye lui ferait même pas ses cigarettes de la journée!

CLÉMENT. Je vois qu'Onassis pour fumer comme ça!

GERMAINE. T'es pas tombé loin! Le quelqu'un dont je te parle, c'est le bras droit de Rothschild!

CLÉMENT. Quoi?

GERMAINE. Le bras droit de Rothschild! Y vend leurs titres!

CLÉMENT. Ton bonhomme y vend les titres de Rothschild?

GERMAINE. Ouais!

CLÉMENT. Parce que les Rothschild y vendent leurs titres?

GERMAINE. Ouais!

CLÉMENT. Vu! Y bazardent! Là misère, quoi!

GERMAINE. Marre-toi, va! Mais avec ce qu'il gagne...

CLÉMENT. Je sais! Je pourrais fumer dix ans! Et ce vendeur de Rothschild... c'est ton bonhomme?!

GERMAINE. Ouais!

CLÉMENT. Comment qu'il s'appelle?

GERMAINE. Qu'est-ce que ça peut te foutre?

CLÉMENT. Dis-moi au moins son prénom, à ce Gugusse!

GERMAINE. Jean-François, mon Guignol!

CLÉMENT. Et... comment que tu l'as connu?

GERMAINE. Dans le train de Paris! Je montais en perme! (*Sourdement.*) Ma chance, biquet! Sauf coup dur, avant six mois je suis rangée des bagnoles!

CLÉMENT (*sceptique*). T'es bien sûre qu'au lieu de vendre des titres, ton Jean-François y vend pas plutôt des peignes ou des vélos, non?

Germaine tire de la poche de sa blouse une lettre qu'elle tend à Clément.

GERMAINE. Et ça, c'est du pain beurré? Et regarde l'en-tête, flic à pneus!

CLÉMENT (*lit en s'écartant un peu de Germaine*). Ben oui... Banque Rothschild... Et ça prouve quoi? Du papier à en-tête il en traîne sur tous les guichets!

GERMAINE. Non! Y traîne rien! La Banque Rothschild c'est pas le Crédit Agricole! Y gaspillent pas! (*Elle veut reprendre la lettre.*) Rends-moi ça!

Clément poursuit sa lecture en tenant la lettre hors de portée de Germaine.

CLÉMENT. « Mon amour... »! Ben, dis donc, pour un bras droit il est pas inventif! « Mon amour... » ...y a pas besoin de vendre des titres pour trouver ça!

GERMAINE. Ah, oui! Et t'aurais mis quoi, toi, Sainte-Beuve?

CLÉMENT (*surpris-méfiant*). Hé?

GERMAINE. Sainte-Beuve!

CLÉMENT. Fais gaffe à ce que tu dis, tout de même, hein!

GERMAINE. J'ai dit Sainte-Beuve, j'ai pas dit « Mort aux vaches »!

CLÉMENT. Non, mais... Sainte-Bœuf... c'était pas loin! (*Il lit.*) « Connaitrai-je jamais le château où tu vis... » Tu vis dans un château, toi?

GERMAINE (*gênée, un peu*). Ben... oui!

CLÉMENT. Mais... où ça, le château?

GERMAINE. Et ici, t'appelles ça comment, pauvre pomme?

CLÉMENT. Ici? Mais c'est une maison! Ancienne et pas plus! Quatre pièces en haut, quatre pièces en bas!

GERMAINE. Et alors? Quatre pièces en haut, quatre pièces en bas et trois pieds de vigne, ça s'appelle « Château » dans votre bled! Et de la vigne, ici, y en a soixante hectares! C'est le Versailles du coin! Allez, rends-moi ma lettre!

CLÉMENT (*conservant la lettre*). Mais la vigne d'ici, je la connais! C'est du trois degrés les bonnes années! On en met dans les biberons!

GERMAINE. Qu'est-ce que ça change? (*Elle montre le petit secrétaire, entre les portes-fenêtres.*) Y a tout de même du papier à en-tête: « Château de l'Ardoisière »!

CLÉMENT. Eh ben... si y a encore le papier... depuis vingt ans y a plus le pinard! Et comme y a plus de pinard, y a plus de « château »! (*Illuminé.*) Mais... je comprends maintenant comment tu l'as levé ton « bras droit »! « Château de l'Ardoisière »! Tu lui as dit que t'étais châtelaine, je parie!

GERMAINE. Pas la peine!

CLÉMENT. Ça m'étonne! T'as dit quoi?

GERMAINE. Dame de compagnie!

CLÉMENT. Ben, voyons! A ce compte-là, moi, je pilote un Boeing! (*Montrant le secrétaire.*) Mais tu as eu tort de lui écrire sur ce papier-là! Un jour y se pointerait! Et en fait de « château »...

GERMAINE. Y se pointerait pas, j'y ai défendu!

CLÉMENT (*doux*). Si tu lui plais comme tu me plais, y se pointerait! (*Il lit.*) « ...L'affolante douceur de ta peau... » Parce que... bien sûr... il connaît l'affolante douceur de ta peau?

GERMAINE. On se voit trois jours par mois, tu t'imagines pas qu'on fait les musées, non! Rends-moi ma lettre, va! (*Clément attristé rend la lettre. Germaine, sans pitié.*) Et tu feras tintin aussi pour ce qu'est des « frémissements de mon corps enfiévré »!

CLÉMENT. Quoi?

GERMAINE. C'était dans la lettre d'avant! Et maintenant, salut! Je vais préparer le dîner... (*Mondaine, pour jouer.*) En attendant qu'on me le prépare!
Elle va disparaître dans la cuisine...

CLÉMENT. Germaine!

GERMAINE (*s'immobilise*). Plaît-il?

CLÉMENT. T'espères pas sérieusement que ce type va t'épouser, non?

GERMAINE (*dure, revient sur Clément*). Si! Justement! J'espère ça! Et me tirer d'ici! Et plus voir vos tronches!

CLÉMENT. Tu te fais du cinéma! S'il a vraiment la situation que tu dis, ce Jean-François, et dans le milieu où il vit... y t'épousera pas!

GERMAINE (*vexée*). Le milieu! Je vois! Parce que tu crois que dans le monde j'ai l'air d'une conne! Que je bois le rince-doigts et que je trempe mon pain dans la sauce!

CLÉMENT. J'ai pas dit ça! J'ai seulement voulu dire qu'il sera plus curieux que ta patronne!

GERMAINE. Plus curieux que ma patronne?

CLÉMENT. Oui! Parce qu'elle a sûrement pas dû téléphoner au Syndicat des Gens de Maison avant de t'engager!
S'appuyant sur une forte canne, Violette paraît, venant de sa chambre.

VIOLETTE (*à Clément qui lui tourne le dos*). Bonjour, jeune homme!

CLÉMENT (*vivement retourné*). Heu... bonjour, Madame! Heu... ça va bien?

VIOLETTE (*s'offrant calmement la tête du motard*). Très bien! Et vous?

CLÉMENT. Ça va, merci, madame...

VIOLETTE. C'est moi que vous venez voir?

CLÉMENT. Heu... non! Je passais!

VIOLETTE. Ah! Vous faites aussi les chemins de terre, maintenant!

CLÉMENT. Comme ça! On pousse des pointes, quoi!

VIOLETTE. Et aujourd'hui vous avez poussé votre pointe ici?

CLÉMENT. Voilà!

VIOLETTE. Hier aussi, d'ailleurs!

CLÉMENT. Heu... oui! Hier aussi!

VIOLETTE. En gros, on peut même dire que depuis quelque temps c'est toujours par ici que vous poussez votre pointe!

CLÉMENT (*pressé de partir*). Oui... en gros... Bon! Rien à signaler?

VIOLETTE. Rien!

CLÉMENT. Eh ben... alors... au revoir, madame! (*Il va jusqu'à la porte-fenêtre, se retourne.*) Au revoir, Ger... Au revoir, mademoiselle!

GERMAINE (*gracieuse*). Au revoir, monsieur l'Agent!
(Clément salue militairement et sort... Revient en trombe.)

CLÉMENT. Mes gants!
Germaine les prend sur le secrétaire et les lui tend... Il les prend, re-salue et disparaît.

VIOLETTE (*à Germaine*). Vous n'avez pas oublié la famille? Dîner ce soir, déjeuner demain...

GERMAINE. Oui, madame...

VIOLETTE (*après un instant de réflexion*). Je ne vous l'ai jamais demandé, mais où avez-vous appris à faire la cuisine?

GERMAINE (*calmement*). Chez les sœurs!

VIOLETTE. Ah!

GERMAINE. A Lisieux!

VIOLETTE. Très bien! Je comprends maintenant pourquoi Sainte Thérèse est morte de la poitrine! Mais... pour ce soir et demain... gaspillons! Plus de filets d'anchois! De la viande! (*Elle va vers sa chambre... s'arrête... se retourne...*) La nappe et les serviettes sont dans le bahut, et le vieux service de famille dans le vaisselier... Et attention à la soupière! Elle est belle mais fêlée! Et j'y tiens!

GERMAINE. Oui, madame... (*Violette disparaît dans le couloir menant à sa chambre. Germaine, en direction de Violette.*) Madame, je suis à la cave...
Elle disparaît effectivement dans la cave, dont elle referme la porte derrière elle. Un silence d'une seconde, puis... Bruit d'une voiture qui stoppe... Claquements de portières. Apparition par la porte-fenêtre d'Hélène et Brigitte.

HÉLÈNE (*appelant gaiement*). Tantine! (*Elle va au pied de l'escalier.*) Tante Violette! (*A Brigitte.*) Il n'y a personne, on dirait! (*Violette revient de sa chambre.*) Ah! Tantine!
Baisers.

VIOLETTE. Bonjour, Hélène... (*A Brigitte, très affectueusement.*) Bonjour, mon petit.
Baisers.

HÉLÈNE (*trop aimable, à Violette*). Je ne vous demande pas si vous allez bien!

VIOLETTE. Ah! Et pourquoi ne me le demandez-vous pas?

HÉLÈNE. Parce que ça se voit! Rose... fraîche... Depuis l'été dernier vous n'avez absolument pas bougé! (*Elle regarde autour d'elle.*) Rien n'a bougé, d'ailleurs!

VIOLETTE. Si! (*Pointant sa canne vers le couloir.*) J'ai fait installer ma chambre au rez-de-chaussée... (*Elle va vers son fauteuil. Passant devant Brigitte.*) Et toi, tu deviens de plus en plus belle!
Charmante confusion de Brigitte.

HÉLÈNE. Mais, c'est bien normal!

VIOLETTE (*s'asseyant*). Non, ce n'est pas normal! On peut aussi bien devenir de plus en plus laide! Paul n'est pas avec vous?

HÉLÈNE. Si, si! Il range la voiture...
Germaine remonte de la cave. Elle porte dans un panier des légumes et des fruits.

GERMAINE (*saluant Hélène et Brigitte*). Mesdames!
Elle disparaît dans la cuisine.

HÉLÈNE (*très surprise, à Violette*). Vous avez une nouvelle bonne?

VIOLETTE. Oui ! Camille est partie depuis bientôt six mois... J'ai mis une annonce.

HÉLÈNE. Mais nous ne savions pas ! Comme c'est dommage ! Elle était âgée, Camille, mais elle vous adorait ! Elle a trouvé une autre place ?

VIOLETTE. Oui ! Définitive ! Entre sa mère, sa sœur et son arrière grand-père ! Avez-vous faim ? Soif ?

HÉLÈNE. Non, merci, Tantine...

VIOLETTE (à Brigitte). Et toi, ma grande ?

BRIGITTE. Non, merci, ma tante...

VIOLETTE (à Hélène). A propos... je préfère « ma tante » à « Tantine », si ça ne vous ennue pas...

HÉLÈNE (surprise). Comme vous voudrez, ma tante ! Mais il y a si longtemps que je vous dis « Tantine »...

VIOLETTE. Oui, mais il y a si longtemps que ça m'emmerde !

Porteur d'une valise et d'un sac, Paul paraît sur le seuil de la porte-fenêtre.

PAUL (gaiement). Tantine ! (Il laisse les bagages près du seuil, va à sa tante, l'embrasse, l'examine.) Je ne te demande pas comment tu vas !

VIOLETTE. Ah, bon ! Toi non plus !

PAUL (surpris). Comment : moi non plus ?

VIOLETTE. Non ! Rien ! (Elle se lève et frappe un violent coup sur la table avec sa canne. Sursaut collectif. Violette à la ronde.) Excusez-moi !

PAUL. Je t'en prie ! Toujours pas de sonnette ?

VIOLETTE. Non !

Germaine sort de la cuisine.

GERMAINE (à Paul). Monsieur... (A Violette.) Madame a tapé ?

VIOLETTE (montrant les bagages). Voulez-vous monter ça, s'il vous plaît...

GERMAINE. Bien, madame... Tout dans la même chambre ?

HÉLÈNE. Le sac est à ma fille...

VIOLETTE (à Germaine). La valise dans la grande chambre, le sac dans la petite... (Germaine prend sac et valise et disparaît dans l'escalier. Paul, très intrigué, l'a suivie des yeux. Violette observant Paul.) Qu'est-ce qu'il y a ?

HÉLÈNE (pincée, au même). Oui, j'allais te le demander !

PAUL. Mais... heu... rien ! (A Violette.) C'est une nouvelle bonne ?

HÉLÈNE. Oui ! Camille est morte il y a six mois !

PAUL (stupéfait). Camille est morte ?

VIOLETTE. Oui.

PAUL (à Violette). Mais tu aurais pu nous l'écrire, tout de même ! Ou nous le téléphoner !

VIOLETTE. J'y ai pensé, puis... boof !

PAUL. Quoi : boof ? Depuis dix ans qu'elle était ici, on la connaissait, on l'estimait ! C'était la moindre des choses de nous prévenir !

HÉLÈNE. Surtout qu'elle adorait Brigitte !

VIOLETTE. C'est vrai !

HÉLÈNE. Ces gâteaux qu'elle lui faisait ! (A Brigitte.) Tu te souviens ?

BRIGITTE. Oui, maman !

VIOLETTE. Pas beaucoup !

HÉLÈNE. Mais si ! Elle s'en souvient très bien, au contraire ! (A Brigitte.) N'est-ce pas, Brigitte ?

VIOLETTE (fraîchement). Non... je veux dire que vos visites n'excédant pas trois jours par an, Camille

n'a jamais pu faire beaucoup de gâteaux pour Brigitte !

PAUL (agacé). Ma tante, si nous ne venons pas plus souvent, c'est que la robinetterie-chauffage ne me laisse pas beaucoup de loisirs ! (Amer.) De bénéfices non plus, du reste !

VIOLETTE. Je sais, je sais !

PAUL. Et cette nouvelle bonne, d'où vient-elle ?

VIOLETTE. De Paris...

PAUL (fouillant dans sa mémoire). De Paris...

HÉLÈNE (pointue, à Violette). C'est un autre genre que Camille ! Camille était plus...

VIOLETTE. Plus campagne ! (A Paul.) Veux-tu boire quelque chose ?

PAUL. Non, merci, Tantine...

HÉLÈNE. « Ma tante », Paul ! « Ma tante » !

PAUL (à Hélène). Quoi : ma tante ?

HÉLÈNE. Ta tante préfère « Ma tante » à « Tantine » !

PAUL (surpris, à Violette). Mais... quand j'étais petit c'est toi qui insistais pour...

VIOLETTE (tranchante). Justement ! Maintenant tu es trop grand ! Bien ! Alors ? Que signifie cette visite imprévue ? Ta lettre n'expliquait pas grand-chose...

A l'insu de Violette, Paul fait signe à Hélène et Brigitte de le laisser seul avec sa tante.

HÉLÈNE. Excusez-moi, ma tante, mais Brigitte et moi pouvons peut-être monter nous changer ?

VIOLETTE. Bien sûr ! Montez ! (Brigitte et Hélène disparaissent dans l'escalier. Violette suit Brigitte des yeux tandis que Paul s'assoit près d'elle, sur le siège bas du secrétaire. Violette, revenant à Paul.) Elle est splendide, notre Brigitte !

PAUL. Oui !

VIOLETTE. Qu'est-ce qu'elle pense faire ?

PAUL. Elle... elle hésite !

VIOLETTE. Ah ? Entre quoi et quoi ?

PAUL. Justement... elle ne sait pas !

VIOLETTE (formelle). Alors, le mariage, mon petit ! Le mariage !

Retour des chambres, Germaine descend l'escalier et disparaît dans la cuisine.

PAUL (après le passage de Germaine). C'est curieux... ta nouvelle bonne je pourrais jurer que je la connais !

VIOLETTE. Et tu ne vois pas où tu aurais pu la rencontrer ?

PAUL. Non ! A Paris, chez qui était-elle ?

VIOLETTE. Je ne sais pas !

PAUL. Comment : tu ne sais pas ? Elle avait bien des certificats, tout de même !

VIOLETTE. Non ! Elle m'a dit qu'elle arrivait de Paris et qu'elle cherchait du travail...

PAUL. Et ça t'a suffi ?

VIOLETTE. Oui ! Pourquoi ?

PAUL. Pourquoi ? Parce qu'on n'engage pas les gens comme ça ! On se renseigne !

VIOLETTE. Mais puisqu'elle cherchait du travail !

PAUL. C'est pas une raison, ça !

VIOLETTE. Pas une raison ? Chercher du travail ? Mais si on ne prend pas les gens qui en cherchent, comme les autres le refusent, qui le fera ?

PAUL (vaincu). Evidemment !

VIOLETTE. Tu vois !

Bref silence. Paul semble embarrassé.

PAUL. Heu... ma tante... j'ai à te parler... Mais nous pouvons remettre la conversation à ce soir, si tu ne...

VIOLETTE. Ça dépend... Quand repartez-vous ?

PAUL. Demain après le déjeuner... Je dois être à mon bureau après-demain lundi, de bonne heure le matin...

VIOLETTE. Alors, parle tout de suite !

PAUL. Voilà... Tu... tu as reçu... il y a quelque temps... et à plusieurs reprises... la visite d'un certain monsieur Brenson, n'est-ce pas ?

VIOLETTE. Oui ! Il est venu au moins quatre fois ! Mais...

PAUL. Permits ! Ce monsieur Brenson t'a appris, si tu ne le savais pas déjà, que les Usines Ford — entreprise américaine — s'installent à Bordeaux...

VIOLETTE. En effet ! Mais comment sais-tu ça ?

PAUL (*passé outre en souriant*). Il t'a appris aussi que la General Motors — autre entreprise américaine — concurrente — désire également s'installer dans la région...

VIOLETTE. C'est ça !

PAUL. Il t'a appris, enfin, que si Ford avait déjà trouvé son emplacement, la General Motors, elle, en était encore à chercher le sien !

VIOLETTE. Tu y étais, ma parole !

PAUL. Presque ! Et ce monsieur Brenson, parlant au nom de la General Motors, s'est porté acheteur de tes soixante hectares de vignes !

VIOLETTE. Exactement ! Et j'ai dit non ! Quatre fois !

PAUL. Tu as très bien fait ! Il faut toujours dire non d'abord !

VIOLETTE. Oui ! Surtout si, comme moi, on a l'intention de dire non tout le temps !

Paul semble affecté par cette réponse.

PAUL (*avec une grande douceur*). Voyons, ma tante... Monsieur Brenson t'a fait, m'a-t-il dit, une proposition colossale ! Au-delà de laquelle il ne peut évidemment pas aller...

VIOLETTE (*gaiement*). Cinq millions l'hectare ! Ils sont fous, ces Américains !

PAUL. Et ça ne t'intéresse pas ?

VIOLETTE. Pas du tout !

Paul se lève, nerveux.

PAUL. Ma tante... permets-moi de te faire observer que tu n'en fais rien, des vignes ! Depuis plus de quinze ans tu les loues ! Tu ne sais même plus où elles sont !

VIOLETTE. C'est vrai ! Mais enfin, ce sont mes vignes ! Les vignes de mon père ! Et du père de mon père !

PAUL. Bien sûr, bien sûr ! Mais tant qu'à louer à longueur d'année les vignes du père de ton père... autant les vendre ! Surtout à ce prix-là ! Non ?

Violette observe Paul.

VIOLETTE (*doucement*). Dis-moi... comment es-tu au courant de la visite de ce monsieur Brenson ?

PAUL (*revenant s'asseoir près de Violette*). Parce qu'à la suite de tes refus successifs, il s'est procuré mon adresse et il m'a rendu visite à moi aussi ! Pour me prier d'intervenir ! Et si j'ai accepté... (*Germaine, portant des serviettes de toilette, sort de la cuisine et monte dans les chambres. Paul attend sa disparition pour poursuivre.*) Et si j'ai accepté c'est qu'il s'agit pour toi, je te le répète, d'une affaire absolument fantastique ! Mais passagère, m'a bien précisé monsieur Brenson ! Si pas Bordeaux, Nancy !

VIOLETTE (*légèrement*). Eh bien, alors... Nancy ! (*Elle rit.*) C'est le député de là-bas qui va être content !

PAUL. Sans aucun doute ! Mais celui de Bordeaux va te bouder !

VIOLETTE. Mais non ! Il est très sport, paraît-il !

PAUL. Parlons sérieusement... Tu n'as pas le droit... (*Germaine descend des chambres et disparaît dans la cuisine.*) Tu n'as pas le droit de repousser une offre aussi exceptionnelle ! Trois cents millions pour soixante hectares de piquette, c'est inretrouvable !

VIOLETTE (*ferme*). Non ! N'insiste pas ! Je ne vendrai pas mes vignes !

PAUL (*se lève de nouveau, furieux*). C'est de la folie !

VIOLETTE. Ah, tu trouves ! Eh bien, admettons... je vends tout ! Les terres, la maison, tout ! Et après ?

PAUL. Comment : et après ?

VIOLETTE. Oui ! Après ? De quoi j'aurais l'air avec mes trois cents millions ?

Paul reste un instant sans voix.

PAUL. Evidemment ! Mais enfin, que veux-tu, pauvreté n'est pas vice ! On t'aidera ! Et avec trois cents millions tu trouveras tout de même bien à t'acheter une mesure dans la région !

VIOLETTE. Eh bien, non ! Justement ! Ni mesure ni château ! A mon âge on ne veut plus rien trouver ! Sinon la paix ! Trop tard ! Madame la Générale n'avait qu'à venir plus tôt !

PAUL. Madame la Générale, comme tu dis, a son siège en Amérique ! Elle ne pouvait pas se douter que...

VIOLETTE. Tant pis pour elle ! Je ne vendrai pas un cep ! Ja-mais ! Tu feras ce que tu voudras des vignes quand je serai morte, mais, moi vivante, mes raisins resteront français !

PAUL. C'est ça ! Et ils n'auront pas non plus l'Alsace et la Lorraine !

VIOLETTE. Ça suffit, je te prie ! (*Violette s'est levée et se dirige vers sa chambre. A l'entrée du couloir elle s'arrête, se retourne.*) D'ailleurs... les cepes de mes vignes sont plantés depuis tant de siècles dans le sol bordelais, que même sous vingt couches de béton américain, au printemps, ils pousseront leurs feuilles, ces petits ! Et de quoi aura l'air Madame la Générale à fabriquer des autos dans des feuilles, je te le demande !

PAUL. Voyons, Tantine... ma tante...

VIOLETTE. Non ! Et n'y revenons plus ! Ja-mais ! Je vais prendre mes gouttes !

Elle disparaît dans le couloir. Apparition feutrée d'Hélène dans l'escalier.

HÉLÈNE. Je n'ai entendu que la fin... Jamais quoi ?

PAUL (*rageur*). Jamais vendre !

HÉLÈNE. Qu'est-ce que je t'avais dit ? Elle le fait exprès !

PAUL. Elle ne peut pas le faire exprès puisqu'elle ne sait rien !

HÉLÈNE. Elle se doute !

PAUL. Impossible ! Quoi qu'il en soit, le miracle n'aura pas lieu !

Formidable coup de canne venant de la chambre.

HÉLÈNE (*sursautant*). C'est fou de taper comme ça ! *Germaine sort de la cuisine, traverse la salle et disparaît vers la chambre de Violette.*

PAUL (*après le passage de Germaine*). Je suis certain de l'avoir déjà rencontrée quelque part !

HÉLÈNE. On le saura ! Pense plutôt à ce que tu vas faire !

PAUL. Il n'y a qu'une chose à faire : la faire vendre !

Et ça part mal !

HÉLÈNE. Ne t'énerve pas ! Jusqu'à présent tu t'en es toujours sorti, tu t'en sortiras encore cette fois-ci !

PAUL. Pas avec Aubertin !

HÉLÈNE. Aubertin... attends au moins de savoir ce qu'il veut ! Tu le vois lundi matin ?

PAUL. Oui ! Et ce qu'il veut, je m'en doute !
Brigitte descend l'escalier, vient près de sa mère.

HÉLÈNE (à Brigitte). Ma pauvre chérie, ta tante ne veut pas vendre !

BRIGITTE. Mais... pourquoi ?

PAUL (furieux). Parce qu'elle ne comprend pas un mot de ce qu'on lui dit ! J'en suis à me demander si elle ne prend pas réellement la General Motors pour la femme d'un officier supérieur !

BRIGITTE. Alors, ma petite Austin pour cet été...

PAUL. Ta petite Austin, je la vois grosse comme ça ! (Il montre son pouce.) En attendant, tu vas me faire le plaisir d'être aimable avec elle ! Et ne lui parler de rien ! (A Hélène.) Et toi tu l'énerves ! Alors...
Geste de la main pour : « Tu te tais ! »

HÉLÈNE (pincée). C'est vrai ! J'ai remarqué ! Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs ! J'ai toujours été aimable, et...

PAUL. Trop !

HÉLÈNE. Comment : trop ?

PAUL. Tu la flattes ! Elle n'aime pas ça !

HÉLÈNE. Et alors ? Qu'est-ce que je dois faire ? Lui donner des gifles ?
Germaine revenant de chez Violette traverse la salle en direction de la cuisine.

PAUL (à Germaine). Mademoiselle ! (Germaine, sur le point de sortir, s'arrête, se retourne.) Nous n'allons pas vous donner trop de travail, j'espère ?

GERMAINE. Non, non ! Vous faites pas de mouron !
Elle sort.
Surprise des Dubard.

PAUL (à Hélène). Tu avais raison... ce n'est pas Camille ! Et la voix ne me dit rien non plus !

HÉLÈNE. Oui ! Bon ! Ça suffit avec cette fille ! Et si tu lui disais la vérité ?

PAUL. A la fille ?

HÉLÈNE. A la tante ! Pourquoi ne pas lui avouer franchement que tu es intéressé par la vente des vignes ? Que la General Motors t'a promis une très grosse somme, dont tu as justement besoin, etc.

PAUL. Impossible !

HÉLÈNE. Mais pourquoi « impossible », à la fin ?

PAUL. Parce que... parce que je lui en dois déjà ! Là ! Et qu'elle en profitera pour se rembourser !

HÉLÈNE. Mais... je ne savais pas ça !

PAUL. Eh bien, je te l'apprends ! Il y a quelque temps... j'ai déjà eu des difficultés... c'est elle que je suis venu voir !

HÉLÈNE. Des difficultés ? Les robinets plastique, je parle !

PAUL. C'est ça ! Les robinets plastique ! Qui fondaient ! Et puis encore avant... quand j'ai voulu moderniser l'atelier !

HÉLÈNE. Il y a des jours où on se demande vraiment pourquoi tu t'obstines dans le robinet !

PAUL (hors de lui). Tu le sais, pourquoi ! Parce que j'ai hérité cette saloperie d'usine de mon père ! Lequel

a hérité cette saloperie d'usine de son père ! Lequel a créé cette saloperie d'usine ! Dont je ne peux plus me dépêtrer !

HÉLÈNE. Vends-la !

PAUL (hurlant). Non ! Je te l'ai expliqué cent fois : je ne peux pas plus la vendre que la garder ! C'est ça le problème ! Si je la vends, je perds tout et si je la garde je ne gagne plus rien !

BRIGITTE. Je vois que mon Austin...

PAUL. Fous-moi la paix avec ton Austin !
Coup terrible venant de la chambre de Violette.

HÉLÈNE (après sursaut). Ce qu'elle m'énerve à taper comme ça !

PAUL. Calme-toi... C'est pas sur toi qu'elle tape !
Violette vient de sa chambre. Germaine sort de la cuisine.

VIOLETTE (à Germaine). Dîner dans une heure ! (Aux Dubard.) Ça vous va ?

HÉLÈNE. Très bien ! J'adore dîner tôt ! Et léger !

VIOLETTE. Parfait ! (A Germaine.) Vous avez entendu : léger ! Comme d'habitude !

GERMAINE. Bien, madame !
Elle retourne dans la cuisine.

VIOLETTE (à Hélène et Paul). En attendant, allez donc vous promener ! Dans mes chères vignes ! (A Paul, en désignant Hélène et Brigitte.) Elles sont au courant de tes divagations ?

PAUL. Je n'appelle pas ça des divagations ! Veux-tu que nous en reparlions calmement ?

VIOLETTE. Non ! Allez faire un tour ! (A Brigitte.) Et Brigitte va rester un peu avec moi...

BRIGITTE. Oui, ma tante.

VIOLETTE. Le soleil donne encore derrière la maison, profitons-en ! (Brigitte offre le bras à sa tante et elles sortent par la cuisine. Debout près des portes-fenêtres, Paul et Hélène suivent la scène avec un attendrissement bien feint... A peine refermée, la porte de la cuisine s'ouvre à nouveau. Violette, passant la tête.) Ja-mais !
Violette disparaît. La porte se referme.

PAUL (excédé, à Hélène). Bon... eh bien... je vais aller piétiner un ou deux ceps, ça me détendra !
Mais Germaine sort de la cuisine.

GERMAINE. ...mand' pardon... vous mangez de la soupe ?

PAUL (surpris). Si nous mangeons de la soupe ? Mais...

GERMAINE. C'est pour savoir pour les assiettes... si je sors les creuses ou pas ?

PAUL. Parce que, maintenant, ma tante mange de la soupe ?

GERMAINE. Si elle en mange ? Ah, la la ! Et pis qu'elle aime ça !

HÉLÈNE (s'asseyant dans le fauteuil de Violette). C'est nouveau ! Elle n'en a jamais mangé !

GERMAINE. Ah, si ! Depuis que je suis là : midi et soir ! Ça la tient !

HÉLÈNE. Alors, mangeons-en ! (Germaine repart vers la cuisine. Hélène, d'assez haut.) Et... qu'aurons-nous ensuite ?
Germaine, surprise, s'arrête, se retourne.

GERMAINE (à Hélène). Après la soupe ?

HÉLÈNE. Oui !

GERMAINE. Après trois assiettées de soupe vous allez encore manger ?

HÉLÈNE (outrée). Mais enfin, mademoiselle !

GERMAINE. C't'un banquet !

Et elle disparaît dans la cuisine.

PAUL (*débout derrière Hélène*). Elle n'a vraiment rien d'une cuisinière!

HÉLÈNE. Non, mais... elle a tout d'une putain!

Et, tandis qu'à l'insu d'Hélène le visage de Paul s'illumine d'un heureux souvenir retrouvé, brusquement... la scène s'obscurcit.

Scène 2

Le matin...

La salle commune est dans la pénombre.

Germaine sort de la cuisine, traverse la salle et va sur la terrasse ôter les vantaux des portes-fenêtres. Lumière de beau temps...

Germaine retourne dans la cuisine, laissant une porte-fenêtre ouverte, la même qu'au premier tableau.

Court silence, puis, dehors...

Violent freinage d'une voiture... claquement de portière... En vêtements de nuit, Hélène descend rapidement l'escalier. Entrée de Paul par la porte-fenêtre. Il porte un manteau léger.

HÉLÈNE. Tu as fait vite! Je guettais la voiture...

Ils s'embrassent. Paul ôte son manteau, le jette sur une chaise.

PAUL. J'ai quitté Paris un peu avant minuit... Entre trois et quatre j'ai somnolé dans un resto-route... (*Il s'assoit lourdement dans le fauteuil de Violette. Hélène reste debout près de lui, compatissante.*) Rien de neuf, pendant mon absence?

HÉLÈNE. Non! (*Coup de tête vers la chambre de Violette.*) Elle est seulement ravie d'avoir pu garder Brigitte deux jours de plus! Elle voudrait la voir mariée!

PAUL. Oui, oui! Je la connais! Marier les gens, c'est son vice! Elle est déjà responsable d'un tas de malheureux dans la région!

HÉLÈNE. Alors... Aubertin? Tu devais le voir...

PAUL (*sombre*). Je l'ai vu! Il est dégoûté des robinets! Des miens en tout cas! Il veut reprendre sa part et s'en aller! (*Hélène est atterrée.*) Et la banque refuse de couvrir la paye du 15!

Silence.

HÉLÈNE (*grave*). Eh bien... il faut vendre quelque chose...

PAUL (*dans l'humour*). Voilà! Quoi, par exemple?

HÉLÈNE. La maison de Villerville...

Courte hésitation de Paul.

PAUL. Villerville est hypothéquée jusqu'au jardinier!

HÉLÈNE (*stupéfaite*). Qu'est-ce que tu dis?

PAUL. Cet homme l'ignore encore, mais il ne m'appartient plus!

HÉLÈNE. Villerville hypothéquée! Mais depuis quand?

PAUL. Trois, quatre ans!

HÉLÈNE. Mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

PAUL. Ça n'aurait servi à rien qu'à t'inquiéter, à l'époque...

HÉLÈNE. Parce que tu crois que ça ne m'inquiète pas, maintenant?

PAUL (*gentil*). Si, mais... c'est seulement maintenant!
Silence.

HÉLÈNE (*doucement*). Alors... Paul... c'est très grave?
PAUL. Cette fois, oui! C'est la grande faillite! La fin des Dubard!

HÉLÈNE (*résolue*). Il faut parler à la tante, Paul!

PAUL (*levé*). Non! Inutile! Dans les mêmes circonstances, ou presque, elle a déjà refusé d'aider mon père qui, de ce fait, s'est usé la vie à sauver l'usine!

HÉLÈNE. Si elle t'a déjà prêté, elle...

PAUL. Non! D'ailleurs... les rares fois où elle m'a prêté ça a été à des taux... irremboursables! Enfin, et surtout, il ne s'agissait pas de sommes aussi importantes... (*Poings serrés.*) Il faut qu'elle vende les vignes et que je pare au plus pressé avec la commission!

Descente de Brigitte. Tenue de nuit. Elle observe le visage de son père.

BRIGITTE (*à Hélène*). Ça ne s'est pas arrangé, à Paris?

PAUL. Ne t'inquiète pas de ça! (*Souriant, un peu.*) Ta tante veut te marier, paraît-il?

BRIGITTE. Enfin... elle dit que ce serait bien...

PAUL. Et toi, qu'est-ce que tu en penses?

BRIGITTE. Pourquoi pas, si je trouve! Pas trop vieux, pas trop chevelu, pas trop barbu...

HÉLÈNE. Et pas trop pauvre et pas trop bête! Chérie... nous t'avons encore pour un moment!

PAUL. Bref, tu veux nous quitter!

BRIGITTE. Il faut me comprendre, papa... A la maison... toujours des problèmes d'argent... c'est fatigant! Moi, j'ai envie d'un peu de calme!

PAUL (*amer*). De calme! (*Il arpente et le ton monte.*) Eh bien... le calme... ça vient! Je prévois encore quelques forts coups de vent pour ces jours-ci, et ensuite : le calme! Je veux parler, bien entendu, de ce calme immense qui suit les grandes catastrophes! (*A Hélène.*) En attendant, je voudrais du café!

HÉLÈNE. Du café? Tu ne préfères pas dormir un peu?

PAUL. Dormir! Pourquoi pas rêver, tant qu'on y est!

HÉLÈNE (*allant vers la cuisine*). Germaine ne commence qu'à huit heures, je vais voir si...

Précisément, la porte de la cuisine s'ouvre et Germaine paraît.

GERMAINE (*aux Dubard*). Salut la compagnie!

HÉLÈNE (*appuyant*). « Bonjour », mademoiselle!

GERMAINE. S'cusez-moi! « Bonjour », la compagnie!

HÉLÈNE. Pouvons-nous avoir du café?

GERMAINE. Sûr! Il est déjà chaud! Pour tout le monde? Avec des tartines?

HÉLÈNE. Non! Café noir seulement... Nous mangerons plus tard...

GERMAINE. Ça marche! Je vous sers ici?

HÉLÈNE. Dans ma chambre...

GERMAINE (*repartant vers la cuisine*). C'est parti, mon Kiki!

Elle disparaît.

PAUL. Pas de doute... Camille était plus campagne!

HÉLÈNE (*allant vers l'escalier*). Montons!

Apparition de Violette venant de sa chambre. Tenue de nuit.

VIOLETTE (*à Hélène et Brigitte qu'elle voit d'abord*). Bonjour! (*Elle découvre Paul.*) Mais, qu'est-ce que tu fais là, toi?

PAUL. Je suis revenu passer un jour ou deux, ou trois, si cela ne t'ennuie pas...

VIOLETTE. Non, bien sûr ! (*Elle frappe un coup formidable sur la table avec sa canne. Sursauts alentour.*) Excusez-moi !

HÉLÈNE. Mais... je vous en prie !

Germaine sort de la cuisine et vient poser sur la table un grand plateau supportant cafetière, tasses, etc.

GERMAINE (à Violette). Bonjour, madame ! Madame a tapé !

VIOLETTE. Oui ! Bonjour, Germaine...

GERMAINE. Vous voulez votre thé ? Il est prêt...

VIOLETTE. Parfait ! Portez-le dans ma chambre, je le boirai en m'habillant...

GERMAINE. Bien, madame...

Elle retourne dans la cuisine.

VIOLETTE (vers la terrasse). Il va faire une jolie journée !

PAUL (sombre). Oui ! Ça s'annonce bien !

VIOLETTE (attirant Brigitte près d'elle). Je suis heureuse que tu aimes cette maison... C'est d'ici qu'est parti ton arrière-grand-père Dubard pour aller créer l'usine des robinets de Paris ! N'est-ce pas, Paul ?

PAUL (rancunier). Oui ! Un risque-tout, le grand-père !

VIOLETTE. Un pionnier ! (*Pointant sa canne vers la terrasse.*) Et nous devons les vignes à son frère !

PAUL. Puisque nous sommes sur le sujet, veux-tu que...

VIOLETTE (tranchante). Non ! Assez ! Et j'espère que tu n'es pas revenu exprès pour me reparler de ça !

PAUL. Tu plaisantes !

VIOLETTE. Cela dit, je trouve tout de même bizarre que tu remontes à Paris le dimanche soir pour ne travailler que le lundi et redescendre ici le mardi matin !

Germaine sort de la cuisine, portant sur un étroit plateau le thé de Violette.

GERMAINE (aux Dubard). Dites... je me rappelle plus... quelqu'un veut des tartines ?

PAUL (Brusque). Personne !

GERMAINE (sans se formaliser). Ah, c'est ça ! Personne !
Elle disparaît en direction de la chambre de Violette.

VIOLETTE (à Paul). Tu me parais bien nerveux, ce matin !

HÉLÈNE. C'est le voyage, pauvre chéri !

VIOLETTE (à Hélène). Quelle idée aussi ! (*A Paul.*) Il n'y a donc pas de travail à l'usine ?

PAUL. Un creux !

Retour de Germaine débarrassée de son plateau. Elle va à la table servir les cafés.

BRIGITTE (à Violette). Est-ce que je peux aller prendre mon café avec vous, ma tante ?

VIOLETTE. Avec joie, ma chérie...

Violette disparaît en direction de sa chambre.

Brigitte prend sur la table une tasse de café que Germaine vient de remplir et disparaît à son tour en direction de la chambre de Violette. Germaine remplit les deux tasses restantes.

PAUL (prenant la tasse qu'Hélène lui tend). Je monte réfléchir...

HÉLÈNE. Je t'accompagne ?

PAUL. Non !

Il disparaît dans l'escalier.

HÉLÈNE (à Germaine). Eh bien... je vais boire mon café ici...

Elle s'assoit près de la table.

GERMAINE (poussant le plateau vers Hélène). O.K. ! (*Hélène prend sa tasse sur le plateau et boit lentement. Autour d'elle Germaine fait le ménage du matin.*) Alors... comme ça... votre mari voudrait que Madame vende sa propriété ?

HÉLÈNE (surprise-choquée). Mais... dites donc...

GERMAINE. Ben, quoi ? J'étais là quand madame lui a répondu qu'elle voulait pas, justement !

HÉLÈNE. Eh bien... oui ! Bon ! Et après ? Je ne vois pas en quoi ça vous regarde !

GERMAINE. Ah... ben... on cause, non ?

HÉLÈNE. Mais je n'ai pas à « causer » de ça avec vous, enfin !

GERMAINE. Pourquoi : pas avec moi ? Vous pouvez parler aux domestiques, tout de même ! On n'est pas des bêtes !

HÉLÈNE. Mais je n'ai pas dit ça !

GERMAINE. Eh ben, alors... causons ! Et pis... c'est pas de ma faute si j'ai entendu !

HÉLÈNE (lassée). Eh bien... oui ! Là ! Mon mari a une magnifique occasion de vendre et, en effet, elle ne veut pas !

GERMAINE. Vous voyez ! C'est bien ce que j'avais compris ! (*Silence actif.*) Et quand Madame veut pas, hein... elle veut pas ! (*Silence actif.*) C'est qu'elle a une sacrée volonté, la patronne ! Un peu butée, même !

HÉLÈNE. Mon Dieu... comme les vieillards...

GERMAINE. Et... d'après la tronche... la tête que faisait votre mari... ça fait pas son beurre que Madame veuille pas !

HÉLÈNE (outrée). Enfin, Germaine !

GERMAINE. Mais puisque je vous dis que j'étais là ! J'ai bien vu ! Et c'est sûrement aux Ricains que votre mari voudrait que Madame vende, non ?

HÉLÈNE. Oui... mais comment savez-vous ça ?

GERMAINE. Il a drôlement raison ! Des clients comme eux vous en retrouverez pas ! D'après ce qui se dit, le pinard qui sort d'ici il est aussi alcoolisé que du bouillon de légumes ! Ce qui fait qu'à part les Ricains, personne payera ça bien cher !

HÉLÈNE (malgré tout intéressée). Ah ?

GERMAINE. Oh, non ! Je comprends que votre mari soye emmerdé ! Chagriné ! Tout c't argent qui sert à rien ! Alors qu'y en a qu'on tellement besoin ! Pas vrai ? (*Acquiescement réservé d'Hélène.*) Surtout que les affaires, en ce moment, c'est pas ça ! Même les gens très riches de par ici — et y en a ! Les crus, pensez !... — ...eh ben... y souffrent ! Y aurait pas de déshonneur, comme on dit !

HÉLÈNE. Il n'y aurait pas de déshonneur à quoi faire ?

GERMAINE. Ben... si votre mari tient tellement à ce que Madame vende... c'est peut-être qu'il est un peu dans le coup... côté commission... ou quelque chose comme ça ! (*Mouvement de stupeur révoltée d'Hélène.*) Comme ça se fait toujours partout, quoi ! Et je dis : en ce moment, dans les affaires, y aurait pas de déshonneur à avoir besoin de commission !

HÉLÈNE. Mais où avez-vous été chercher que mon mari était « dans le coup », comme vous dites ?

GERMAINE. Ah, vous êtes marrante, vous, alors ! J'étais là, je vous dis ! Et en plus, moi, question affaires, je comprends vite ! Avec les Rothschild, pensez !

HÉLÈNE (très surprise). Vous faites des affaires avec les Rothschild, vous ?

GERMAINE. Et comment ! Enfin... ça vient ! (*Elle s'approche d'Hélène toujours assise.*) Et je suis de

votre côté, ici, moi ! Parce que je suis pour la justice !

HÉLÈNE. Mais... heu...

GERMAINE. Et c'te commission... votre mari en est pressé, forcément ?

HÉLÈNE. Pressé...

GERMAINE. C'est ça... il en est pas pressé mais il aimerait mieux l'avoir tout de suite, quoi ! C'est normal ! Eh ben... sans vouloir vous gêner le séjour... y peut se bomber ! Si la tante s'est mis dans la tête de tout vous garder pour après sa mort, elle le fera ! Notez que c'est déjà gentil !

HÉLÈNE (*sans joie*). Oui, c'est gentil !

GERMAINE. C'est gentil, mais... c'est long ! (*Coup de tête vers la chambre de Violette.*) Bâtie comme elle est... vous avez pas fini de lui envoyer des cartes de bonne année !

HÉLÈNE. Ça... elle est solide !

GERMAINE. Et c'est pas en allant toute la journée de sa chambre à c'te chaise... (*Elle montre le fauteuil.*) ...qu'elle risque de passer sous un train !

HÉLÈNE. Quelle horreur ! (*Sincère.*) Ah, non... la tante a ses défauts, mais... Dieu nous la garde !

GERMAINE. Vous bilez pas, c'est ce qu'il fait ! (*Elle s'éloigne vers la cuisine, s'arrête, se retourne.*) Dites donc... (*Elle revient vers Hélène.*) ...je pense subitement que ce serait pas bon pour vous s'il arrivait quelque chose à Madame le temps que vous êtes ici !

HÉLÈNE. Comment ça ?

GERMAINE. C'est que dans le coin on aurait vite fait de jaser ! « Ils ont dû pousser la vieille ! »... etc.

HÉLÈNE (*horriifiée*). Pousser la vieille ? Tout de même !

GERMAINE. Oh, ben... vous connaissez pas les gens !

Hélène se lève en souriant.

HÉLÈNE. C'est ma foi vrai ! (*Pour plaisanter.*) Eh bien... dans ces conditions... pas d'hésitation : faisons-la pousser par quelqu'un d'autre ! (*Elle rit. Puis son regard tombe sur le visage brusquement fermé de Germaine. Hélène surprise.*) Pardon ?

GERMAINE. Mais... rien ! Je vous écoute ! Intéressant ce que vous dites là : « ...par quelqu'un d'autre »...

HÉLÈNE. Intéressant ? Mais, je plaisante !

GERMAINE. Ah bon ! Je croyais que c'était une idée que vous aviez !

HÉLÈNE (*un peu débordée*). Une idée que j'avais ? Enfin, Germaine, vous ne pensez pas que j'ai dit ça sérieusement ?

GERMAINE. Non, bien sûr ! Mais... tout de même... ça vous est venu, quoi !

HÉLÈNE. Ça m'est venu, ça m'est venu... pour rire !

GERMAINE. Eh ben, faut pas grand-chose pour vous amuser, vous ! (*Doucement.*) Notez que... c'était pas bête !

HÉLÈNE (*sursautant*). Quoi ?

GERMAINE. Ben... supposez... je ne sais pas, moi... qu'il arrive un accident à Madame pendant qu'on n'est pas là, par exemple... Qu'est-ce que vous voulez qu'on nous reproche !

HÉLÈNE. Mais vous êtes folle !

GERMAINE. Un paquet pour vous, un paquet pour moi ! Et tout le monde est content ! (*Elle rit.*) Vous avez de drôlement bonnes idées, vous !

Brigitte revient de chez Violette. Elle remarque le visage égaré de sa mère.

BRIGITTE. Mais qu'est-ce que tu as ? Tu en fais une tête !

HÉLÈNE. Non, non... rien ! Heu... comment va ta tante ?

BRIGITTE (*surprise*). Mais... bien ! Tu viens de la voir !

HÉLÈNE. Ah, oui ! C'est vrai ! Monte t'habiller !

Brigitte disparaît dans l'escalier. Fabuleux coup venant de la chambre.

HÉLÈNE. Mon Dieu !

GERMAINE (*vers la chambre*). Voilà ! (*Elle s'approche d'Hélène.*) Parlez-en à votre bonhomme ! Ça m'étonnerait qu'y renaude, lui !

HÉLÈNE (*révoltée*). Quoi ?

GERMAINE. Des fois qu'il aurait des ennuis d'argent, supposition... un coup comme ça, ça le dépannerait, non ?

HÉLÈNE. Oh ! (*Montrant la chambre de Violette.*) C'est à elle que je vais en parler ! Lui dire que...

GERMAINE (*dure*). Que quoi ? Que l'associé de votre mari reprend ses billes ? Que la banque veut même plus vous avancer un jeton de caisse ? Et que vous en croquez sur la vente des vignes ?

HÉLÈNE. Mais vous écoutez aux portes !

GERMAINE. Même pas ! Je les laisse ouvertes ! (*Montrant à son tour la chambre de Violette.*) Si la vieille apprend vos micmacs, tout son fric part aux œuvres ! (*Violent coup à droite.*) Voilà ! (*Encore plus près d'Hélène.*) Et pour le quelqu'un qui ferait le travail, j'ai ce qu'il faut sous la main ! Un coup de téléphone et y rapplique ! Et un homme sûr ! Dites-y à votre mari qu'il aura à s'occuper de rien !
Paul descend l'escalier.

PAUL. Eh bien, Germaine, vous n'entendez pas taper ?

GERMAINE. Si, si ! (*Elle s'éloigne vers la chambre de Violette... se retourne...*) On papotait avec votre dame !

PAUL (*amusé*). Tiens !

GERMAINE. Oui, oui ! (*En disparaissant vers la chambre de Violette.*) Voilà, voilà !

Paul remarque le visage bouleversé d'Hélène.

PAUL. Qu'est-ce qu'il y a ?

HÉLÈNE. Oh, Paul ! Germaine !

PAUL. Quoi : Germaine ? Elle t'a battue ?

HÉLÈNE. Elle sait tout ! La banque, Aubertin, la commission... tout !

PAUL. Mais comment a-t-elle appris ça ?

HÉLÈNE. Comment ! En écoutant aux portes !

PAUL. Et elle t'en a parlé ?

HÉLÈNE. Oui ! Et elle m'a fait une proposition... monstrueuse !

Elle cache son visage dans ses mains... et Paul se méprend grandement sur la nature de la proposition faite à Hélène.

PAUL (*au bord du rire*). Non ! Germaine ? A toi ?

HÉLÈNE. Oui !

PAUL. C'est pas vrai ! Quelle proposition ?

HÉLÈNE. Je n'ose pas te le répéter !

PAUL (*coquin*). Si, si ! Vas-y !

HÉLÈNE. Elle... heu... elle m'a proposé de tuer la tante !

PAUL (*soulagé*). Ah, bon ! (*Réalisant, soudain.*) Tuer la tante ? Qu'est-ce que tu racontes ?

HÉLÈNE. Voilà... J'ai dit en riant... Parce qu'elle me disait que si la tante mourait en ce moment... les gens diraient qu'on l'a poussée ! Tu vois ? A cause de la maison, des terres ! Pour qu'on hérite, quoi !

PAUL. Sûr qu'ils diraient ça ! Je m'en fous, d'ailleurs ! Alors ?

HÉLÈNE. C'est là qu'elle a eu l'idée !

PAUL. Mais quelle idée ? Parle !

HÉLÈNE. Parce que j'avais dit en riant...

Elle est au bord des larmes...

PAUL. Si tu me dis en pleurant ce qu'elle t'a dit en riant, je ne vais rien comprendre ! Quelle idée ?

HÉLÈNE. Eh bien... que s'il arrivait quelque chose à la tante par quelqu'un d'autre que nous, on ne pourrait pas dire que c'est nous ! Alors, je lui ai dit...

PAUL (*intéressé*). Attends, attends ! Par quelqu'un d'autre que nous... Mais qui, quelqu'un ?

HÉLÈNE. Je ne sais pas ! Quelqu'un qu'elle connaît, qu'elle fera venir ! C'est monstrueux, dis ?

PAUL (*rêveur*). Ah, oui... c'est pas bien ! (*Cour silence.*) Tout cela ne m'étonne pas de Germaine, vois-tu ! Et c'est sûrement vrai qu'elle connaît quelqu'un capable de faire ça !

HÉLÈNE (*surprise*). Comment : ça ne t'étonne pas ?

PAUL. Non... rien ! (*Il réfléchit intensément.*) Note que... enfin... je veux dire... dans la situation où je me trouve... je me demande si je ne devrais pas papoter un peu avec Germaine aussi, moi !

HÉLÈNE (*révoltée*). Parler avec Germaine ? Mais tu ne vas pas accepter de faire une chose pareille, Paul !

PAUL (*indigné*). Tu plaisantes ! (*Bref silence.*) C'est curieux... (*Il montre l'étage.*) Je réfléchissais là-haut... Je ne te dirai pas que l'idée de « pousser » la tante m'a effleuré... Seigneur ! Mais... tout de même... je pensais que si je la voyais s'asseoir en nage dans un courant d'air... ce n'est pas moi qui fermerais les portes !

HÉLÈNE. Tout de même, Paul ! Tu ne ferais pas ça !

PAUL (*baissant la voix*). Mais faire quoi ? Nous ne faisons rien, nous ! C'est Germaine qui fait ! Même pas ! C'est quelqu'un qui fait !

HÉLÈNE. Mais ce n'est pas possible, Paul ! Réfléchis !

PAUL. Je vois ce que Germaine veut faire ! Elle a raison ! Nous ne courons aucun risque ! Quelqu'un vient... que nous ne connaissons pas... qui pousse la tante... qui disparaît... Aucun risque ! (*Germaine revient de chez Violette et se dirige vers la cuisine. Elle va sortir lorsque, Paul, à Germaine.*) Psst !

HÉLÈNE (*à Paul*). Paul !

Paul, de la main, impose silence à Hélène.

GERMAINE (*arrêtée, retournée, à Paul*). Monsieur m'a fait « psst » ?

PAUL. Oui ! Je vous ai fait « psst » ! (*Il va vers elle.*) Alors... comme ça... on a des idées monstrueuses !

GERMAINE. Quoi ? C'est Madame qu'a eu l'idée ! Pas moi !

PAUL. Non ! Madame a eu l'idée que vous vouliez qu'elle ait !

GERMAINE (*offensée*). On voit que Monsieur ne me connaît pas !

PAUL (*imprudemment*). Si ! Justement, je vous connais !

HÉLÈNE (*derrière lui*). Comment : tu la connais ?

PAUL. Non... je veux dire... je connais ce genre de personne !

HÉLÈNE (*aigre*). Bravo !

PAUL (*à Hélène*). Oui ! Bon ! Ça va ! (*A Germaine, sourdement.*) Eh bien... les dés sont jetés !

GERMAINE (*surprise*). Quoi ?

PAUL. Les dés sont jetés !

GERMAINE. Heu...

PAUL (*qui s'énerve*). Si je vous dis : « d'accord »... là vous comprenez ce que je veux dire ?

GERMAINE. Bien sûr !

PAUL. Et vous vous chargez de tout ?

GERMAINE. De tout !

PAUL. En échange de quoi ?

GERMAINE (*calmement*). La moitié !

PAUL (*sursautant*). La moitié ?

GERMAINE. Cent cinquante briques, ça vous suffit pas ? Au lieu de rien ? (*Paul capitule en silence. Germaine, menaçante.*) Et ma moitié faudra pas oublier de me la donner ! Parce qu'avec mon camarade on vous court au train, on vous retrouve, et l'accident d'après ce sera pour vous ! (*Coup de tête vers Hélène.*) Ou pour elle !

HÉLÈNE (*affolée*). Paul !

PAUL (*à Hélène*). Eh oui... il y a des risques !

GERMAINE. A vous d'être corrects ! Et le fric, on le touche quand ?

PAUL. Eh bien... je devrai aller chez le notaire qui me fera une avance sur l'héritage... Un mois...

GERMAINE. C'est tout bon ! A partir de maintenant vous faites ce que je vous dis sans poser de questions ! Et...

Violette vient de sa chambre, habillée, coiffée. Elle se dirige vers la porte-fenêtre.

VIOLETTE. Je vais faire mon petit tour ! (*Gaiement, observant le groupe.*) Qu'est-ce que vous complotez, tous les trois ?

GERMAINE (*sans hésitation*). Le repas de midi, Madame ! Monsieur aurait aimé manger du lapin, mais le docteur vous l'a interdit...

VIOLETTE. Non ! Le civet m'est interdit, pas le lapin ! Faites-le au four !

GERMAINE. Bien, Madame... (*Violette va franchir la porte-fenêtre. Germaine, à Violette.*) Vous avez pris vos gouttes, Madame ?

VIOLETTE (*se retournant*). Oui ! Merci, Germaine... (*En mini-jupe de printemps, Brigitte descend des chambres. Violette, vers Brigitte.*) Regardez-la, comme elle est jolie ! (*Brigitte vient près de Violette.*) Je vais faire un petit tour, viens-tu avec moi ?

BRIGITTE. Oui, ma tante !

Brigitte prend le bras de sa tante.

VIOLETTE (*à Hélène et Paul*). Il faut prendre soin de moi, mes enfants... je veux la voir mariée, ma Brigitte !

PAUL. Compte sur nous !

VIOLETTE. J'y compte ! Et je veux voir aussi mes petits neveux jouer dans cette maison pendant leurs vacances !

Violette et Brigitte disparaissent en riant vers la terrasse.

GERMAINE (*à Paul*). Vous avez entendu ! Heureusement que je suis là ! (*Montrant l'escalier.*) Montez dans vos chambres !

HÉLÈNE (*terrifiée, à Paul*). Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'elle va faire ?

PAUL (*poussant Hélène dans l'escalier*). Monte ! Les dés sont jetés !

Ils disparaissent vers les chambres.

Germaine va au téléphone, entre les deux portes-fenêtres, décroche...

Paul, à l'insu de Germaine, réapparaît en haut des marches et écoute.

GERMAINE (*dans l'appareil*). Allo, mademoiselle... pas-

sez-moi l'Auberge du Pinson Bleu, s'il vous plaît... Allo? Chouquette? Bonjour! C'est Germaine! Ça va? Toujours du passage? Tant mieux! T'embrasses les copines! Monsieur Louis est là? Passe-le moi... Allo? Louis? C'est Germaine... Je te réveille? Avec qui? Lisa? Fais-lui la bise! Dis donc, Louis... tu, sais d'où je te téléphone? T'as mon adresse? C'est ça... Eh ben, rapplique... j'ai une affaire pour toi! Quel genre? Heu... Comment t'expliquer ça par téléphone... (*Son regard tombe sur le vaisselier.*) Ah, si! Voilà! Ecoute-moi bien et tâche de comprendre à demi-mot! Suppose que tu meures de faim et que dans une vieille soupière y ait une bonne pâtée! Et que tu puisses pas ouvrir la soupière! Qu'est-ce que tu fais? C'est ça! Tu casses la soupière! Eh ben... viens donc nous casser ça! D'ici une heure? D'accord! Tu te planques derrière le petit bois, je te ferai rentrer! Et notre affaire de Paris? Tassée? Tant mieux!

(*Brigitte revient du jardin. Paul, silencieusement, disparaît en direction des chambres. Germaine, dans l'appareil, pour donner le change à Brigitte.*) Voilà! Au revoir, monsieur l'Abbé! (*Elle raccroche. A Brigitte.*) Déjà finie, la promenade?

BRIGITTE. Oui... La tante parle avec un monsieur dans le fond du jardin...

Brigitte disparaît dans l'escalier. Germaine se dirige vers la cuisine. Par la porte-fenêtre, entrée taquine de Clément.

CLÉMENT. Police! (*Germaine sursaute... se retourne.*) T'as eu peur, hein!

GERMAINE. Peur de quoi!

CLÉMENT. Dis donc... t'es pas partie, dimanche! Un copain t'a vue faire tes courses lundi matin à Pauillac...

GERMAINE. La famille devait repartir, elle est restée!

CLÉMENT. Il va pleurer ton bras droit! Tu l'as prévenu, au moins?

GERMAINE. Mais de quoi je me mêle, hein!

CLÉMENT. Moi, quand je pense que t'étais là et que je l'ai pas su, ça me met au bord des larmes!

GERMAINE. Faut pas, faut pas!

CLÉMENT. Tu me crois pas, hein?

GERMAINE. C'est surtout que je m'en fous!

CLÉMENT. Tu dis ça! Attends de me voir dimanche debout sur ma selle à soixante à l'heure! L'escadron fait une démonstration Place des Quinconces!

GERMAINE. Et vous serez tous debout sur la selle? En lâchant les mains?

CLÉMENT. Et comment!

GERMAINE. Y aura du monde!

CLÉMENT. Bourré!

GERMAINE. Tu penses! Un escadron de flics qui se casse la gueule, on va se battre aux guichets!

Germaine repart vers la cuisine.

VOIX DE VIOLETTE (*venant de la terrasse*). Germaine!

Violette entre par la porte-fenêtre. Un homme la suit.

L'HOMME (*à Clément*). Bonjour, monsieur l'agent... (*A Germaine.*) Bonjour, mademoiselle...

VIOLETTE (*désignant Germaine à l'homme*). Voilà mademoiselle Lapuy... si c'est elle que vous vouliez voir...

L'HOMME (*allant vers Germaine*). C'est elle, oui... C'est même bien elle... (*Il tire de sa poche une carte de police qu'il place sous le nez de Germaine.*) Inspecteur Berger, de Bordeaux...

Clément, embarrassé, se met au garde-à-vous.

GERMAINE (*à l'Inspecteur*). Vous voulez me voir? Moi? L'INSPECTEUR. Toi, oui! Reste là! (*Il se tourne vers Clément.*) Reposez-vous, mon vieux! Vous étiez venu voir mademoiselle?

CLÉMENT. Eh ben... chef... je...

VIOLETTE (*à l'Inspecteur*). Non! C'est seulement qu'il pousse des pointes, voyez!

L'INSPECTEUR (*à Violette*). Je vois! (*A Clément.*) Eh bien, puisque vous connaissez mademoiselle, dites-lui donc d'enfiler un manteau et de me suivre!

GERMAINE. Quoi?

L'INSPECTEUR (*à Germaine*). Je vais t'emmener revoir ton ami Julien! Plus que deux et vous serez au complet!

GERMAINE. Julien? Je connais pas de Julien!

L'INSPECTEUR. On va bien voir! Allez! Dépêche-toi!

CLÉMENT (*à l'Inspecteur*). Mais qu'est-ce qu'elle a fait, chef?

L'INSPECTEUR (*sans quitter Germaine des yeux*). Germaine Lapuy, ici présente, doit être l'instigatrice d'un cambriolage commis il y a six mois avenue Henri-Martin, à Paris, jeune homme!

GERMAINE. L'avenue Henri-Martin? Je sais même pas où qu'elle est!

L'INSPECTEUR. Cambriolage qui, dans la vie de cette jeune fille, ne constitue d'ailleurs pas un coup d'essai! Sans parler, bien entendu, de ses activités de trotteuse, les jours creux, derrière la Madeleine!

GERMAINE. Oh!

L'Inspecteur tire un second papier de sa poche.

L'INSPECTEUR. Voilà le mandat! Allez, viens! Ou j'appelle le collègue et on te porte!

GERMAINE (*affolée*). Mais... mais... Monsieur l'Inspecteur... je peux pas partir maintenant! Je...

L'INSPECTEUR (*intéressé*). Pourquoi: pas maintenant?

GERMAINE (*inspirée, montrant Violette*). Madame a du monde!

VIOLETTE (*à l'Inspecteur*). Emmenez, emmenez! Je m'arrangerai!

CLÉMENT (*à l'Inspecteur*). Elle reviendra quand, chef?

L'INSPECTEUR. Bien défendue, dans une quinzaine d'années!

GERMAINE (*dressée*). Quoi?

CLÉMENT. Quinze ans? Pour un cambriolage?

L'INSPECTEUR (*dur, à Clément*). Oui! Parce que cette fois-ci il y a eu meurtre! Le gardien de l'immeuble a succombé à ses blessures! (*Grave, à Germaine.*) Tu savais, ça?

GERMAINE. Comment que je le saurais? Je suis innocente! Je sais même pas de quoi vous parlez!

L'INSPECTEUR (*entraînant Germaine vers la terrasse*). Allez, on part comme ça! On enverra plus tard prendre tes affaires!

GERMAINE (*se débattant*). Ecoutez... Monsieur l'Inspecteur... je vous jure que je suis pour rien dans ce casse... Faut que je sois là...

L'INSPECTEUR (*poussant Germaine dehors*). Ça va! Y en a marre!

Ils disparaissent dans une bousculade. Clément et Violette restent seuls, silencieux.

CLÉMENT (*sombre*). Sauguet avait raison... elle se planquait chez vous!

VIOLETTE (*calme*). Oui!

CLÉMENT. Qu'est-ce que je peux faire pour elle?

VIOLETTE. Je ne sais pas... Comment est-on nourri dans les prisons ?

CLÉMENT. Ben, moi.. je mange chez ma mère, alors...

VIOLETTE. Achetez-lui des gâteaux secs, des fruits, et portez-lui le colis...

CLÉMENT. C'est ça ! (Il sort rapidement par la porte-fenêtre. Revient.) Je prends quoi, comme fruits ?

VIOLETTE. Des oranges !

CLÉMENT. Bien sûr ! (Nouveau départ. Nouveau retour.) Mes gants !

Il les prend sur le secrétaire et sort définitivement. Paul apparaît dans l'escalier.

PAUL. J'ai entendu du bruit... qu'est-ce qui se passe ?

VIOLETTE. On vient d'arrêter Germaine !

PAUL (sonné). Déjà ?

VIOLETTE. Comment : déjà ?

PAUL. Non... je veux dire... pourquoi ?

VIOLETTE. Complice !

PAUL (affolé). Complice de quoi ?

VIOLETTE. Et ils vont encore en arrêter deux autres, à ce qu'il a dit !

PAUL. Deux autres ? Mais... heu...

VIOLETTE. Un cambriolage à Paris, il y a six mois...

PAUL (énormément soulagé). Ah, bon !

VIOLETTE (choquée). Ah, bon ?

PAUL. Enfin... c'est moins grave que je pensais, quoi !

VIOLETTE. Pas grave, un cambriolage ? Ça commence où, le grave, pour toi ?

PAUL. Je veux dire... c'est moins grave qu'un crime, par exemple !

VIOLETTE. Mais c'est qu'il y a eu crime, justement !

PAUL. Hein ?

VIOLETTE. Le gardien de l'immeuble a été tué !

PAUL (heureusement surpris). Ah ! (Rassuré sur l'avenir.) Mais alors... elle ne plaisante pas, Germaine !

VIOLETTE. Ce n'est pas elle qui a tiré... Ça doit être un gars de sa bande...

PAUL. Oui... je vois !

VIOLETTE. Elle était la tête, quoi !

PAUL. C'est ça !

Violette se dirige vers sa chambre.

VIOLETTE. Il va encore falloir que je trouve quelqu'un ! Je vais remettre une annonce !

Elle disparaît. Paul tire du vaisselier une bouteille de cognac et un verre. Apparition d'Hélène dans l'escalier.

HÉLÈNE (à Paul qui se verse à boire). Alors ? C'était quoi, tout ce bruit ?

PAUL. On vient d'arrêter Germaine !

HÉLÈNE. Quoi ?

PAUL. Oui !

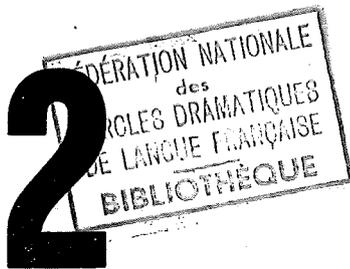
Il boit une large rasade.

HÉLÈNE (soulagée). Eh bien... tu vois... j'aime mieux ça !

PAUL. Moi aussi ! (Autre rasade.) Un partenaire en moins... ça fait vingt-cinq pour cent d'économie !

Et il éclate d'un large rire tandis que le rideau tombe.

acte



Scène 1

Le même décor, désert et ensoleillé. Seul changement : les deux portes-fenêtres donnant sur la terrasse sont ouvertes, au lieu d'une seule précédemment.

Venant de la terrasse, un homme jeune, bien fait, élégamment vêtu, pénètre dans la pièce. Il est porteur d'une mallette d'homme d'affaires et d'un étui à fusil. Deux objets de haut luxe.

Surpris de ne trouver personne, il reste là, planté, roide. Brigitte descend des chambres. A la vue de l'homme, elle stoppe au pied de l'escalier.

BRIGITTE. Monsieur...

L'HOMME. Mademoiselle... (Le ton est effroyablement snob.) Louy... Jean-François Louy...

BRIGITTE. Brigitte Dubard... Jean-François-Louis... Mais votre nom, c'est...

JEAN-FRANÇOIS. Louy ! L.O.U.Y....

BRIGITTE. Ah... Louy ! C'est amusant !

JEAN-FRANÇOIS. La méprise est fréquente ! Jean-François Louy, au Service des Titres de la Banque Rothschild...

BRIGITTE (admirative). De la Banque Rothschild ! (Montrant l'étui à fusil.) Vous êtes chasseur ?

JEAN-FRANÇOIS. La palombe, en Provence ! (Montrant la mallette.) Et les affaires ! Je joins l'utile à l'agréable, quoi !

BRIGITTE. Et moi qui ne suis pas habillée !

JEAN-FRANÇOIS (considérant la mini-jupe). Mais si ! Enfin... peu, mais si bien !

BRIGITTE. J'ai la même, en rouge, avec des ouvertures sur le côté... impossible de remettre la main dessus !

JEAN-FRANÇOIS. Cela ne m'étonne pas !

BRIGITTE. Si vous voulez vous débarrasser, je vais prévenir ma tante que vous êtes là...

JEAN-FRANÇOIS. Merci !

Brigitte sort vers la terrasse, suivie des yeux par Jean-François. Jean-François pose étui et mallette sur le coffre anglais, entre la cave et l'escalier, et attend.

Paul sifflotant descend à son tour l'escalier. Vague regard à Jean-François et il disparaît dans la cuisine d'où il revient une seconde plus tard, tenant à la main une bouteille d'eau minérale. Au pied de l'escalier.

PAUL (à Jean-François). Vous êtes représentant en quelque chose, probablement ?

JEAN-FRANÇOIS. Absolument pas ! Je voudrais parler à mademoiselle Germaine Lapuy...

Subitement intéressé, Paul pose la bouteille sur le coffre et vient près de Jean-François.

PAUL. Germaine Lapuy? Vous connaissez Germaine Lapuy?

JEAN-FRANÇOIS. Oui, monsieur.

PAUL. Mais... vous n'êtes pas monsieur Louis? L'ami de Germaine?

JEAN-FRANÇOIS. Précisément! A qui ai-je l'honneur?

Paul éloigne Jean-François du couloir menant à la chambre de Violette puis, feutrant le ton, il se présente.

PAUL. Paul Dubard... Je suis le neveu de... de la vieille soupière!

JEAN-FRANÇOIS (*surpris mais bien élevé*). De la vieille soupière, oui!

PAUL. Vous n'avez pas l'air de comprendre...

JEAN-FRANÇOIS. C'est que... la vieille soupière... Est-ce pas, j'ai très peu dormi... Il n'est donc pas impossible que quelque chose m'échappe! Bref, je suis venu voir mademoiselle Lapuy.

PAUL. Eh bien... elle s'est absentée!

JEAN-FRANÇOIS. J'en suis affreusement désolé! Tout ce chemin accompli en hâte!

Paul est à son tour très surpris par le ton snob de Jean-François.

PAUL. Mais... heu... vous êtes bien monsieur Louis? L'ami de Germaine?

JEAN-FRANÇOIS. C'est cela, oui!

PAUL (*après un nouveau temps d'étonnement*). Le... le milieu a beaucoup évolué!

JEAN-FRANÇOIS. Certes! Les affaires elles-mêmes... Pardonnez-moi, je suis assez pressé... Si je ne dois pas voir mademoiselle Lapuy, fournissez-moi au moins quelques explications... J'ai, hélas, trop d'affaires en route pour m'attarder longtemps!

PAUL. Ah... vous travaillez beaucoup?

JEAN-FRANÇOIS. Vous voulez dire que je n'arrête pas!

PAUL. Oui, oui! Vous êtes très demandé!

JEAN-FRANÇOIS. Je dirais même « recherché »!

PAUL. Et... ça ne vous inquiète pas?

JEAN-FRANÇOIS. Absolument pas! D'abord... j'ai une excellente santé...

PAUL (*admiratif*). Vous avez même une sacrée santé!

JEAN-FRANÇOIS. N'est-ce pas! Ensuite, je travaille selon des horaires extrêmement précis... Mais je m'en voudrais de vous importuner davantage avec mes histoires... Puis-je savoir où est mademoiselle Lapuy?

PAUL. Enfin... Germaine?

JEAN-FRANÇOIS. C'est cela : Germaine...

PAUL. Elle... heu... elle a été obligée de partir!

JEAN-FRANÇOIS. Rien de grave, j'espère?

PAUL. Une parente malade! Sa sœur!

JEAN-FRANÇOIS. Tiens! J'ignorais qu'elle eût une sœur! Je croyais au contraire...

PAUL (*formel*). Si, si, elle a une sœur! Cadette! Et avant son départ... qui fut d'ailleurs un peu précipité... elle m'a laissé entendre qu'elle aimerait que vous fassiez comme si elle était là! Que vous vous installiez ici et puis que... que vous cassiez la vieille soupière! Pour qu'on puisse manger la pâtée!

Silence au cours duquel Jean-François examine Paul attentivement.

JEAN-FRANÇOIS (*son idée faite*). Dites-moi...

PAUL. Oui?

JEAN-FRANÇOIS. Vous êtes au repos, ici?

PAUL. Heu...

JEAN-FRANÇOIS. Enfin... je veux dire... vous vous détendez, pour quelques jours? Le grand air et tout cela! Vous êtes dans les affaires, probablement?

PAUL. Heu...

JEAN-FRANÇOIS. Cher monsieur, il va vous falloir dès à présent marcher de longs moments dans les environs!

PAUL (*complice*). Oui, oui, oui! Avec toute ma petite famille!

JEAN-FRANÇOIS. C'est cela! En bavardant avec votre petite famille! Ou des voisins, ce qui est également recommandé!

PAUL (*indiquant un point au-delà de la cuisine*). Dans le fond du potager, il y a la mère Pichon! J'irai voir la mère Pichon!

JEAN-FRANÇOIS. Très bien! Et en évitant, cela va de soi, de parler de choses qui vous préoccupent!

PAUL. Vous pensez! Et vous, pendant ce temps-là, la vieille soupière... cloc!

JEAN-FRANÇOIS. La vieille soupière... cloc!

PAUL. Et à nous la pâtée!

JEAN-FRANÇOIS. Et à nous la pâtée!

PAUL. D'un autre côté... soyez tranquille... à l'exception de ma femme, personne, ici, ne sait que vous connaissez Germaine!

JEAN-FRANÇOIS. Ah? Je ne connais pas mademoiselle Lapuy?

PAUL. Mais... c'est mieux pour la sécurité de tout le monde, non?

JEAN-FRANÇOIS. Oui! Néanmoins, il me semble qu'une sorte d'explication, même brève...

Violette apparaît, venant de sa chambre.

VIOLETTE (*aimable, à Jean-François*). Bonjour, monsieur... (*A Paul*.) Je viens de voir de ma fenêtre Brigitte en arrêt devant une magnifique voiture!

PAUL (*désignant Jean-François*). Ça doit être la voiture de Monsieur... (*Il présente, à Violette*.) Monsieur Louis... (*A Jean-François*.) La soup... ma tante, madame Dubard... (*Jean-François s'incline respectueusement. Paul à Violette*.) Monsieur Louis qui vient pour... heu... pour m'acheter des robinets!

VIOLETTE (*vers Jean-François*). C'est gentil, ça!

PAUL (*à Jean-François avec un énorme clin d'œil*). N'est-ce pas? Vous m'achetez mes robinets!

JEAN-FRANÇOIS. Heu... oui... j'achète vos robinets! (*A Violette*.) A la vérité...

PAUL (*vite*). Oui! Nous savons! Mais on vous propose des robinets... vous les prenez!

JEAN-FRANÇOIS (*bien décidé à ne pas contrarier le malade*). D'accord! Marchons! Je ne connais personne et j'achète vos robinets!

VIOLETTE (*à Jean-François*). Le robinet, c'est aussi votre partie?

JEAN-FRANÇOIS. Absolument! Ma partie, c'est le robinet!

Violette frappe un violent coup sur la table avec sa canne. Vif sursaut de Jean-François.

VIOLETTE. Excusez-moi!

PAUL (*à Jean-François*). Ma tante tape toujours ainsi!

JEAN-FRANÇOIS (*à qui la tante devient également suspecte*). Oui, oui, oui!

PAUL (*à Violette*). Je me demande pourquoi tu tapes, d'ailleurs!

VIOLETTE. C'est vrai ! Suis-je sott(e) ! J'oublie que Germaine est...

PAUL (*vite*). Chez sa sœur ! (*Grande surprise pour Violette.*) Chez sa sœur cadette ! Heu... m'autorises-tu à inviter monsieur à passer deux ou trois jours ici ?

VIOLETTE. Mais certainement ! Si cela doit faciliter tes affaires !

PAUL (*pouffant bêtement*). Oui... ça facilite mes affaires ! (*A Jean-François.*) Vous êtes d'accord ?

JEAN-FRANÇOIS. Heu...

PAUL. Parfait !

VIOLETTE (*heureuse, à Jean-François*). Je vais prendre mes gouttes !

Elle disparaît vers sa chambre... cependant qu'Hélène descend l'escalier.

PAUL (*présente*). Monsieur Louis... Madame Dubard...

JEAN-FRANÇOIS. Mes hommages, madame...

PAUL (*à Hélène*). Monsieur Louis... l'ami de Germaine... dont je t'ai parlé !

HÉLÈNE (*pousse un petit cri effrayé*). Oh ! Pour la soupière ?

JEAN-FRANÇOIS (*amusé, pour lui-même*). Ah... Madame aussi !

PAUL. Forcément, nous...

JEAN-FRANÇOIS. Très bien ! (*A Hélène.*) Vous avez une fille absolument ravissante, chère madame, et qui m'a reçu fort courtoisement !

HÉLÈNE (*surprise par le ton*). Je vous remercie, monsieur... Mais... vous êtes... heu...

PAUL (*à Hélène*). Il est ! Il est ! Ça m'a fait ça aussi quand je l'ai vu ! On ne pense pas d'abord en voyant monsieur qu'il puisse casser des vieilles soupières, mais ils sont comme ça, maintenant !

HÉLÈNE. Tiens ! Eh bien, tu vois... j'aime mieux ça ! Ça fait moins...

PAUL. Ah oui ! Ça ne fait même pas du tout... (*A Jean-François.*) Et vous allez la casser comment ? Je ne voudrais pas...

JEAN-FRANÇOIS. J'aviserai le moment venu !

PAUL. Je vois ! A l'inspiration ! (*A Hélène.*) Pendant que nous nous promènerons avec Brigitte et en bavardant avec les voisins !

HÉLÈNE. Oui... je comprends ! (*A Jean-François.*) Mais vous voulez peut-être vous changer ?

JEAN-FRANÇOIS. C'est-à-dire que... je n'avais pas prévu de séjour, n'est-ce pas... Je n'ai apporté ici que des choses de travail...

Il montre sur le coffre l'étui et la mallette.

PAUL (*non sans répugnance*). Pan-pan ?

JEAN-FRANÇOIS. C'est cela ! Pan-pan ! Pan-pan... et bien d'autres choses encore !

HÉLÈNE. Mon Dieu ! Et vous circulez avec tout ça ?

JEAN-FRANÇOIS. Je ne m'en sépare pratiquement jamais !

HÉLÈNE. Eh bien... dites donc !

JEAN-FRANÇOIS. J'entre chez un client, j'ouvre la mallette, et dans soixante pour cent des cas l'affaire est liquidée lorsque j'en ressors !

HÉLÈNE. Si vite ?

PAUL (*à Hélène*). C'est que monsieur est très recherché ! Enfin... très demandé ! (*A Jean-François.*) Alors... si vous êtes si pressé, il vaut peut-être mieux que nous vous laissions seul tout de suite ! Que vous puissiez réfléchir, voir un peu tout ça...

JEAN-FRANÇOIS. Je pense, en effet, qu'un brin de solitude... Puis-je me servir de votre téléphone ?

PAUL. Je vous en prie ! (*Jean-François va au téléphone, près des porte-fenêtres... Il décroche, mais Paul le rejoint.*) Excusez-moi, mais... je voulais vous demander... pour le pourcentage...

JEAN-FRANÇOIS (*raccrochant le téléphone*). Pour le pourcentage, oui... Demandez-moi pour le pourcentage...

PAUL. Vous devez bien penser que si nous vous avons demandé de venir, casser la vieille soupière... c'est que nous sommes gênés !

JEAN-FRANÇOIS. Absolument ! A l'instant je pensais cela... « Tiens, me suis-je dit, voilà des gens gênés ! »...

PAUL. Eh bien... le pourcentage est trop élevé !

JEAN-FRANÇOIS. Ah !

PAUL. Oui ! Cinquante pour cent, c'est plus que nous pouvons donner !

JEAN-FRANÇOIS. Alors... pas d'hésitation : il faut baisser cela !

PAUL. Ah... vous pensez aussi que...

JEAN-FRANÇOIS. C'est trop ! C'est beaucoup trop ! Cinquante pour cent ! A ces prix-là on ne ferait plus rien !

PAUL. Vous êtes vraiment très compréhensif, et...

JEAN-FRANÇOIS. Pas du tout, pas du tout ! Je suis seulement raisonnable ! Cinquante pour cent pour casser une vieille soupière, c'est trop ! Un service, à la rigueur ! Mais la soupière seule, c'est trop !

PAUL. Alors... au lieu de cinquante pour cent... vous nous feriez...

JEAN-FRANÇOIS. Quarante-sept !

PAUL. Quarante-sept ? Mais... c'est insignifiant !

JEAN-FRANÇOIS. Cher monsieur, je ne peux pas moins ! J'ai des frais, des risques ! Je peux me blesser en cassant la vieille soupière !

PAUL. Quoi ?

JEAN-FRANÇOIS. Et puis... il y a les impôts !

PAUL (*sonné*). Les impôts ?

JEAN-FRANÇOIS. Les impôts, oui !

PAUL. Mais vous n'allez pas déclarer ça, tout de même !

JEAN-FRANÇOIS. Tout ! Je déclare tout ! Parce qu'ensuite, ils fouillent et ce sont des pénalités à n'en plus finir ! Je déclare tout, toujours !

PAUL. Mais vous êtes fou !

JEAN-FRANÇOIS. Oh non, monsieur ! Je suis rare !

Brigitte revient du jardin par la terrasse. A Jean-François qui a décroché le téléphone.

BRIGITTE. Ce qu'elle est belle, votre Ferrari !

JEAN-FRANÇOIS. Mais affreusement délicate... son delco m'inquiète !

PAUL (*à Brigitte et Hélène en les poussant vers la porte de la cuisine*). Allez voir la Mère Pichon !

BRIGITTE. Mais...

PAUL (*nerveux*). Allez !

Brigitte et Hélène disparaissent dans la cuisine.

PAUL (*à Jean-François qui attend au téléphone*). Pas d'imprudences, hein !

JEAN-FRANÇOIS. Non, non ! Je téléphone à ma banque ! (*Dans l'appareil.*) Allo... Mademoiselle... je voudrais le 622-42-86 à Paris, s'il vous plaît... Merci... (*A Paul.*) Compromettrais-je ainsi... ?

PAUL. Non, non ! Vous... vous avez une banque ?

JEAN-FRANÇOIS. Bien sûr !

Paul a un bref ricanement d'amertume... puis il se dirige vers la porte de la cuisine, l'ouvre...

PAUL. Je ne le voyais pas comme ça !

Puis il disparaît.

JEAN-FRANÇOIS (*dans l'appareil*). Allo... Edmond ? Bonjour, mon cher... Heu... voilà... Je me trouve actuellement dans la maison où réside la personne dont je vous ai parlé... Germaine Lapuy... c'est cela... Oui... oui... mon cher Edmond... Je connais vos réticences à son égard... et je suis venu vérifier moi-même... Mais cette personne s'est absentée... Puis-je attendre son retour un jour ou deux... si nécessaire... dans cette étrange maison ? Pardon ? Heu... par étrange maison... j'entends qu'il y a ici une vieille dame qui tape sur les tables avec un bâton... ce qui n'est déjà pas normal... et un couple... et un couple, d'apparence anodine, mais qui, dès mon arrivée, m'a proposé de casser une vieille soupière avec laquelle ils auraient, paraît-il, des liens de parenté ! Ce qui n'est pas normal non plus !

Sur quoi... la scène s'obscurcit.

Scène 2

Même décor, de nouveau désert et ensoleillé. La porte de la cuisine s'ouvre lentement. Paul paraît, entre avec précaution, écoute un instant.

PAUL. Monsieur Louis ! (*Il va au pied de l'escalier.*) Monsieur Louis ! (*Silence. Paul disparaît en direction de la chambre de Violette.*) Il n'a pas déjà...

VOIX DE PAUL (*off*). Monsieur Louis ! (*Retour de Paul. Il ouvre la porte de la cave.*) Monsieur Louis !

Dans son dos, venant de la terrasse, Violette.

VIOLETTE. Il est parti ! (*Paul referme vivement la porte de la cave, se retourne.*) J'ai eu peur ! (*Innocemment.*) Tu es encore là ? Enfin... je veux dire... Mais, il est parti qui ?

VIOLETTE (*allant à son fauteuil*). Monsieur Louis !

PAUL (*très surpris*). Où ça, parti ?

VIOLETTE. A Bordeaux !

PAUL. Quoi faire ?

VIOLETTE. Pour sa voiture ! Il paraît que les Ferrari, c'est aussi délicat qu'une pendule !

PAUL. Et alors ?

VIOLETTE. Alors... il a dû aller la faire remonter !

PAUL (*fâché*). Mais qu'est-ce qui lui a pris ?

VIOLETTE. Pourquoi ? Il ne devait pas ?

PAUL. Non ! Il ne devait pas !

VIOLETTE. Franchement, Paul... s'il est parti... c'est un peu ta faute !

PAUL. Ma faute ?

VIOLETTE. Oui ! Voilà un homme qui vient de loin pour t'acheter des robinets... un quart d'heure après son arrivée tu le plantes là pour aller te promener avec ta famille !

PAUL. C'est exprès !

VIOLETTE. Comment : c'est exprès ?

PAUL (*un instant dérouté*). Je... je l'ai laissé seul... ici... exprès... pour qu'il réfléchisse !

VIOLETTE. Eh bien, tu l'as laissé réfléchir trop longtemps ! Quand il s'est vu tout seul, ici, avec une vieille comme moi, que voulais-tu qu'il fit ? ! Ce

n'est pas à moi qu'il venait acheter des robinets !

PAUL. Non, bien sûr !

VIOLETTE. J'ai essayé de le distraire, un peu !

PAUL. Hé ?

VIOLETTE. Je lui ai fait voir mes fûts !

PAUL. Tes fûts ?

VIOLETTE. Mes vieux fûts du dix-septième !

PAUL. Mais... où ça, tes fûts ?

VIOLETTE. A la cave ! Où veux-tu qu'ils soient ?

PAUL. Vous êtes descendus tous les deux à la cave ?

VIOLETTE. Oui !

PAUL (*furieux*). Et seul avec toi à la cave... rien ?

VIOLETTE (*scandalisée*). Paul !

PAUL. Non ! Je veux dire qu'à la cave... il s'est contenté de regarder tes fûts ?

VIOLETTE. Mais... que voulais-tu qu'il fasse d'autre ?

PAUL (*entre ses dents*). Oui... bon... Il n'a pas été inspiré !

VIOLETTE. Alors, il a vu mes fûts... nous sommes remontés... et il est parti faire mettre sa voiture à l'heure ! Je te le répète, si tu ne voulais pas qu'il parte, il ne fallait pas t'éloigner ! Où étais-tu ?

PAUL. Dans le fond du potager, avec Hélène et Brigitte !

VIOLETTE. Quelle idée ! Il a plu, tout est sale ! Alors que nous avons un chemin...

PAUL. Oui ! Je sais ! Mais dans le fond du potager... par-dessus le mur... on peut parler avec la vieille de la petite ferme !

VIOLETTE. Avec la mère Pichon ?

PAUL. Avec la mère Pichon !

VIOLETTE. Mais... tu ne peux pas parler avec la mère Pichon... elle est complètement sourde !

PAUL. On se fait des gestes ! Et puis... si elle est sourde... elle n'est pas aveugle ! Si elle ne nous entend pas... elle nous voit !

VIOLETTE. Et ça te distrait d'être vu par la mère Pichon ?

PAUL. Ça me distrait ! Et ça la distrait aussi... Dans son trou elle ne voit jamais personne !

VIOLETTE. C'est gentil !

PAUL. C'est gentil ! Il ne t'a pas dit à quelle heure il allait revenir, monsieur Louis ?

VIOLETTE. Non ! (*Réveuse.*) Il est très bien, ce monsieur Louis ! Louis qui ?

PAUL. Comment : Iouiki ?

VIOLETTE. Louis comment, si tu préfères ?

PAUL. Je ne sais pas ! Dans le milieu, on ne le connaît que sous le nom de « Monsieur Louis » !

VIOLETTE (*étonnée*). Dans le milieu ?

PAUL. Dans le milieu du robinet !

VIOLETTE. Tiens ! Quoi qu'il en soit, beaucoup de réserve, de discrétion... de courtoisie ! Si tu l'avais vu m'accompagner à la cave... Il me portait presque !

PAUL. J'aurais aimé voir ça !

VIOLETTE. Je lui en ai fait la remarque : « Mais enfin, monsieur... je ne vais pas me briser comme une porcelaine ! »... Ça l'a fait rire aux larmes !

PAUL. Forcément !

VIOLETTE. Pourquoi : forcément ?

PAUL. Parce que c'est drôle !

VIOLETTE. Bref : il est très bien !

PAUL (*regardant l'heure à sa montre*). Et s'il pouvait faire passer son travail avant la mécanique, il serait parfait !

VIOLETTE. Puisque vous êtes en relations d'affaires, tu devrais t'arranger pour que, désormais, Brigitte puisse rencontrer ce monsieur plus souvent !

PAUL. Hein ?

VIOLETTE. Il ferait un excellent parti ! Et je ne me suis encore jamais trompée !

PAUL (*ricaneur*). Eh bien... ça y est, c'est fait ! Il n'y a pas de pire parti que celui-là ! Alors... ne t'occupe plus de ces choses-là ! Ta chance tourne ! (*Nouveau coup d'œil à sa montre.*) Onze heures... Il a peut-être encore le temps de cass... de bricoler avant midi... Je vais retourner au fond du potager !

VIOLETTE. Tu retournes jouer avec la mère Pichon ?

PAUL. Oui ! Tu ne veux pas que nous reparlions de la General Motors ?

VIOLETTE. Ja-mais !

PAUL. Les dés sont jetés !

Il se dirige vers la porte de la cuisine.

VIOLETTE. Oh, Paul !

PAUL (*stoppé*). Oui ?

VIOLETTE. Un monsieur Aubertin, de Paris, a téléphoné pour toi...

PAUL. Aubertin ? Mais pourquoi ne m'as-tu pas appelé ?

VIOLETTE. Je t'ai appelé ! Mais si tu étais dans le fond du potager à égayer la mère Pichon, tu ne pouvais pas m'entendre ! Alors, je l'ai fait patienter... je lui ai dit que j'allais te chercher... Il m'a dit que ce n'était pas la peine... qu'il voulait seulement savoir si tu étais là... Et il a raccroché...

PAUL. Heu... oui... nous sommes en affaires... il a besoin de savoir où me joindre !

Il se dirige de nouveau vers la porte de la cuisine.

VIOLETTE. Attends ! (*Nouvel arrêt de Paul.*) Il n'a pas dit exactement « Je voulais savoir s'il était là... »

PAUL. Qu'est-ce qu'il a dit ?

VIOLETTE. « Je voulais vérifier »...

PAUL. C'est pareil !

Et cette fois, il s'en va. Prudemment, Brigitte entre par une porte-fenêtre.

BRIGITTE (*à Violette, toujours dans son fauteuil*). Je viens de voir papa s'en aller !

VIOLETTE. Oui... il est allé vous rejoindre, justement !

BRIGITTE. Il retrouvera maman... Moi, j'en avais assez d'être perchée sur le mur de la mère Pichon !

VIOLETTE. Mais qu'est-ce que c'est que cette idée de vouloir parler à la mère Pichon par-dessus le mur ? Ton père la connaît à peine, ta mère et toi pas du tout !

BRIGITTE. Je ne sais pas, mais il y tient !

VIOLETTE. C'est la mère Pichon qui doit être surprise !

BRIGITTE. Elle en a l'air, oui !

Elle jette un coup d'œil discret vers la terrasse.

VIOLETTE (*souriante*). Il est parti !

BRIGITTE (*embarrassée*). Qui ?

VIOLETTE. Monsieur Louis ! Il est à Bordeaux ! Il va rentrer pour déjeuner...

BRIGITTE. Mais... ma tante... je venais seulement pour bavarder un peu avec vous...

VIOLETTE (*pas dupe*). Merci, ma chérie ! (*De nouveau rêveuse.*) Il est très bien ce monsieur Louis ! Et je ne comprends pas ce que ton père a contre lui !

BRIGITTE. Contre monsieur Louy ?

VIOLETTE. Oui ! Je lui disais que ce monsieur serait

parfait pour toi, il a hurlé que non ! Je me demande pourquoi !

BRIGITTE. C'est parce qu'il n'a pas envie de me voir quitter la maison, je crois !

VIOLETTE. Non... je me demande pourquoi il a hurlé ! Ça ne valait pas ça ! Il est très nerveux, ton père, en ce moment ! Il devrait prendre des vacances !

BRIGITTE. Il a de gros ennuis, vous savez, ma tante...

VIOLETTE. Quel genre d'ennuis ?

BRIGITTE. Des ennuis d'argent !

VIOLETTE. Ma chérie, je l'ai toujours connu avec ce genre d'ennuis-là ! Son père, d'ailleurs, avait les mêmes ! Et le grand-père aussi ! C'est particulier aux mâles de la famille ! Ils se transmettent les ennuis d'argent comme des grains de beauté !

BRIGITTE. Mais je crois que cette fois-ci... c'est plus grave...

VIOLETTE. Penses-tu ! Une fin de mois difficile ! Comme d'habitude !

BRIGITTE. Non, ma tante... cette fois-ci... il faut vendre l'usine !

VIOLETTE (*sursautant*). Qu'est-ce que tu racontes... vendre l'usine ?

BRIGITTE. Oui ! L'usine va être vendue ! J'en suis sûre ! Et papa est affolé, forcément !

VIOLETTE (*furieuse*). Vendre l'usine ? Un Dubard n'oserait jamais faire une chose pareille !

BRIGITTE. Mais il ne peut pas faire autrement, ma tante ! Le matériel... tout est trop vieux ! Il faudrait des millions et des millions !

VIOLETTE. Qui a dit ça ?

BRIGITTE. Les ingénieurs qui sont venus déjeuner à la maison la semaine dernière... Je les ai entendus... Ils disaient aussi que papa avait déjà fait plus qu'il fallait faire pour sauver l'usine !

VIOLETTE. Je n'en suis pas sûre !

BRIGITTE. Moi, si, ma tante ! Je vois bien comment vit papa... Depuis cinq ans il n'a pas quitté l'usine un seul jour... C'est ça qui le rend nerveux... Il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait ! Et moi, j'aime mieux qu'il vende l'usine plutôt que de le voir tomber malade... Quand il n'a pas d'ennuis, papa, il est formidable ! Ce qui fait qu'il n'est pas formidable souvent ! Surtout qu'en plus il n'aime pas les robinets ! Il voulait être officier de marine !

VIOLETTE. C'est vrai ! Mais l'Ecole Navale n'a pas voulu qu'il le soit sans réussir d'abord ses examens d'entrée !

BRIGITTE. Tu sais... les examens...

VIOLETTE. Oui ! Je sais ! Plus de certificats ! La bonne mine ! Et on engage des tueurs de concierges !

BRIGITTE. Des tueurs de concierges ?

VIOLETTE. Je me comprends !

BRIGITTE. En tout cas... il a pris la succession pour faire plaisir à la famille... et depuis vingt ans il paye pour tout le monde !

VIOLETTE. Ou plutôt il ne paye pas, si je comprends bien ! (*Elle s'adoucit.*) Marin ou plombier... rien n'est jamais facile, ma chérie... Quant à aimer ! Moi je me suis privée toute ma vie pour conserver leurs vignes aux Dubard ! Et j'ai horreur du vin !

BRIGITTE. Mais les vignes, ma tante, ce n'est pas la même chose... Ça ne te pose pas de problèmes, puisque tu les loues ! Si papa pouvait louer l'usine...

VIOLETTE. Ma petite Brigitte, je ne te crois pas qua-

lifiée pour discuter de ces choses-là! (*Gentille, en se levant.*) Veux-tu que nous allions au-devant de monsieur Louis? Il doit bien avoir des ennuis, lui aussi! Ça nous changera des nôtres!

BRIGITTE (*ravie*). Lui, c'est son delco!

VIOLETTE. Eh bien, tu vois! Et il ne parle pas de le vendre!

Elles disparaissent vers la terrasse. Une seconde plus tard, Germaine entre par la cuisine. Elle appelle...

GERMAINE. Madame! (*Elle va au pied de l'escalier.*) Y a quelqu'un, là-haut? (*Elle se dirige vers la terrasse.*) La vache, il a tué tout le monde! (*Elle sort. La porte de la cave s'ouvre lentement. Monsieur Louis paraît et, silencieux, va se cacher dans le couloir menant à la chambre de Violette. Germaine revient de la terrasse et va regagner la cuisine lorsque monsieur Louis jaillit du couloir et lui pose brutalement la main sur le bras. Germaine, sursautant.*) Louis! D'où que tu sors?

LOUIS (*fâché*). D'un casier à bouteilles!

GERMAINE. Qu'est-ce que tu foutais là-dedans?

LOUIS. Depuis onze heures ce matin je me planque dans le petit bois! Y a dix minutes, j'en ai eu marre, je suis rentré dans la cave par le soupirail!

GERMAINE. T'as vu du monde?

LOUIS. Un peu, oui! C'est Sarcelles, ici!

GERMAINE. Où qu'ils sont?

LOUIS. Tous dehors! Et toi, où que t'étais?

GERMAINE. En cabane depuis ce matin! Julien est tombé!

LOUIS. Julien est tombé? Mais alors... ils sont au parfum?

GERMAINE. Ils savent, en tout cas, qu'on se planque dans la région!

LOUIS. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait?

GERMAINE. Confrontation! Ils m'ont drivée devant Julien... « Connais pas c'te gonzesse! » qu'il a dit! « Et je regrette! » Toujours galant, tu le connais!

LOUIS. Oui! Dommage qu'il fasse du bruit quand il bosse! Sans lui, j'aurais pas été obligé de buter le gardien!

GERMAINE. Tu l'as pas vraiment buté... il est mort que cinq mois après!

LOUIS. Et alors? Il est pas mort d'une bronchite!

GERMAINE. Non, mais... il a dû être mal soigné! (*On entend chantonner côté terrasse.*) Planque-toi!

Louis jette un rapide coup d'œil vers l'extérieur.

LOUIS. Si elle me voit, je la bute!

GERMAINE. Ah non! Fais pas le con!

Brigitte entre par l'une des deux portes-fenêtres. Synchroniquement, pour ne pas être vus, Germaine et Louis sortent par l'autre. Brigitte disparaît un court instant dans le couloir menant à la chambre de Violette... revient, portant une écharpe. Elle sort par où elle était entrée. Même jeu, à l'envers, de Germaine et Louis.

LOUIS. Bon... alors... ton histoire de soupière, ça veut dire quoi?

GERMAINE. Tu as vu une vieille, ici?

LOUIS. Oui!

GERMAINE. Si elle claque, elle laisse trois cents briques d'héritage à son neveu!

LOUIS. Ce que je suis content!

GERMAINE. Ecoute-moi, Louis! Si on avance un peu la

date du décès, y a cent cinquante briques pour nous! Et on touche dans un mois!

LOUIS (*incrédule*). Tu bois à la bouteille, toi, ici, hein?

GERMAINE. Je t'aurais pas fait venir! Je t'explique: on t'envoie la vieille à la cave, tu cognes et tu te tires! Moi, pendant ce temps-là, je me planque dans la baraque! Ça marche?

LOUIS (*hésitant*). Ben...

GERMAINE (*vite*). Planque-toi!

LOUIS (*se ruant dans la cave*). Qu'est-ce que c'est que c'te tôle!

Entrée facétieuse de Clément par la terrasse.

CLÉMENT. Police!

GERMAINE (*près de la cave*). Toujours drôles... (*très fort, pour l'instruction de Louis.*) ...les gendarmes!

CLÉMENT. J'étais en train de mettre une contredanse quand je t'ai vue descendre du car... Ils t'ont relâchée?

GERMAINE. J'suis innocente!

CLÉMENT. Tant mieux! Ça t'a fait plaisir, mes oranges?

GERMAINE. Ah oui! C'que ça m'a touchée! J'osais pas les manger, je pleurais dessus!

CLÉMENT. A ce point-là?

GERMAINE. Oui!

CLÉMENT. C'est gentil de me le dire...

GERMAINE (*caline*). Dis, mon gros loup, tu veux me rendre un petit service?

CLÉMENT. Ben... ça dépend...

GERMAINE. Je suis pas là!

CLÉMENT. Comment: t'es pas là?

GERMAINE. Si on te le demande, tu m'as pas vue!

CLÉMENT. Pas vue... quand? Maintenant?

GERMAINE. Voilà!

CLÉMENT. Mais... pourquoi?

GERMAINE. Et tu poses pas de questions... et dimanche on sort ensemble! Et je serai encore plus gentille!

CLÉMENT. Eh ben... d'accord! Après tout... je ne suis pas obligé d'être venu! Mais... pour dimanche... c'est promis?

GERMAINE. Si tu la boucles, c'est comme si on y était! Et maintenant, tu te tires!

Clément s'éloigne vers la terrasse... se retourne...

CLÉMENT. C'est bien vrai que t'es innocente, au moins?

GERMAINE. Trésor! Si j'étais pas innocente, je ne serais pas là!

CLÉMENT. C'est juste! A dimanche!

Il sort rapidement. Louis ouvre la porte de la cave, furieux.

LOUIS. Qu'est-ce qui se passe?

GERMAINE. Un grand con de flic... (*Regard vers la terrasse*) ...qui revient!

Louis se rue une nouvelle fois dans la cave. Germaine la referme vivement derrière lui.

CLÉMENT (*entrant en trombe*). Mes gants! (*Observant Germaine bizarrement plantée devant la porte de la cave.*) Qu'est-ce que tu lui fais à cette porte?

GERMAINE. Je la ferme, mon chou!

CLÉMENT. Je peux t'aider?

GERMAINE. Oui! En te barrant!

Il prend ses gros gants sur le secrétaire.

CLÉMENT. A dimanche!

Et s'en va. Réapparition de Louis, fou de rage.

LOUIS. Enfin, merde, à quoi tu joues ?

GERMAINE (*qui surveille la terrasse*). J'entends la vieille ! Planque-toi !

Une nouvelle fois, Louis se jette dans la cave.

LOUIS. C'est le coup le plus con que j'aie jamais vu !

Germaine claque la porte de la cave sur Louis... et grimpe hâtivement l'escalier. Par la terrasse, entre Violette, Brigitte et Jean-François.

VIOLETTE (*gagnant son fauteuil*). ...pas du tout comme aujourd'hui ! De mon temps, les voitures démarraient avec des mots grossiers ! On tournait la manivelle en disant des jurons, et ça partait ! Je n'ai jamais vu mon père démarrer autrement ! (*A Jean-François qui rit poliment.*) Avez-vous toujours vos parents, cher monsieur ?

JEAN-FRANÇOIS. Oui, madame... En excellente santé...

VIOLETTE. Dans le robinet également ?

JEAN-FRANÇOIS. Absolument pas ! La banque !

VIOLETTE (*ravie*). Ah ! Quelle banque ?

JEAN-FRANÇOIS. Rothschild ! Mon frère est fondé de pouvoirs...

VIOLETTE. Et ça ne vous a pas tenté ?

JEAN-FRANÇOIS. Quoi donc, madame ?

VIOLETTE. La banque ! De préférence aux robinets ?

JEAN-FRANÇOIS (*embarrassé*). Mais... heu... si ! C'est que... accessoirement... j'appartiens aussi à la Banque Rothschild...

VIOLETTE. Alors... un conseil : faites le contraire !

JEAN-FRANÇOIS. Le contraire ?

VIOLETTE. Appartenez carrément à Rothschild et accessoirement aux robinets !

JEAN-FRANÇOIS. Ah, le robinet ne...

VIOLETTE. Non !

BRIGITTE. Ma tante... Monsieur Louy préférerait peut-être parler d'autre chose...

JEAN-FRANÇOIS (*sur qui Brigitte semble avoir fait impression*). Je vous en prie, mademoiselle... Le robinet est passionnant ! Et même... attirant !

VIOLETTE. Eh bien... jeune homme... après vous avoir attiré le robinet vous repoussera ! Parce que... à certains signes... il est clair que vous n'avez jamais observé un robinet !

JEAN-FRANÇOIS. Mais... si ! Je...

VIOLETTE. Depuis son invention, un robinet s'ouvre comme ceci ! (*Mouvement de dévissage.*) Et se ferme comme cela ! (*Mouvement inverse.*) Et non le contraire, comme vous l'affirmiez gaillardement tout à l'heure !

BRIGITTE (*gênée*). Vraiment, ma tante...

VIOLETTE (*souriante*). Non, ma chérie... rassure-toi... je taquine monsieur Louis ! (*Clin d'œil.*) Va donc voir si tes parents sont toujours perchés sur le mur de la mère Pichon !

BRIGITTE (*navrée de partir*). Mais... ma tante...

VIOLETTE (*insistante*). Si ! Va, ma chérie ! (*Brigitte lance un regard désolé à Jean-François et sort par la cuisine.*) Est-elle belle !

JEAN-FRANÇOIS (*sincère*). Adorable ! Absolument !

Violette se lève et se dirige lentement vers la cave.

VIOLETTE. Voulez-vous boire un verre de vin frais ? C'est le meilleur des apéritifs ! Car vous déjeunez avec nous, bien entendu !

Elle a atteint la cave.

JEAN-FRANÇOIS. Avec joie, chère madame... Mais, si vous le permettez, je m'abstiendrai de boire...

VIOLETTE (*entrebâillant la porte de la cave*). Pourquoi ? Il est très bon, vous savez !

JEAN-FRANÇOIS. Je n'en doute pas, mais... non !

VIOLETTE. Un tout petit peu ?

JEAN-FRANÇOIS. Merci !

VIOLETTE. Et ce n'est pas tuant de descendre à la cave !

JEAN-FRANÇOIS. Je ne bois jamais !

VIOLETTE (*regagnant son fauteuil*). Comme vous voudrez ! (*Petit rire.*) Quand je dis « déjeuner », c'est une façon de parler ! Nous allons ouvrir des boîtes de filets d'anchois ! Le plat préféré de Germaine !

JEAN-FRANÇOIS (*intéressé*). Germaine...

VIOLETTE. Germaine Lapuy... Ma bonne à tout faire !

JEAN-FRANÇOIS (*très surpris*). Bonne à tout faire ?

VIOLETTE. A tout faire, oui !

JEAN-FRANÇOIS. Mais... heu... j'ai cru entendre que... que cette demoiselle était ici dame de compagnie !

VIOLETTE. Dame de compagnie ? Germaine ? Qui vous a dit ça ?

JEAN-FRANÇOIS. Eh bien... je ne sais plus... en arrivant... quelqu'un...

VIOLETTE. Impossible ! Ou alors, mon neveu ! Pour vous impressionner ! Comme en parlant de la maison il a dû vous dire : le château ! Non ?

JEAN-FRANÇOIS. Non ! Il m'a dit beaucoup de choses, mais pas cela !

VIOLETTE. Remarquez que... (*Soudain.*) Seigneur !

JEAN-FRANÇOIS. Qu'y a-t-il ?

VIOLETTE. Pardonnez-moi, mais je viens subitement de découvrir où mon neveu a pu rencontrer Germaine ! Tout de son oncle, celui-là !

JEAN-FRANÇOIS. Votre neveu connaissait votre bonne à tout faire ?

VIOLETTE. Oh, connaissait... Une brève rencontre, si je vois juste ! Et pendant ce temps-là, les robinets coulent ! Mais... rassurez-vous... je vais lui toucher deux mots de la chose quand il redescendra de son mur !

JEAN-FRANÇOIS. Mais... heu... où votre neveu aurait-il pu rencontrer la bonne à tout faire ?

VIOLETTE. A Paris, voyons ! Et plus près de la Madeleine que de Saint-Sulpice, si vous voyez ce que je veux dire !

JEAN-FRANÇOIS. Ne m'en veuillez pas, chère madame, mais c'est que, précisément, je ne suis pas certain de voir... Dois-je comprendre que... Germaine... la bonne à tout faire... était une... heu...

VIOLETTE. Une prostituée ! Oui ! Voilà ce que vous devez comprendre ! Elle était même, accessoirement, bien d'autres choses encore !

JEAN-FRANÇOIS (*durement touché*). C'est... c'est incroyable !

VIOLETTE. Oh, incroyable... A moins d'être imbécile, on ne pouvait guère se faire d'illusions sur son compte !

JEAN-FRANÇOIS (*difficilement*). Oui ! Et... comment avez-vous découvert cette activité... parallèle ?

VIOLETTE. Par un policier, hier matin, qui nous a tout appris ! Avant de l'envoyer chez sa sœur !

JEAN-FRANÇOIS. Il a fallu un policier pour l'envoyer chez sa sœur ?

VIOLETTE. Oui ! Ça ne l'emballait pas d'aller chez sa sœur !

Jean-François s'assoit lourdement sur le tabouret du secrétaire.

JEAN-FRANÇOIS. Tout cela, chère madame, me bouleverse profondément !

VIOLETTE. Oui ! Mais il ne faut tout de même pas vous mettre dans des états pareils parce qu'on emmène une prostituée chez sa sœur ! (*Pour elle-même.*) Je me demande pourquoi d'ailleurs !

JEAN-FRANÇOIS. C'est que je suis très sensible...

VIOLETTE. Je vois ! Mais je veux dire : pourquoi chez sa sœur ? Il faudra que je demande à mon neveu pourquoi il tenait tant à ce que Germaine soit chez sa sœur !

JEAN-FRANÇOIS (*se levant*). Ah ? C'est votre neveu qui tenait à ce que Germaine soit chez sa sœur ?

VIOLETTE. Oui ! Enfin... sœur ou pas... elle y est pour un moment !

JEAN-FRANÇOIS. Un moment ?

VIOLETTE. Des années !

JEAN-FRANÇOIS. Des années ? Chez sa sœur ?

VIOLETTE. Pensez... elle a tué un concierge ! (*Nouveau choc pour Jean-François qui tombe, assommé, sur le tabouret. Violette, aimable.*) Ça ne va pas ?

JEAN-FRANÇOIS. Si, si ! Parfaitement !

VIOLETTE. Tout de même, sensible à ce point-là, c'est rare ! Mais oublions tout cela et revenons aux robinets ! Parlons franchement... C'est pour vos relations avec la Banque Rothschild que mon neveu fait appel à vous, n'est-ce pas ? Vente de l'usine ou quelque chose d'approchant ?

JEAN-FRANÇOIS. Eh bien...

VIOLETTE. Ne niez pas, Brigitte m'a tout raconté ! Et aussi que mon neveu était très affecté par les événements...

JEAN-FRANÇOIS. Ah oui ! Votre neveu est très affecté ! Il est même dans un état...

Paul paraît sur le seuil de la porte de la cuisine.

PAUL (*furieux, allant à Jean-François*). Ah... vous revoilà, vous ! Alors vous prenez carrément des vacances, hein ?

JEAN-FRANÇOIS. Permettez ! Je...

PAUL. Non ! Et le travail, c'est pour quand ? Maintenant la mère Pichon veut aller déjeuner !

VIOLETTE. Paul, calme-toi, je te prie ! Et laisse la mère Pichon tranquille ! (*Elle se lève.*) Pourquoi n'as-tu pas cru devoir me dire ce que monsieur vient faire ici ?

PAUL. Je te l'ai dit : il vient m'acheter des robinets !

VIOLETTE. Non ! Monsieur Louis n'est pas du tout de la partie ! Il ne distinguerait pas un robinet d'un évier ! (*Noir regard de Paul à Jean-François.*) Il est ici pour une autre raison ! Infiniment plus grave ! Et je ne te cacherai pas que j'ai été bouleversée en découvrant ton abominable projet !

PAUL (*dont la surprise est intraduisible*). ...

VIOLETTE. Il est possible que les circonstances te contraignent à agir de la sorte... Mais as-tu bien réfléchi ?

PAUL. ...

VIOLETTE. Tu engages ton avenir et celui de ta famille ! Car il est évident que quand ce sera fait... il ne sera plus jamais question de remettre la chose sur pied !

PAUL. ...

VIOLETTE. D'autre part... si tu es fermement décidé à mettre ce monstrueux projet à exécution, je n'ai aucun moyen de t'en empêcher !

PAUL. ...

VIOLETTE (*désignant Jean-François*). Et j'approuve ta collaboration avec monsieur !

PAUL. ... (*Puis, doucement, à Jean-François, en lui désignant Violette.*) Pourquoi lui avez-vous raconté toutes ces petites choses ?

JEAN-FRANÇOIS. Nous... heu... nous devisions...

PAUL (*fou de rage*). Alors, quand vous ne traînez pas dans les garages, vous devisez avec les victimes... les gens ! Et le travail, c'est pour quand ?

VIOLETTE. Enfin... Paul... tu n'en es pas à cinq minutes, tout de même !

PAUL. Ecoute, ma tante, ne te mêle pas de ça !

VIOLETTE (*ferme*). Eh bien, si, justement ! J'ai l'intention de m'en mêler ! J'ai décidé, bien que tu ne me l'aies pas proposé, de participer à l'opération ! Là !

PAUL (*de nouveau*). ...

VIOLETTE. Et tu ne refuseras pas mon aide, je pense ! D'ailleurs... tu es incapable de t'en sortir seul ! La présence de Monsieur en est un accablant témoignage ! (*Elle s'éloigne vers sa chambre... s'arrête... se retourne.*) Je vais prendre mes gouttes... et réfléchir ! (*Nouveau départ... nouvel arrêt.*) Tu me tueras, tu sais !

Puis elle disparaît.

PAUL (*à Jean-François*). A travailler comme ça, vous devriez être guillotiné depuis un moment !

JEAN-FRANÇOIS. Il y a tout de même certaines choses que j'aimerais comprendre !

PAUL. Moi aussi ! Voyons... c'est bien à vous que Germaine a téléphoné ce matin, au Pinson Bleu, à Bordeaux, pour vous dire de venir ici casser la vieille soupière, non ?

JEAN-FRANÇOIS (*dans les aigus*). Monsieur, c'en est assez ! Ma patience a des limites ! Germaine n'a pas pu me téléphoner ce matin au Pinson Bleu à Bordeaux, pour la raison, largement suffisante, que j'étais au Lion d'Or ! A Marseille !

PAUL. Quoi ?

Jean-François tire un papier de sa poche et le tend à Paul.

JEAN-FRANÇOIS. Ma note d'hôtel ! (*Paul lit.*)

PAUL. Jean-François Louy ! L.O.U.Y. ! Monsieur Louy ! (*Il rend la note à Jean-François.*) Mon cher ami... vous venez d'être victime d'une affreuse méprise ! Je vous prie de m'excuser...

JEAN-FRANÇOIS. N'en parlons plus !

PAUL. Mais vous êtes tout de même venu voir Germaine ! Pourquoi ? Qu'est-elle pour vous, Germaine ?

JEAN-FRANÇOIS (*embarrassé*). Eh bien... heu...

PAUL. Non ?

JEAN-FRANÇOIS. Si !

PAUL. Comment ! Un homme de votre classe... courir après une...

JEAN-FRANÇOIS. Je la croyais dame de compagnie !

PAUL. Non ?

JEAN-FRANÇOIS. Si !

PAUL. Mais... pour croire Germaine dame de compagnie... faut être complètement...

JEAN-FRANÇOIS (*agacé*). Je sais, je sais ! On me l'a déjà dit !

PAUL. Forcément ! (*Le téléphone sonne. Paul décroche.*) Allo ? Ah, Aubertin !

Entrée affolée de Brigitte par la cuisine.

BRIGITTE (à Paul). Maman vient de tomber du mur ! Elle a une de ces bosses !

PAUL. Ta mère a une bosse ?

BRIGITTE (indiquant les proportions d'un melon). Oh la la !

PAUL (à Jean-François). Occupez-vous de la bosse de ma femme ! (Brigitte et Jean-François sortent rapidement par la cuisine. Paul, dans l'appareil.) Allo ? Oui, je suis là ! La confiance règne, hein ! Votre argent ? Il vient ! Il serait déjà là si tout le monde ne portait pas le même nom ! Excusez-moi, mais je dois m'occuper de mon épouse ! (Paul raccroche et part en direction de la cuisine, mais... Germaine apparaît dans l'escalier.) Mais... vous êtes revenue ?

GERMAINE. J'suis innocente ! Maintenant faut se magnifier et envoyer vite fait la tante à la cave !

PAUL. A la cave ? Pour quoi faire ?

GERMAINE (mauvaise). Pour quoi faire ? Mais... dites donc... notre coup, ça tient toujours, non ?

PAUL. Ça ne tient plus puisqu'il n'y a personne pour s'en charger !

GERMAINE. Si ! Y a quelqu'un !

PAUL. Où ça, quelqu'un ?

GERMAINE. Dans la cave ! Qu'attend la tante !

PAUL. Quelqu'un dans la cave ? Mais... comment y serait-il entré, dans la cave ?

GERMAINE. Cherchez pas, il y est ! Et la tante ? Où qu'elle est, la tante ?

PAUL. Attendez, attendez ! Etes-vous bien sûre de ce que vous dites ? Parce qu'il y a déjà eu une erreur, ici !

GERMAINE. Une erreur ?

PAUL. J'ai pris un de vos clients pour un tueur !

GERMAINE. Un de mes clients ?

PAUL. Vous avez bien un client du nom de Jean-François Louy ? L.O.U.Y. ?...

GERMAINE. Mais...

PAUL. Eh bien, il est venu ! Et depuis ce matin dix heures, j'essaye de lui faire casser ma tante !

GERMAINE (atterrée). Jean-François est ici !

PAUL. Oui ! Et « dame de compagnie »... mon œil ! Il a tout appris et il est fâché !

GERMAINE. Vacherie ! Où qu'il est ?

PAUL. Dans le jardin ! Il ramasse ma femme !

GERMAINE. J'ai compris ! Je ne serai pas encore mariée c't'année !

PAUL. Pas avec lui, en tout cas !

GERMAINE. Oublions ! Voilà le topo : sous un prétexte quelconque vous allez envoyer la tante à la cave !

PAUL. Quel prétexte ?

GERMAINE. Pour du pinard, par exemple ! Puisqu'elle veut que personne n'y touche !

PAUL. Oui !

GERMAINE. Vous attendez trois minutes et vous dites : « Tantine est bien longue à remonter ! »...

PAUL. Compris ! Je la laisse trois minutes à la cave... Le temps d'un œuf coque... Et « Tantine est bien longue à remonter ! »...

GERMAINE. Et vous descendez voir !

PAUL (horrifié). Non ! Je ne pourrai pas !

GERMAINE. Faudra ! Et ne dites à personne que je suis là ! Dans une heure je me pointerai comme si je descendais du car ! Compris ?

PAUL. Compris !

Germaine remonte rapidement l'escalier... s'interrompt...

GERMAINE. Puisque Jean-François est là, arrangez-vous pour qu'il ne vous quitte pas des yeux tout le temps que la tante sera à la cave !

PAUL. Heu...

GERMAINE. L'alibi, quoi !

PAUL. Ah oui ! (De l'index et du majeur en V il simule un regard braqué sur lui.) Comme la mère Pichon !

GERMAINE (pas au courant). La mère Pichon ?

PAUL. Non ! Ce serait trop long !

Il va au vaisselier qu'il ouvre.

GERMAINE. Dites donc... à propos de client... on ne s'est pas déjà rencontrés, tous les deux ? (Paul qui sort du vaisselier la bouteille de cognac.) Mais... où nous serions-nous rencontrés ? Je vais vous le dire ! On...

PAUL. Non ! Ce n'est pas le moment d'égrener des souvenirs !

GERMAINE. Ah, je savais bien ! Satyre !

Elle disparaît vers les chambres.

PAUL (se versant à boire). Satyre ! A ce prix-là !

Il boit une rasade de cognac. Par la cuisine reviennent Hélène, que soutient Jean-François, puis Brigitte.

JEAN-FRANÇOIS (à Paul). Plus de peur que de mal !

On assoit Hélène à l'extrémité de la table, près du vaisselier.

PAUL (à Hélène). Pauvre chérie ! Où ça, la bosse ?

Violette vient de sa chambre.

VIOLETTE. Paul, j'ai réfléchi... (Elle voit Hélène.) Qu'est-ce qui se passe ?

PAUL. Elle est tombée du mur !

VIOLETTE. La mère Pichon est gâtée ! (A Hélène.) Un alcool, peut-être ?

PAUL. Oui ! (Brusquement.) Non ! (Il montre la cave à Violette.) Du vin !

VIOLETTE (surprise). Du vin, tu crois ?

PAUL. Du vin ! Une de tes bonnes bouteilles de vin de la cave, ça la remontera !

VIOLETTE. Mais non ! Du cognac, plutôt !

PAUL. Du vin ! Je sais ce qu'il faut à Hélène quand elle tombe d'un mur, tout de même !

BRIGITTE. Mais... papa... c'est la première fois que maman tombe d'un mur !

PAUL. Non, ce n'est pas la première fois ! Toute petite, plouc, elle tombait tout le temps ! Et à chaque fois, plouc, un coup de pinard... un coup de... (A Violette.) Oserai-je te prier de descendre en chercher ?

VIOLETTE. Pourquoi à la cave ? Il y en a à la cuisine, du vin !

Elle part vers la cuisine, Paul lui barre le chemin.

PAUL. Non ! Il est tiède !

VIOLETTE. Ça m'étonnerait ! Germaine le mettait toujours dans la glacière !

PAUL. Alors il est trop froid !

VIOLETTE. Ça, c'est possible !

Elle va vers la cave.

JEAN-FRANÇOIS (à Violette). Me permettez-vous d'y descendre, chère madame ?

PAUL (bloquant Jean-François). Non ! Restez là ! Ma tante ne permet pas qu'on touche à son vin ! (Il va ouvrir la porte de la cave. A Violette.) On t'attend !

Violette va disparaître dans la cave, lorsque...

JEAN-FRANÇOIS. Y a-t-il des pansements, ici ?

VIOLÉTTÉ (faisant demi-tour). Ah... je ne sais pas ! Je vais voir dans ma chambre s'il m'en reste...

Elle part vers sa chambre.

PAUL (hurlant). Non ! Le vin d'abord ! Qu'on en finisse !

VIOLÉTTÉ (revient vers la cave). Je t'en prie, calme-toi ! (Montrant Héléne.) Elle n'est pas mourante !

HÉLÈNE. Ça me tourne !

PAUL (à Violette). Tu vois ! Ça la tourne ! Dépêche-toi !

VIOLÉTTÉ. Dépêche-toi ! Je ne vais pas me jeter dans les escaliers au risque de me tuer, non !

Paul rit bêtement et Violette disparaît dans la cave. Derrière elle Paul referme doucement la porte, contre laquelle il reste l'oreille collée. Dans cette étrange position...

PAUL (à Jean-François toujours près d'Héléne). Psst ! (Jean-François se retourne et observe Paul qui, les deux doigts en V, l'invite à ne pas le quitter des yeux. Jean-François ne comprenant rien à cette manifestation, s'étonne et revient à Héléne. Paul, insistant, à Jean-François.) Psst !

Même signe de l'un, même surprise de l'autre. Paul abandonne la porte de la cave, regarde l'heure à sa montre, s'impatiente. Jean-François se dirige vers la terrasse.

JEAN-FRANÇOIS (à Paul). Je crois avoir du Tricostéril dans ma voiture...

PAUL (lui barrant la route). Non ! Restez là ! Rien sur les bosses !

JEAN-FRANÇOIS. Je croyais au contraire que...

PAUL. Sur les bosses en général, oui ! (Designant Héléne.) Sur les siennes, rien ! (Jean-François reste là... embarrassé. Paul jette un coup d'œil à sa montre.) Ça cuit ! (Du geste il invite Jean-François à aller s'asseoir sur le tabouret du secrétaire. Jean-François obéit sans comprendre... cependant que Paul va au vaisselier remplir un verre de cognac. Il en boit une large moitié, tend le reste à Héléne. Paul, à Héléne.) Bois ! Ça s'arrose ! Enfin... en attendant le vin... (Paul regarde sa montre.) Une trenté ! (Il vient s'asseoir dans le fauteuil de Violette, près de Jean-François. Paul, pour tuer le temps.) Alors... comme ça... vous travaillez chez Rothschild ?

JEAN-FRANÇOIS. C'est cela ! Depuis neuf ans !

PAUL. Un bail ! (Coup d'œil à sa montre.) J'ai connu un Rothschild !

JEAN-FRANÇOIS. Ah ? Quelle branche ? Elie, Guy...

PAUL. Non ! Une autre branche ! Le Rothschild dont je vous parle était quincailleur à Pontivy ! Une branche basse, quoi ! (Coup d'œil à sa montre... il se lève brusquement.) Trois ! (Il va vers Héléne, tournant ainsi le dos à la cave. Paul, à Héléne.) Je ne sais pas pourquoi, Héléne, mais je suis traversé par un sombre pressentiment... (La porte de la cave s'ouvre silencieusement et Violette apparaît, bien en vie, tenant à la main une bouteille de vin.) Ne te semble-t-il pas, comme à moi-même, que la tante Violette est bien longue à remonter !

VIOLÉTTÉ (immobile devant la porte de la cave). Faut le temps !

PAUL (incapable d'imaginer le retour de Violette, à Héléne et Brigitte). Pourquoi dites-vous ça ?

HÉLÈNE ET BRIGITTE (en chœur). Mais on n'a rien dit !

PAUL (doutant de lui-même). Enfin... j'ai bien dit : « Tante Violette est bien longue à remonter ! », non ?

VIOLÉTTÉ (du même endroit). Faut le temps !

Paul se tourne vers Jean-François, debout près des portes-fenêtres.

PAUL. On vous a demandé quelque chose, à vous ? (Et il fixe sur Jean-François un regard réprobateur. Se tournant davantage, il fixe également sa tante, sans la voir, puis revient vers Héléne. C'est avec un grand temps de retard qu'il réalise la présence de Violette... Ou, plutôt, qu'il croit avoir eu une vision. Il achève le verre de cognac qu'Héléne a posé sur la table, puis tente de chasser de la main le fantôme de Violette... Lequel fantôme considère son neveu avec effarement et pitié. Enfin, convaincu de la présence réelle de sa tante. Paul, découragé, à Violette.) Tu es encore revenue !

VIOLÉTTÉ (à Héléne). Venez, Héléne !

Héléne se lève. Brigitte invite Jean-François à la suivre dans la cuisine. Ils sortent.

Héléne a rejoint Violette et elles disparaissent sur la terrasse. Paul, hébété, tombe sur une chaise, près de la table.

Portant des verres, Brigitte et Jean-François reviennent de la cuisine, traversent la salle et vont sur la terrasse rejoindre Héléne et Violette.

Après un instant de solitude, Paul se lève brusquement, court au pied de l'escalier, appelle...

PAUL. Germaine ! (Pas de réponse.) La garce !

Par la terrasse, entrée en trombe de Clément.

CLÉMENT (à Paul). Excusez-moi... il faut que je voie Germaine ! Vous êtes de la maison ?

PAUL (méfiant). Heu... oui...

CLÉMENT (surexcité). Il faut que je parle à Germaine ! Rassurez-vous... c'est personnel...

PAUL. Elle n'est pas là !

CLÉMENT. Oui, je sais ! Mais il faut que je lui parle !

PAUL. Je vous dis qu'elle n'est pas là ! Elle est chez sa sœur !

CLÉMENT. Chez sa sœur ?

PAUL. Cadette ! Au revoir, monsieur...

CLÉMENT. Ecoutez... il faut absolument que Germaine sache que...

PAUL. Attendez, attendez ! C'est personnel, dites-vous ? Mais... qu'est-ce que c'est pour vous, Germaine ?

CLÉMENT (fat). Eh ben...

PAUL. Non ?

CLÉMENT. Si !

PAUL. Mais... (Entrée de Jean-François venant de la terrasse.) ...vous ne la prenez pas pour une dame de compagnie, vous, j'espère ?

CLÉMENT. Germaine ? Dame de compagnie ? Faudrait être complètement...

PAUL (designant Jean-François à Clément). Eh bien, justement...

Clément examine Jean-François sans comprendre.

PAUL (à Clément). Bref... désolé, mon vieux, mais vous verrez Germaine Lapuy une autre fois !

JEAN-FRANÇOIS (surpris, à Paul). Monsieur cherche Germaine Lapuy ?

CLÉMENT. Oui ! Je voudrais lui faire une commission... en copain !

JEAN-FRANÇOIS (de haut). En copain !

CLÉMENT. Oui !

JEAN-FRANÇOIS. Vous êtes le copain de Germaine ?

PAUL (allant à Jean-François). Vous n'allez pas vous

entretuer, n'est-ce pas ?

JEAN-FRANÇOIS. Rien de semblable, mon cher ! Mais... quel éclectisme !

CLÉMENT (*mauvais*). Eclectiste ? Eclectiste ?

PAUL (*à Clément*). Ce n'est pas une injure ! Monsieur veut seulement dire que Germaine... toutes les corporations... hop ! La banque, le robinet, la police... hop !

CLÉMENT. La banque ?

PAUL (*présentant Jean-François à Clément*). Monsieur Jean-François Louy, de la Banque Rothschild !

CLÉMENT (*prenant son élan*). Non !

JEAN-FRANÇOIS (*sec*). Si !

Clément vient se planter devant Jean-François.

CLÉMENT. Alors... comme ça... Jean-François... c'est vous !

JEAN-FRANÇOIS. Mais...

CLÉMENT (*terrible*). C'est vous qui fumez mon mois en une journée !

JEAN-FRANÇOIS. Pardon ?

CLÉMENT. ...les frémissements de mon corps enfiévré... », c'est vous !

JEAN-FRANÇOIS. Gendarme, vous...

CLÉMENT. Silence ! Sainte Bœuf !

JEAN-FRANÇOIS (*à Paul*). Mais, enfin... qu'a donc ce gendarme ?

CLÉMENT. Permettez-moi de vous dire que pour prendre Germaine pour une dame de compagnie, faut être...

PAUL (*à Clément*). Il le sait, il le sait !

CLÉMENT (*allant vers la terrasse*). Vaut mieux que je parte ! (*Sur le seuil, il se retourne.*) Mais dites à Germaine que ses carottes sont cuites ! Elle comprendra ! Et ça vaudra peut-être mieux pour tout le monde ! C'était un vrai danger public, cette fille-là ! Elle m'aurait fait faire de grosses conneries, vous savez !

PAUL. Sûrement ! Au revoir !

Clément s'en va.

PAUL (*poussant Jean-François vers la terrasse*). Je vous verrai tout à l'heure, mon cher ami !

Jean-François sort à son tour. Germaine, prudente, descend l'escalier.

GERMAINE. Quel foin ! Qu'est-ce qui se passe ?

PAUL. La tante est descendue !

GERMAINE (*près de Paul*). Bravo !

PAUL. Non, pas bravo ! Elle est remontée !

GERMAINE. Remontée ? Mais... qu'est-ce qui se passe ?

PAUL (*furieux*). Rien ! Il ne se passe rien !

GERMAINE. Faut que j'aille voir !

Elle disparaît dans la cave en refermant la porte derrière elle. Tandis que, par la terrasse, Clément revient en trombe.

DES SPECTATEURS, DES LECTEURS, DES AMIS

300 ans : dans huit ans la Comédie-Française fêtera ses trois siècles d'existence après avoir célébré le tricentenaire de la mort de Molière.

300 personnes : c'est une équipe de 300 personnes dont une troupe de plus de soixante-dix acteurs et actrices, la seule à pouvoir interpréter cinq à six auteurs dans la semaine et la troupe française la plus célèbre à l'étranger.

Perpétuer et Actualiser : sa mission consiste à perpétuer par la recreation des chefs-d'œuvre, un répertoire national unique au monde, et à sélectionner régulièrement des œuvres modernes.

Résultat : c'est toujours au profit d'un dialogue actuel, culturel et divertissant que le moderne et l'ancien s'entremêlent, se provoquent et se rejoignent dans la Maison de Molière.

Pour être informé régulièrement des projets et réalisations de la Comédie-Française, pour s'attacher à son climat particulier et permettre à sa troupe d'établir avec le public un dialogue permanent.

Abonnez-vous, abonnez-les, à la revue mensuelle de la :

Comédie-Française

Au sommaire

A L'AFFICHE — LES CRITIQUES ONT LA PAROLE — DEBAT — REPORTAGE — PRESENCE DU PASSE — LE DESSIN DU MOIS — LA VIE CULTURELLE EN FRANCE ET LE THEATRE A L'ETRANGER — ENTRACTE — A LA LIBRAIRIE DE LA COMEDIE-FRANÇAISE — RENDEZ-VOUS AVEC — FEUILLETON — PROGRAMME —

Abonnement (10 numéros par an) : 30 F (étr. : 35 F). Demandes au Secrétariat Général de la Comédie-Française, Place Colette, Paris-1^{er}, RIC. 76-10, poste 43, C.C.P. 199-843.

CLÉMENT (*dont les mains sont gantées*). Mes gants !
Il les cherche, affolé.

PAUL (*les lui montrant*). Là !

CLÉMENT. Ah, merci ! (*Il repart vers la terrasse, se retourne.*) Excusez-moi pour tout à l'heure... (*Il s'attendrit.*) Bien sûr... Germaine... elle est ce qu'elle est... mais moi... je lui aurais tout pardonné...

PAUL (*pressé*). Oui, mais faut pas pleurer ici, mon vieux ! Un coup de moto, ça séchera vos larmes !

CLÉMENT. Je souffre ! (*Il avance, menaçant, sur Paul.*) Y z'ont pas intérêt à mordiller la bande jaune, aujourd'hui ! Vingt dieux !
Il reprend le chemin de la terrasse et sort définitivement. Germaine revient de la cave.

PAUL. Alors ?

GERMAINE (*consternée*). Y veut plus !

PAUL. Quoi ?

GERMAINE. Il dit qu'il a assez d'une affaire sur le paletot... y veux pas s'en coller une autre !

PAUL. Mais c'est un dégonflé, votre tueur !

GERMAINE. J'aurais pas dû lui dire que Julien était tombé... ça l'a fait réfléchir !

PAUL (*fou de rage*). Allez le chercher ! Je vais lui remettre du cœur à l'ouvrage, moi !

GERMAINE. Il est parti !

PAUL. Parti ?

GERMAINE. Par le soupirail ! Et je vais faire comme lui !
Elle se dirige vers la cuisine... suivie par Paul.

PAUL. Enfin... Germaine...
Germaine va disparaître lorsque Brigitte et Jean-François entrent par la terrasse.

JEAN-FRANÇOIS (*sans voir Germaine que Paul lui cache*). Nous vous attendons, mon cher !
Germaine s'est retournée... Jean-François la découvre.

GERMAINE (*sur un ton de surprise, à Jean-François*). Tiens !

BRIGITTE (*alarmée, à Germaine*). Mais... vous connaissez monsieur Louy ?
Silence.

GERMAINE. Non ! C'est pas mon genre !
Et, définitivement, elle s'en va.

PAUL (*doucement, pour personne*). Capables de tout, ces filles-là !
Jean-François n'ajoute rien et entraîne Brigitte sur

la terrasse. Tandis qu'ils sortent par une porte-fenêtre, Hélène entre précipitamment par l'autre.

HÉLÈNE (*affolée*). Oh, Paul ! La tante !

PAUL. Quoi : la tante ?

HÉLÈNE. Elle est... elle est...

PAUL (*bouleversé*). Mon Dieu ! Elle est morte !

HÉLÈNE. Non ! Elle est formidable !

PAUL. Formidable ?

HÉLÈNE. Quand as-tu vu monsieur Brenson pour la dernière fois ?

PAUL. Il y a trois semaines... et alors ?

HÉLÈNE. Eh bien... huit jours plus tard... elle lui a vendu les vignes !

PAUL (*sonné*). Elle a vendu les vignes ?

HÉLÈNE. Oui !

PAUL. Mais... mais pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit ?

HÉLÈNE. Elle nous faisait marcher ! (*Violette revient de la terrasse. Paul, tournant le dos à la porte-fenêtre, ne la voit ni ne l'entend.*) Je te l'ai toujours dit, Paul... la tante a un bon fond !

PAUL (*lucide*). Oui, elle a un bon fond ! Mais des fonds pareils, pour les voir, faut des bathyscaphes ! (*Soudain.*) Et l'argent ? Qu'est-ce qu'elle va en faire ?

VIOLETTE (*dans le dos de Paul*). J'hésite !
Paul se retourne d'un bloc.

PAUL. Tu hésites... entre quoi et quoi ?

VIOLETTE. La première moitié pour Brigitte... naturellement... Mais l'autre moitié...

PAUL (*grinçant*). Aux pauvres !

VIOLETTE (*joyeusement*). Aux robinets Dubard !

PAUL (*embrasse sa tante*). Merci ! « Tantine » ! (*A Brigitte qui revient de la terrasse en compagnie de Jean-François.*) Brigitte, va préparer le déjeuner ! (*Brigitte disparaît rapidement dans la cuisine. Paul, à Jean-François.*) Merveilleuse occasion de vous dire, mon cher Jean-François, que la famille est vraiment la base de la... du... enfin...

TOUT LE MONDE. C'est bien vrai !
Bruit de vaisselle cassée à la cuisine. Retour désolé et précipité de Brigitte.

BRIGITTE. Ma tante... je viens de casser la vieille soupière !

TOUT LE MONDE (*navré*). Oh !
Mais...

PAUL (*hilaré, à Violette qui ne comprend pas*). Eh bien... tu vois... on a tout de même fini par y arriver !
Sur quoi le rideau tombe... définitivement.

attention :

votre abonnement est à renouveler dès maintenant si, au début de la 2^{ème} ligne de votre étiquette-adresse, il est porté comme numéro du mois d'échéance :

11 (c'est-à-dire fin novembre ou 12 (c'est-à-dire fin décembre) 1972)

LA SOUPIÈRE

Robert Lamoureux est un auteur à succès. Les pièces qu'il a écrites — et interprétées — ont fait courir le public. Pourtant, chaque fois, la critique a davantage insisté sur les qualités de l'acteur plutôt que sur celles de l'écrivain. La Soupière n'a pas manqué à la règle. Ces réserves n'ont pas empêché Robert Lamoureux d'être — lors de la création de sa pièce — le grand vainqueur de la rentrée théâtrale de la saison 1971-72. Au reste, la carrière de La Soupière se poursuit, cette saison à Paris et, même, à travers la France grâce aux Tournées Karsenty-Herbert. Comme le théâtre Edouard-VII réalisait les meilleures recettes de Paris, Jean-Claude Mazeran est allé demander, pour Le Journal du Dimanche, à Robert Lamoureux lui-même, l'explication de sa réussite :

ROBERT LAMOUREUX Du guignol pour adultes

« Sans me vanter, je peux affirmer qu'en vingt-deux ans de carrière j'ai eu pas mal d'occasions d'entendre rire le public. Eh bien, même à l'époque où j'étais une grande vedette du music-hall, jamais je n'ai obtenu un succès égal à celui que j'obtiens avec *La Soupière*. Chaque soir, ce sont de véritables hurlements de rire. Au baisser du rideau des ovations sans fin. Mais attention : je précise que je ne suis pas le seul objet de ces ovations. Je dois une très grande partie du succès de la pièce à Françoise Rosay, une comédienne admirable, à Magali de Vendeuil, à Dora Doll et à toute la distribution. Et puis, il y a une histoire qui tient debout. A notre époque, les spectateurs exigent un bon scénario sur lequel on peut broder à sa guise. Ensuite, j'ai mis en scène des personnages et des situations que tout le monde connaît. Mais là, je précise : la pièce est bon enfant. Si je voulais la définir, je dirais : c'est du guignol pour adultes ».

(Le Journal du Dimanche).

B. POIROT DELPECH La soirée dépasse le simple divertissement

Comme auteur et comme interprète, Robert Lamoureux s'est acquis un public fidèle, sûrement prêt à venir retrouver, les yeux fermés, ses malices, ses étonnements, sa voix gouailleuse qui s'étrangle. Les nombreux admirateurs de Françoise Rosay doivent se dire, de leur côté, que si la grande dame du cinéma français a choisi de jouer *La Soupière*, elle qui a toujours respiré l'exigence, c'est que la soirée dépasse le simple divertissement.

(Le Monde, 16-9-71).

JEAN-CLAUDE DUMOULIN Le mécanisme comique se met en place

Une fois que tout est en place, que tous les personnages se mettent à parler de ce que les autres devraient comprendre, mais qu'ils ne comprennent pas, puisqu'ils n'ont pas, eux, assisté au début, le mécanisme comique se met en place. C'est de la bonne petite piécette de « Salon » (de l'Auto). Elle y survivra peut-être si le reste de la menue monnaie théâtrale attire moins le public que son affiche.

(La Tribune des Nations, 17-9-71).

PHILIPPE TESSON Une comédie agréable, vive

Elle est succulente, Françoise Rosay. On voudrait qu'elle ne quitte pas la scène, on voudrait avoir toute la vie sous son toit une vieille tante comme elle, pour la regarder sans jamais se lasser. Cette voix escarpée, ce geste bref, économe, d'une précision magistrale, cet oeil d'oiseau moqueur, cette tendresse retenue, quel personnage ! Elle ferait passer n'importe quoi. Mais il ne s'agit pas de n'importe quoi : Ro-

bert Lamoureux a écrit avec *La Soupière* une comédie agréable, vive, bien articulée avec peut-être trois ou quatre longueurs inutiles — surtout dans les deux premiers actes. Il l'a écrite pour lui, pour son charme, pour son sourire, pour sa grimace, et tant mieux, car son personnage lui va parfaitement.

(Le Canard Enchaîné, 17-9-71).

GUY VERDOT Les trouvailles de Plaute

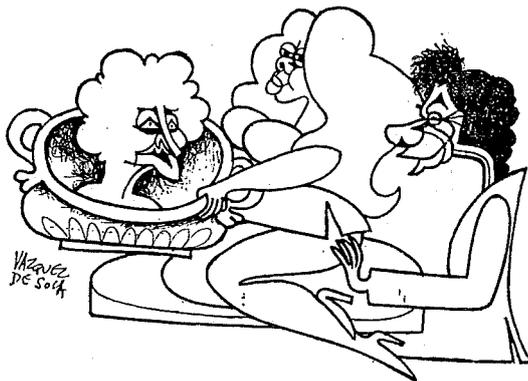
Il est une réussite de Robert Lamoureux dans le marché parallèle de son esprit incontestable. C'est d'un quiproquo qu'il s'agit, d'une erreur de personne qui n'est pas sans rappeler les trouvailles de Plaute, le premier boulevardier de tous les temps. Figurez-vous que « Monsieur Louis » (c'est le « dur » en question) est confondu avec « Monsieur Louy », un élégant bonhomme qui vient peut-être là comme un cheveu sur *La Soupière* mais qui, étant confondu avec son presque-homonyme, fait rire un bon moment.

(La Nouvelle République).

RAYMOND DES ESSARTS On s'amuse sans cesse

Début de saison : excellent hors-d'œuvre, cette pièce sans prétention, mais qui s'amuse sans cesse. Certains préfèrent pleurer ? Laissons cela aux personnes qui n'ont jamais souffert de rien dans la vie et, pour notre part, continuons d'apprécier l'esprit — qui ne court plus les rues — les vives répliques déclenchant le rire... Oh, ce n'est pas du Sacha Guitry, mais, pour 1971, du Robert Lamoureux, ce n'est déjà pas si mal... Jacques Marillier a fait un joli décor ; Robert Lamoureux s'y meut à l'aise, avec Magali de Vendeuil, charmante ; Antoinette Martin, un rôle ingrat ; Dora Doll, parfois meilleure ; J.-P. Moulin qui peut faire mieux ; Alain Souchère, d'un piquant naturel, enfin, et surtout, le public, qui adore les vieilles dames (nous aussi ! Ne dit-on pas : Sylvie, Quel métier ! Elvire Popesco, Quelle classe !). Ici, Françoise Rosay : Quel caractère !

(Le Cri de la France).



Dessin de Vaquez de Sola (Le Canard enchaîné, 17-9-71).

Odin Teatret Film

Série didactique consacrée au travail théâtral et à d'autres formes de spectacles.

Film I : Le Mime Corporel

Présentation par Yves Lebreton du système pédagogique élaboré par Etienne Decroux, ainsi que 5 pièces de « Mime abstrait » créées par Yves Lebreton.

16 mm, couleur, son optique.

Version anglaise et italienne. 90 mm.

Film II : L'entraînement au Théâtre-Laboratoire de Wroclaw

Présentation par Ryszard Cieslak et deux élèves-acteurs du programme d'entraînement de base des acteurs du Théâtre-Laboratoire de Grotowski.

16 mm, noir et blanc, son optique.

Version anglaise. 90 mm.

Pour des informations plus détaillées concernant la location de ces films, s'adresser à :

ODIN TEATRET Forlag Box 118 - 7500 HOLSTEBRO Danemark

la nouvelle collection de l'Avant-Scène Cinéma

ALBUMS DIAPOSITIVES

Le tirage des 4 premiers albums épuisé en cinq mois. La 2^e édition vient de paraître.

1. **Jean Renoir** (films 1924-1939)
2. **S.M. Eisenstein** (œuvres complètes)
3. **Orson Welles** (films 1941-1969)
4. **Jean-Luc Godard** (films 1958-1969)
5. **Federico Fellini** (films 1951-1969)

Sortie courant octobre 1972

6. **Luis Bunuel** (films 1928-1955)

Dans chaque album : 120 clichés en 3 « papiers » plastiques normalisés de 40 vues présentées dans un très beau livre-coffret assurant un classement parfait en bibliothèque et une projection sans manipulation (Documentation complète avec photographie sur demande).

Tous les envois sont faits en recommandé.

Événement sans précédent (Cinéma 69). Initiative totalement originale (L'Express). Remarquable initiative qui doit connaître un grand succès (Les Lettres Françaises). Une grande aventure pédagogique (Témoignage Chrétien). Travail admirable d'une grande utilité dans le cours de cinéma que je donne au lycée (Un professeur). Un luxueux coffret (La Cinématographie française). Une telle entreprise vise autant les acheteurs individuels que les utilisateurs collectifs (France Nouvelle). Toutes les collectivités devraient ne pas pouvoir se passer de ce très précieux instrument de travail. (La Technique de l'Exploitation Cinématographique).

Prix de chaque album : 180 F T.T.C.

Port en sus (France et étranger : pour un album 5,65 F, pour deux albums 7,65 F).

En librairie ou à l'Avant-Scène, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris (6^e) - C.C.P. Paris 7353.00.

NESTOR MATSAS

F.N.C.D.
Bibliothèque

LES CROCODILES

Leçon d'humanisme pour les poissons morts

UN ACTE

L'AUTEUR :

Ecrivain et metteur en scène du cinéma grec : a publié douze livres (romans, contes et nouvelles) et a tourné vingt-quatre films de long et court métrage présentés dans plusieurs festivals internationaux. Pour l'ensemble de son œuvre littéraire, a été honoré de plusieurs prix dont : prix du gouvernement grec, distinction internationale Hans Andersen, prix Papadimanti, Médaille Vermeil « Arts-Sciences-Lettres », prix du festival des films docu-

mentaires de Rome, premier prix de documentaire au Festival de Salonique, grand prix au Festival de Marseille, etc.

Principales œuvres : Livres : *La grande paix*, *Le Messie*, *A ciel fermé*, *Le petit soldat Inconnu*, *La légende d'un peintre*.

Films de long métrage : *L'Emmigrant*, *Innocente ou coupable*, *Toutes les femmes*. (Adaptation libre de la comédie d'Aristophane : « L'Assemblée des fem-

mes »).

Films de court métrage et documentaires : *Un morceau de ciel* (présenté au Festival de Cannes 1968), *La durée d'une flamme*, *Le cri de la pierre*, *La légende d'un peintre*, *La grande rencontre*, *La fête ne finit jamais*, 25 000 ans sur cette terre, *Danses et costumes de Grèce*, etc.

De Nestor Matsas, l'Avant-Scène a publié : *Les Morts vivent le dimanche* (N° 370).

DECOR

Salles d'aquarium provincial. Au fond du décor et tout autour des cuves de verre éclairées pour des poissons. A gauche, une enseigne lumineuse pendue au plafond : « AQUARIUM POUR GENS DESORIENTES ». A droite, une autre enseigne lumineuse : « SORTIE DE DANGER ».

Le rideau se lève lentement et une marche militaire s'entend très fort. Au milieu de la scène, Monsieur le Professeur, un homme d'âge moyen en costume bleu, démodé et portant des lunettes en or, reste immobile. La marche se termine et M. Le Professeur s'avance vers le public et demande.

LE PROFESSEUR. Avez-vous bien compris mes enfants ?

DES VOIX D'ENFANTS (qui répondent toujours tous ensemble). Oui, Monsieur le Professeur !

LE PROFESSEUR (très sérieux). C'était l'hymne national des poissons qui vivent en banc dans la mer ou sur la terre. L'élément caractéristique de ce genre d'animaux est le manque de volonté, d'indépendance et de jugement personnel. Les autres animaux décident pour eux-mêmes, de la vie ou de la mort. (Sur un autre ton.) Avez-vous compris mes enfants ?

DES VOIX D'ENFANTS. Oui, Monsieur le Professeur !

LE PROFESSEUR. Pour le moment vous vivez et vous réagissez comme cette espèce de poissons qui s'appellent des militaires, soit en terme scientifique « spiriti mortu in terram dei ».

Une femme, Olga, pas tellement jeune mais assez

belle encore, habillée en noir, avec une grande capeline noire aussi, vient du fond de la scène et se précipite vers le Professeur.

OLGA. C'est ici que le Professeur Alexi Tserkov va donner une conférence sur les diverses espèces de poissons humains ?

LE PROFESSEUR (la regardant, très fâché). Oui Madame. Mais le Professeur Alexi Tserkov vient de terminer sa conférence.

OLGA (dégue). Quel dommage ! Je voulais tellement l'écouter... (Après une brève pensée.) Pourrais-je le connaître ?

LE PROFESSEUR (fier). Vous avez l'honneur d'être devant lui. (Se présentant.) Alexi Tserkov, professeur du vrai et du faux humanisme, des sciences guerrières pour la défense de la paix, et des sciences pacifiques pour la défense de la guerre.

OLGA (*très émue*). Je suis honorée, Monsieur le Professeur. Dès mon enfance je lisais vos livres et j'avais tellement envie de vous connaître! J'ai étudié presque tout ce que vous avez écrit.

LE PROFESSEUR (*très flatté*). Et quel est le livre, que vous préférez parmi mes innombrables œuvres?

OLGA. Votre guide de la cuisine des poissons. C'est un livre extraordinaire. J'adore le chapitre intitulé « Le triton palmé aux pommes de terre ».

LE PROFESSEUR. Vous faites une grande erreur, Madame. Le triton palmé, « triturus palmatus », n'est pas un poisson.

OLGA (*étonnée*). C'est quoi donc?

LE PROFESSEUR. Espèce humaine qui très souvent se nourrit des autres tritons. (*Sur un autre ton.*) Mais écoutez Madame... si vous lisez, comme vous m'avez dit tout à l'heure, mes livres, vous devriez savoir tout ça en détail. Comme mes élèves, morts ou vivants, doivent connaître tout ce qui est en rapport avec les vrais poissons... (*S'adressant au public.*) N'est-ce pas mes enfants?

DES VOIX D'ENFANTS. Oui, Monsieur le Professeur.

LE PROFESSEUR (*à Olga*). Vous les avez entendus? Tous sont d'accord avec moi... D'ailleurs, c'est la seule réponse qu'ils peuvent donner. (*Imitant les voix des enfants.*) « Oui, monsieur le Professeur! » Ils sont obéissants par ignorance et fidèles par peur.

OLGA (*pensive*). Ça, c'est difficile, Monsieur le Professeur.

LE PROFESSEUR. Tout, dans un aquarium comme le nôtre, est difficile Madame... C'est pour le moment le grand problème que mes très chers crocodiles affrontent.

OLGA (*presque effrayée*). Mais y a-t-il des crocodiles ici?

LE PROFESSEUR. Quoi de plus naturel, Madame? Un aquarium bien synchronisé, comme le nôtre, qui a toutes les espèces humaines — militaires, prêtres, écrivains et cannibales — doit avoir également des crocodiles. Mais comme je vous le disais tout à l'heure le problème de mes crocodiles, c'est la difficulté qu'ils ont de s'habituer au climat variable des différentes époques historiques.

OLGA. Je ne vous comprends pas, Monsieur le Professeur.

LE PROFESSEUR. Suivez-moi, madame! (*Il s'avance vers les cuves de verre éclairées.*) Regardez là, au fond...

OLGA (*s'approche du Professeur et elle regarde vers la direction qu'il lui montre.*) Oui...

LE PROFESSEUR. Qu'est-ce que vous apercevez?

OLGA. Deux crocodiles qui se reposent.

LE PROFESSEUR. Que vous êtes ignorante, ma chère! Ils ne se reposent pas... Ils dorment.

OLGA (*protestant*). Pour se reposer!

LE PROFESSEUR (*furieux*). La réaction, Madame, n'est pas du tout un repos... Ces crocodiles-là, comme d'ailleurs tous les crocodiles du monde, en dormant réagissent pour vivre. C'est une mort provisoire qui s'appelle aussi « sommeil hivernal ». M'avez-vous compris maintenant?

OLGA (*timide*). Je crains que non. (*Voulant se justifier.*) Vous savez, je ne suis pas tellement initiée aux sciences. Il me manque la culture comme me disait mon pauvre mari. Mais ça ne signifie pas du tout que je ne suis pas follement intéressée sur tout ce qui est humain ou inhumain également. Par exemple, quand j'ai tué mes enfants, j'ai pris bien soin de les enterrer dans un cimetière chrétien confortable et paisible où ils pourraient très bien étudier les mœurs de notre société.

LE PROFESSEUR. Madame, vos histoires de famille ne m'intéressent pas. Je vous prie de bien vouloir vous taire, parce que mes auditeurs ont envie de me poser des questions.

UNE VOIX D'HOMME ENREGISTRÉE. Monsieur le Professeur a absolument raison! C'est à notre tour de l'interroger sur le sujet de sa conférence.

LE PROFESSEUR (*à Olga*). Vous l'entendez, Madame? Il y a plus d'un siècle que vous me dérangez avec vos questions.

OLGA. Vous exagérez, Monsieur le Professeur. (*Souriant.*) Et d'ailleurs, le temps n'a aucune importance dans un aquarium. Rien ne change ici. Et l'eau garde toujours le même visage.

LE PROFESSEUR (*nerveux*). Assez, Madame... Vous êtes une salamandre noire « salamandra atra », espèce d'amphibiens Urodèles, que je n'aime pas du tout.

OLGA (*surprise*). Comment l'avez-vous deviné?

LE PROFESSEUR (*fier*). C'est ma spécialité! Jamais dans ma longue carrière d'Anatomes je ne me suis trompé. C'est d'ailleurs évident ce que vous êtes: vous avez tous les défauts d'une espèce que je n'accepte pas dans mon aquarium. Vous supportez la captivité, ma chère Madame. Vous êtes née pour vivre prisonnière. Vous êtes peut-être heureuse dans votre captivité. La seule action, dans votre misérable vie, qu'on puisse admirer, c'est l'assassinat de vos enfants. Mais, même en ce cas d'héroïsme, votre réaction était provisoire. Je suis absolument sûr que vous allez, chaque dimanche, habillée en noir, au cimetière du quartier rendre visite à vos enfants. Peut-être pleurez-vous aussi, jouez-vous le rôle de la mère douloureuse. Lisez, Madame, votre livre de sciences et vous trouverez votre cas avec toutes ses caractéristiques détestables!

OLGA (*très déçue*). Je suis désespérée, Monsieur le Professeur... Je n'aurais jamais cru, bien que je connaisse mon origine de salamandre noire, que la situation était aussi horrible. J'accepte peut-être la captivité par tradition sociale, mais ça ne signifie du tout qu'elle me plaît.

LE PROFESSEUR. Et que faites-vous pour réagir? (*exalté.*) Que faites-vous alors chère Madame, vous et toutes les salamandres noires?... (*Avec fierté.*) Tandis que mes crocodiles...

OLGA. Que font-ils?

LE PROFESSEUR. Ils réagissent. Peut-être, leur réaction est-elle triste, mais pourtant c'est une vraie réaction. Venez voir, Madame, venez admirer. (*Prenant la main d'Olga, il l'emmène vers la grande cuve de verre au fond du décor.*) Vous les voyez? Ils restent immobiles, ils resteront comme ça tout l'hiver. Les petites tortues trouvent ainsi l'occasion de montrer leur force ridicule. Elles passent sur les corps des crocodiles et elles croient qu'elles sont les maîtres des cuves de verre!... Pauvres animaux!... Elles, comme la plupart de nous d'ailleurs, ne peuvent pas comprendre la grandeur de cette mort hivernale. La négation héroïque qui se cache sous cette immobilité... Les enfants viennent dans l'aquarium, regardent, ennuyés, toutes les espèces de poissons, qui pour eux n'ont aucun intérêt, et s'arrêtent devant les crocodiles. Ils disent à leur mère:

VOIX D'ENFANTS (*enregistrée*). Oh maman... Les crocodiles! Viens voir. Mais pourquoi ne bougent-ils pas?

LE PROFESSEUR. La mère est d'habitude tellement idiote qu'elle leur répond:

VOIX D'UNE FEMME (*enregistrée*). Parce qu'ils dorment mon enfant. Mais partons! Tu en a vu assez. Allons à la pâtisserie du quartier manger ton gâ-

- teau... Et parce que tu as été un enfant obéissant, je t'achèterai aussi les jouets que tu m'as demandés. Des soldats et des armes de guerre.
- VOIX D'ENFANTS. Et les crocodiles maman ?
- VOIX DE FEMME. Laisse-les tranquilles... Ils sont tellement laids !
- LE PROFESSEUR. Vous les avez entendus, je pense... Quel miracle d'ignorance et de petitesse bourgeoise ! Pourtant les enfants, par intuition, perçoivent quelque chose dans cette position négative des crocodiles... Mais qui pourrait leur expliquer la vérité ? La vraie vérité ?
- OLGA (*timide*). Et quelle est cette vérité Monsieur le Professeur ?
- LE PROFESSEUR. Que vous êtes idiote, Madame ! Comme d'ailleurs la plupart des poissons qui vivent dans différents aquariums sociaux le sont aussi. Ils ne connaissent qu'un mot dans tout ce qu'ils disent et quelques fois dans tout ce qu'ils pensent : « Oui » !
- LES VOIX D'ENFANTS. Oui, Monsieur le Professeur !
- LE PROFESSEUR. Admirez-les chère Madame ! Poissons d'eau douce qui peuvent vivre partout, qui peuvent s'habituer à toutes les situations sociales, morales, religieuses...
- OLGA. Et pourtant, Monsieur le Professeur, moi personnellement...
- LE PROFESSEUR (*l'interrompt*). Qu'est-ce que vous faites, vous personnellement ? Vous apprenez à faire la cuisine ! Des poissons frits aux pommes de terre ou des poissons bouillis aux œufs. Vous mangez vos poissons comme eux ont envie de vous manger. Et pourtant, vous essayez d'être gentille avec eux, quand vous les rencontrez aux grands aquariums officiels. Vous les saluez avec grâce, vous les invitez dans votre aquarium et vous n'avez jamais osé leur dire la vérité. Que votre seul but est de les dévorer en famille. (*S'approche d'elle.*) N'est-ce pas ma chère salamandra atra ? (*Il s'avance vers le proscenium.*)
- UNE VOIX D'HOMME (*enregistrée*). Ecoutez donc, Monsieur le Professeur. Vous parliez tout à l'heure de crocodiles, continuez sur ce sujet. Les salamandres ne présentent aucun intérêt pour nous.
- LE PROFESSEUR (*se tourne à Olga et lui dit très fâché*). Vous voyez Madame ? A cause de vous, j'ai commencé à parler de salamandres insignifiantes, au lieu d'analyser le grand problème des crocodiles.
- OLGA. Allez-y donc, personne ne vous a obligé de vous occuper de nous. Allez-y. (*Elle s'avance vers la « SORTIE DE DANGER » pour partir, mais la voix du professeur l'oblige de s'arrêter.*)
- LE PROFESSEUR. Cette sortie est interdite pour vous, Madame.
- OLGA (*se tourne vers lui*). Pourquoi ?
- LE PROFESSEUR (*lui montre l'enseigne lumineuse*). Vous ne savez pas lire ? Regardez là-haut : « SORTIE DE DANGER ». Alors ce n'est pas pour vous, qui n'avez pas la conscience subtile du danger. Vous, vous savez glisser, vous cacher, vous évader... Vous êtes une vraie salamandra atra ; par cette sortie passent seulement les morts consciencieux. Je veux dire ceux qui ne s'habituent pas à l'aquarium, ceux qui n'acceptent pas le visage indifférent de l'eau...
- OLGA (*presque effrayée*). Alors, Monsieur le Professeur, montrez-moi par où je peux sortir.
- LE PROFESSEUR (*lui montrant vers la salle du théâtre*). Par ici, Madame. Il y a d'autres salamandres, qui vous attendent.
- OLGA (*s'avance vers le proscenium, mais avant de des-*
- endre l'escalier, elle se retourne et demande très timidement au Professeur*). Dites-moi, Alexi Tserkov, il n'y a aucun espoir pour moi ?
- LE PROFESSEUR (*pensif*). « Espoir »... Je ne connais pas ce mot. C'est peut-être un mot étranger ? arabe ou plutôt chinois ?
- OLGA. Voyons, monsieur le Professeur... C'est un mot très ordinaire, qu'on emploie presque tous les jours.
- LE PROFESSEUR. J'ai compris, Madame. C'est un mot « salamandrien ».
- OLGA (*contente*). Voilà. Mais il y a beaucoup d'explications : la vie, la mort, le pain, la liberté, le travail, la joie, l'art, la science, le théâtre, la guerre, le...
- LE PROFESSEUR (*criant*). Assez... Assez... Espoir est le cri des salamandres, comme le chat miaule, la chèvre bêle, le chien hurle et le crocodile vagit.
- OLGA. Vous êtes un vrai savant Monsieur le Professeur ! (*S'approche de lui.*) Alors puis-je espérer ?
- LE PROFESSEUR. Demandez-le vous, vous-même... Mais en toute honnêteté et franchise. Et si un jour vous arrivez à vagir, vous pourriez nous rendre visite de nouveau. Il y aura toujours une petite place dans la cuve des crocodiles pour vous.
- OLGA (*se lance vers le professeur et lui embrasse les mains*). J'étais sûre, Monsieur le Professeur, de votre compréhension.
- LE PROFESSEUR. Soyez tranquille, Madame. Je déteste le sentimentalisme extériorisé. C'est le grand danger des sciences et de la littérature...
- LE PROFESSEUR (*sur un autre ton*). Maintenant vous pouvez vous asseoir dans un coin sans bouger pour que je continue ma discussion...
- OLGA (*obéissante*). Je vous le jure ! (*Elle s'assied par terre et elle fixe les yeux sur le Professeur, qui de nouveau s'avance vers le proscenium et commence à parler.*)
- LE PROFESSEUR. Il y a la « Salamandra atra », mais il y a également la « salamandra maculosa », qui a une queue cylindrique et est de couleur noire avec des tâches jaunes. Les salamandres habitent dans les villes modernes et fréquentent les salons, les théâtres, les universités et les cimetières. Malgré ce qu'on croit, par ignorance naïve, ce sont des animaux venimeux ; elles sont toutes les qualités pour réussir dans la vie. Je vous en cite une, la plus essentielle : elles sont capables de se reproduire des différentes parties de leur corps, ou de leur âme, si elles en ont une, ce qui est très rare. *Des bruits d'applaudissements et des voix qui crient : Bravo ! Bravo !*
- LE PROFESSEUR (*très content, s'incline devant le public*). Je vous remercie, chères salamandres, de votre gentillesse ; cela me donne du courage pour continuer mes enquêtes sur votre espèce. Mais, vous me permettez maintenant de me retirer auprès de mes crocodiles, qui m'attendent depuis l'été.
- OLGA (*sursaute de sa place et crie*). Je crois, Monsieur le Professeur, que dans peu de temps, peut-être moins de cinq siècles, je pourrai pousser des vagissements.
- LE PROFESSEUR (*se tourne vers elle*). Vous êtes bien optimiste Madame...
- OLGA (*déçue*). Et pourtant vous m'aviez encouragée tout à l'heure.
- LE PROFESSEUR. Oui, mais je n'ai jamais dit, que je croyais au miracle. (*Un clown entre en dansant dans la salle. Une musique de cirque très gaie s'entend en crescendo. Le professeur le regarde*

étonné. Puis s'approche de lui et lui demande, surpris.) Qui êtes-vous, Monsieur et qui vous a donné le droit d'entrer dans cet aquarium? (Le Clown continue à danser sans répondre. Le Professeur, en colère.) Je vous ai demandé, Monsieur, qui vous êtes et qui vous a donné le droit d'entrer dans cet aquarium sacré?

Le Clown sort de sa veste multicolore un carton blanc sur lequel est écrit en lettres majuscules : SOURD.

OLGA. Il ne peut l'entendre le pauvre, il est sourd.

LE PROFESSEUR. Peu m'importe je dois partir...

OLGA. Et l'arche de Noé, Monsieur le Professeur?

LE PROFESSEUR. De quelle arche me parlez-vous?

OLGA. Avez-vous donc oublié qu'un aquarium est comme l'arche de notre grand-père biblique Noé; il doit contenir toutes les espèces d'animaux humains pour les sauver du déluge. Monsieur le Clown est — après les salamandres — l'espèce humaine la plus connue dans les sociétés anti-sociales.

LE PROFESSEUR (s'approche du clown et l'examine). Je dirai qu'il est plutôt un triton marbré, « triturus marmoratus ». Ce qui le caractérise est la faculté avec laquelle il dévore ses semblables.

LE CLOWN. Seulement quand je suis poussé par la faim.

LE PROFESSEUR. Donc toujours!

LE CLOWN (éclate de rire). La faim, Monsieur le Professeur, ne cesse qu'à la mort. Et moi je ne veux pas mourir.

LE PROFESSEUR. Alors tu n'es pas sourd.

LE CLOWN (sort de sa poche un autre carton sur lequel est écrit : « MUET ». Puis, un troisième avec le mot « AVEUGLE ». Très souriant, il répond au professeur). Selon les circonstances... Un homme parfait!

LE PROFESSEUR (crie). Va-t-en... Si mon aquarium est une arche de Noé, pour hommes, je préfère le déluge! Le déluge!

LE CLOWN (s'approchant du professeur). Calmez-vous, Monsieur le Professeur... Calmez-vous...

LE PROFESSEUR (plus fort). Va-t-en, je te dis... Assez d'hommes sur la terre. Que vienne le royaume des crocodiles... (il regarde autour de lui et crie.) Les gardiens... Où sont les gardiens?

Silence profond.

LE PROFESSEUR. Il n'y a personne ici? (Il s'avance vers les cuves et regarde.) Mes crocodiles dorment encore!... (Il crie de nouveau.) Les gardiens... DAN-GER D'HOMME! Les gardiens...

LE CLOWN. Tu cries en vain mon vieux. Madame et moi, nous serons sauvés. Rien ne peut l'empêcher. Nous possédons une force plus grande que la mort : la « trisutaria aricylindira biotirenina anamaritus embolicus in crystaldikus endymionis extirteratum indigenicus estipulatum ». Tout ça en un mot signifie...

OLGA (avec admiration). Quoi donc?

LE CLOWN (s'adresse au professeur). Quoi donc, Monsieur le Professeur? Vous, le grand savant du siècle qui connaît tout, qui a tout étudié, qui distingue les hommes des poissons et les poissons des hommes, dites-le nous. Quelle est cette force, qui nous permet de survivre à toutes les catastrophes et à tous les déluges? Les monstres préhistoriques ont totalement disparus. Vos crocodiles aussi disparaîtront dans peu de temps. Mais nous, les tritons et les salamandres nous survivrons (criant.) Nous survivrons! Au diable votre ar-

che!... Nous n'en avons pas besoin, parce que nous n'avons pas peur du déluge. (Sur un ton de triomphe.) Maintenant, vous pouvez l'apprendre Monsieur le Professeur. Vous pouvez tous l'apprendre : Le déluge, c'est nous-mêmes!

LE PROFESSEUR (le regarde effrayé... Il est en état de panique. Il s'adresse au public et demande désespérément). Aidez-moi, Messieurs. Sauvez-moi de ce triton et de cette salamandre. Mon aquarium est en danger. Mes crocodiles sont en danger. Ma mort est en danger. (il tombe par terre et cache de ses mains son visage.)

LE CLOWN (à Olga à voix basse). Je crois que nous devons en finir avec cet idiot.

OLGA (effrayée). Que voulez-vous dire?

LE CLOWN (sort de sa poche un revolver). Le tuer... Les hommes qui crient et qui protestent sont toujours très dangereux pour l'équilibre de notre monde déséquilibré. Les savants, davantage encore, quand ils souffrent de crises de conscience, maladie de l'époque très inquiétante pour notre civilisation.

OLGA. Non, moi je suis contre la violence... contre la violence.

LE CLOWN (très doux). Mais où voyez-vous la violence? Il ne s'agit que d'« Euthanasie ». Vous connaissez, chère Salamandre, le sens du mot « Euthanasie »?

OLGA. Très vaguement.

LE CLOWN. C'est un mot grec, qui signifie soit mort sans douleur, soit assassinat légal et scientifique. (Sur un autre ton.) Alors, que pensez-vous? Nous allons offrir l'euthanasie à ce pauvre savant qui a tout appris sauf l'essentiel. Le secret de la « trisutaria aricylindrica, biotirenina anamaritus... »

OLGA (l'interrompt en criant). Au nom de Dieu, ne recommencez pas. Si vous avez décidé de tuer le professeur, faites-le. Mais moi, je partirai, car j'ai peur du bruit.

LE CLOWN (un peu ironique). Vous êtes bien sensible chère salamandre.

OLGA. Peut-être. (sur un autre ton.) Alors, je pars?

LE CLOWN. Oui... (Il lève la main droite, il est prêt à tirer quand Olga s'élançe sur lui et l'en empêche.) Que se passe-t-il? (Olga pousse des cris étranges.) Expliquez-moi alors, que se passe-t-il?

Olga continue à pousser des cris sans lui répondre.

LE PROFESSEUR (sursaute et rempli de vive émotion embrasse Olga). Le miracle, mon cher enfant, tu vagis! Et moi qui ne pouvais pas croire qu'un jour — n'importe lequel tu arriverais à vagir! Tu vois, ma chère petite, le grand obstacle des sciences pour dépasser les frontières humaines est la logique. Il y a trop d'analyse et pas assez d'imagination et de poésie. (Il crie très fort.) Ma chère salamandre vagit! Elle vagit...

LE CLOWN (à voix très basse). Je crains qu'il y en ait deux à tuer.

Du fond du décor s'entendent les vagissements des crocodiles. Le Professeur reste immobile au milieu de la scène et écoute. Il n'ose pas croire ce qu'il entend. Il regarde autour de lui, rempli d'admiration et de joie... Il s'avance vers Olga et lui demande.

LE PROFESSEUR. Toi aussi, tu entends les voix du miracle?

Olga pousse un cri joyeux.

LE PROFESSEUR. Et pourtant, c'est l'hiver encore... Nous sommes au mois de décembre. (Au clown.) Vous entendez vous aussi, Monsieur?

LE CLOWN (*indifférent*). Quoi ?

LE PROFESSEUR. Les voix de cet réveil inattendu !...

LE CLOWN (*entend silencieux, puis il répond*). Non. Mais je dois en finir avec vous ! Je n'ai plus de temps à perdre.

LE PROFESSEUR. Que voulez-vous de moi ?

LE CLOWN (*très simplement*). Vous tuer. (*Montrant Olga.*) Je devrais peut-être tuer cette salamandre également.

LE PROFESSEUR. Pour gagner quoi ?

LE CLOWN. Pour mon propre plaisir. Qu'est-ce qu'ils gagnent ceux qui font la guerre ?
Les vagissements des crocodiles s'entendent maintenant plus fort.

LE PROFESSEUR. Vous avez raté l'occasion, mon pauvre triton. Vous ne pouvez plus nous tuer. Le danger d'homme est définitivement dépassé.

LE CLOWN (*ironiquement*). C'est une idiote plaisanterie. Je peux toujours vous tuer.

LE PROFESSEUR. Tirez donc. (*Le clown hésite.*) Tirez, je vous dis. Pourquoi hésitez-vous ? De quoi avez-vous peur ?

LE CLOWN (*essaie de se montrer fort*). Je n'ai jamais hésité devant rien !
Il est prêt à tirer sur le professeur, mais Olga se lance vers lui et l'empêche.

OLGA (*très difficilement, syllable par syllable*). Ne - le - tuez - pas.

LE PROFESSEUR (*à Olga, très calme*). Laisse-le, mon enfant ; laisse-le.
Olga s'éloigne du clown. Un moment de profond silence.

LE CLOWN (*lève très lentement sa main armée, il s'avance vers le professeur, il tire mais aucun bruit ne se fait entendre. Il tire de nouveau. Une, deux, trois fois... Il jette, furieux, le revolver par terre en criant*). Au diable... Et pourtant, il n'y a que quelques siècles qu'avec le même revolver j'avais tué un révolutionnaire nommé Jésus. Qu'est-ce qui se passe maintenant ?

LE PROFESSEUR (*très simplement*). Les crocodiles mon cher Triton... Les crocodiles sont éveillés... Vous les entendez... Essayez de les entendre... Essayer.
Des vagissements très fort de crocodiles. Deux mouvements de musique en crescendo. Les lumières s'éteignent. Rien ne s'entend plus. Silence et obscurité. Puis la lumière faible d'une bougie, qui vient du fond du décor. Le Professeur tenant la bougie s'avance vers le proscenium et s'adresse au public.

LE PROFESSEUR. Je suis désolé mes amis de cet incident inattendu. Pendant quelques jours nous n'aurons rien : ni électricité, ni nourriture. Nos pauvres ancêtres disaient : « A la guerre comme a la guerre ». Moi, je suis obligé de vous dire : « Au déluge comme au déluge ». Nous devons tout

recommencer. Dans une terre sans hommes on peut toujours faire des miracles. Nous allons tout mettre en ordre. Mes crocodiles vont nous aider dans nos efforts. (*Très content, il se dirige, tenant toujours la bougie, vers les cuves de verre. Il essaie de regarder... Il dresse la bougie vers les cuves. Il crie.*) Où êtes-vous mes amis ? Plus aucun danger d'homme... Vous pourrez vivre partout... à toutes les époques... (*Il crie plus fort.*) Mais où êtes-vous donc ?

Un projecteur éclaire un coin de la scène où le Clown appuyé sur un mur regarde le Professeur et sourit.

LE CLOWN. Eux aussi sont morts... Il n'y a plus personne dans le grand aquarium du monde. Personne, sauf vous, moi et la petite salamandre noire, qui a pu se sauver en se glissant sous une pierre.

LE PROFESSEUR (*ne voulant en croire ses yeux, s'approche du clown et le touche*). Vous êtes le triton ?

LE CLOWN. Oui... le pauvre triton qui a pu se sauver aussi dans un marais. C'était vraiment horrible cet orage. Les premiers à mourir furent vos crocodiles.

Une musique très discrète s'entend.

LE PROFESSEUR (*très déçu*). Nous recommencerons alors...

LE CLOWN. Nous recommencerons... Je suis sourd, muet et aveugle... Continuez votre conférence.
Le Professeur reste silencieux, puis avec un très grand effort recommence à parler.

LE PROFESSEUR (*au public*). Parmi les poissons humains, seulement les tritons et les salamandres ont le grand don de la « trisutaria aricylindrica biotirenia anamaritus embolicus in crystaldikus endymionis extirteratum indigenicus estipulatum ». Grâce à cette force ils ont pu se sauver du déluge... (*sur un autre ton.*) Avez-vous compris, mes enfants ?

DES VOIX D'ENFANTS. Non, monsieur le Professeur.

LE PROFESSEUR. Je vous ai demandé si vous aviez compris mes enfants.

DES VOIX D'ENFANTS (*plus fort*). Non, monsieur le professeur.

LE PROFESSEUR (*extrêmement ému de cette réponse inattendue*). Tout n'est pas perdu alors. (*Ivre de joie et de bonheur.*) Nous pouvons donc recommencer ! (*Pleurant et riant en même temps.*) Répétez-moi votre réponse, mes enfants, répétez-la moi...

Des voix qui disent, qui crient, qui chantent « Non ». Des voix d'enfants, de femmes, d'hommes... L'espace est rempli de ce mot... On l'entend de tous les côtés, de toutes les places. Le Professeur au milieu de la scène continue à pleurer et à rire. Les voix s'entendent plus fort.

RIDEAU

**Abonnés à
l'étranger**

Nous recevons assez souvent des réclamations de nos abonnés à l'étranger sur les conditions de réception des exemplaires de l'Avant-Scène. Recherchant une amélioration, nous avons décidé de mettre à l'essai un nouveau système d'expédition. Depuis le mois de septembre, il n'est fait qu'un seul envoi par mois aux abonnés à l'étranger. Ceux-ci reçoivent le 15 du mois, sous une seule pochette renforcée, soit, s'ils sont abonnés à l'Avant-Scène Théâtre, les numéros du 1^{er} et du 15 du mois ; soit, s'ils sont abonnés aux deux revues, les numéros du 1^{er} et du 15 de l'Avant-Scène Théâtre et le numéro du 1^{er} de l'Avant-Scène Cinéma. Ne soyez pas impatients ; mais sachez que tous vos avis et toutes vos suggestions sont soigneusement examinés.

Actualité théâtrale

par André CAMP

Le songe d'une nuit d'été

« Toutes les fois que j'assiste à la représentation d'une œuvre théâtrale montée par Peter Brook, ce qui me frappe le plus est l'incarnation de l'intelligence ». Cette déclaration de Jean-Louis Barrault, chaque spectateur du Théâtre de la Ville pourrait, actuellement, la reprendre à son compte. Jean-Louis Barrault, en effet, faisant éclater les limites saisonnières du Théâtre des Nations, nous offre, sous le sigle de celui-ci, ce festival d'intelligence que constitue la féerie shakespearienne revue par Peter Brook et jouée (dans tous les sens du terme) par les acteurs anglais de la Royal Shakespeare Company. Et le directeur du Théâtre des Nations, analysant son enthousiasme, poursuit : « Quand l'intelligence, au théâtre, sort de chaque muscle des acteurs, de leur souffle, de leurs cris, du rythme de leur jeu ; quand on s'aperçoit que l'œuvre entière a été saisie, dégustée, avalée, digérée, régénérée, et de nouveau projetée dans l'Espace en un parfait accomplissement ; quand l'intelligence se fait chair, on ressent une satisfaction physique bien boulevrante. » L'on ne saurait mieux dire.

Et pourtant, au départ, Peter Brook avait cherché la difficulté. Quoi de plus difficile et plus ingrat à rendre que cette œuvre insolite de Shakespeare qui se déroule constamment sur trois plans : ceux de la féerie, de la farce et de la comédie galante ? Il y parvient le plus simplement du monde en commençant par supprimer les accessoires. Pas de décors ni de costumes précisés. Quelques panneaux blancs disposés autour de l'aire de jeu et quelques trapèzes qui montent et descendent des cintres. Les comédiens sont vêtus de tuniques et de pantalons — qu'ils soient princes, divinités ou artisans — qui rappellent les maillots de clowns ou les pyjamas de judokas. Au reste, sans escamoter une seule réplique, ni la malmenner, ils sont capables de dire leur texte en chantant, dansant ou se livrant à toutes sortes d'acrobaties comme de parfaits artistes... de cirque. Le résultat est merveilleux.

Mais le secret de la réussite, c'est que Peter Brook a intemporisé la pièce, c'est-à-dire qu'il l'a rendue de tous les temps, y compris du nôtre. Thésée, Hippolyte, comme Titania, Puck et Obéron, comme Bottom et ses compagnons sont, à l'instar de Shakespeare, nos contemporains. Des contemporains éternels qui cherchent (comme les éternels enfants que nous restons) à s'amuser ensemble. Tout pour eux est prétexte

à fête. Le mariage de Thésée et Hippolyte est une fête pour lequel Bottom et les artisans d'Athènes préparent... un divertissement. De son côté, Obéron, assisté de Puck, pour s'amuser à son tour, suscite une contre-fête qui tourne à la farce. Dès lors tout est fête. Fête sur la scène, fête dans la salle, fête des yeux, fête de l'esprit. Fête de l'intelligence. Tout le monde joue, des deux côtés de la rampe. La complicité des acteurs londoniens avec le public parisien est totale. Au point qu'à la fin de la représentation les comédiens descendent parmi les spectateurs pour leur serrer la main. Ce divertissement est un enchantement, comme l'ont voulu Shakespeare et Obéron...

Shakespeare, made in England, aura triomphé cette année, à Paris. Avec *Richard III*, grâce à Terry Hands, à la Comédie-Française. Avec *Le Songe* au Théâtre de la Ville... et des Nations.

En avant toute et L'ingénu d'Auteuil

Tout le monde n'est pas Shakespeare pour réussir dans le divertissement. L'on s'en rend compte dès les premiers spectacles que nous offrent la nouvelle saison parisienne. Tous ne cherchent qu'à divertir. Ils y parviennent plus ou moins. Michel André, dans *En avant toute*, à l'Européen, a laissé ce soin à ses interprètes, Roger Nicolas et Denise Grey.

Jean Le Marois — au Théâtre La Bruyère — a été plus ambitieux avec *L'ingénu d'Auteuil*. Sur un ton badin, c'est un sujet grave qu'il a voulu traiter : le drame d'une femme qui croit trouver, dans un garçon de vingt ans son cadet, le reflet de l'homme qu'elle a aimé, son mari, tué dans un accident au début de leur mariage. Si le sujet est ambitieux, le ton sur lequel il est traité ne dépasse pas celui de la comédie de boulevard. Un boulevard qui sent son crépuscule. Le dialogue est faussement léger et il faut tout le talent de Claude Génia pour faire passer, un instant, une brise d'émotion.

Le Théâtre en France

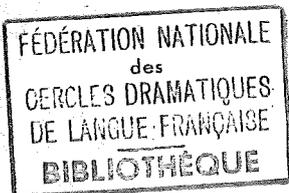
Depuis les années 50, le théâtre a connu plus de bouleversement, tant sur le plan des œuvres que sur celui des structures, que durant les trois siècles précédents. Une étude de son évolution, exhaustive et claire, s'avérait indispensable. Elle existe désormais, sous le titre *Le Théâtre en France* dans la série « Notes et Etudes Documentaires » publiée par la Documentation Française (N° du 11 juillet 1972). Due à Geneviève Rozenthal — qui sait de quoi il retourne, car cette universitaire est chargée de cours sur le Théâtre à la Faculté des Lettres de Nice — elle atteint parfaitement le but recherché. En cent pages denses, l'auteur brosse un panorama, sans fioritures, ni concessions, de la vie du théâtre dans notre pays, des dangers qui la menacent et de ses chances de survie...

Maurice Mercier raconte

AH ! LA POLICE DE PAPA !

Raymond Castans

« Ah ! La Police de Papa ! » comédie de Raymond Castans • Mise en scène de Jacques Charon • Décor et costumes d'André Levasseur • Assistant à la mise en scène : François Duval • Création le 14 septembre 1972 au Théâtre des Bouffes-Parisiens, directrice générale : Hélène Martini • Directeur artistique Jacques Charon • Administrateur : Max Fournel.



Bientôt la Principauté n'aura plus de Préfète, plus de Préfet de Police, plus de Police : le décret de suppression est sur le bureau du Prince...

Jules, l'actuel Préfet de Police a épousé Madeleine, la fille de l'ancien Préfet, celui de la belle époque où la Police servait encore à quelque chose. Mais depuis Jules a pratiqué, avec succès, la méthode de « l'arrestation foudroyante ». Aussi plus de malfaiteurs et sans malfaiteurs à quoi bon une Police ? D'où ce décret que va signer le Prince, ces refus téléphoniques à Madame La-Bientôt-Plus-Préfète.

— Ah ! La Police de papa ! s'exclame Madame la Préfète, car ce sont les Grands Policiers qui font les Grands Voleurs, papa l'a écrit dans ses « Mémoires ».

Au milieu de ce beau désespoir, Albert Lantier, un ami de collègue de Jules vient lui demander aide et protection : — J'ai volé.

— Tu as volé (geste ad hoc de Jules), où tu as volé, volé ?

— J'ai volé, volé. Je suis caissier aux Etablissements Belmont, sardines à l'huile.

— Dans un instant, je ne serai plus Préfet. C'est désespéré, c'est cuit. Je ne puis rien pour toi.

Entre Madeleine : présentations, exposé des faits, répétition du jeu de mots sur « volé... volé », explosion de joie de Madeleine : — Il y a cinq ans que nous l'attendions ce vol ! Elle saisit le téléphone, annonce à la presse une escroquerie de classe internationale, plusieurs millions. Jules retourne au Palais princier. Madeleine apporte à Albert un copieux petit déjeuner et explique :

— Papa a eu une vague de criminalité magnifique... Jim l'éventreur, c'était papa ! Le faux-monnayeur qui imprimait ses billets sur les presses de l'Imprimerie Nationale, c'était papa ! Le proxénète des baronnes, c'était papa ! Le faux archevêque, pillier de troncs, c'était papa ! Enfin quand je dis : c'était papa... du temps où papa était Préfet de Police... La prison modèle devenu H.L.M. ...

— J'y habite, dit Albert.

— C'était papa ! Pour papa il n'y avait pas des honnêtes gens et des malfaiteurs définitifs, il y avait tout un monde entre les deux, le milieu, qu'il !

Déjà la presse annonce un professionnel de classe exceptionnelle et parle de millions volés. Albert, choqué dans son honneur de caissier, veut envoyer un démenti. D'habitude, il empruntait et remettait toujours l'argent. Aujourd'hui, Madeleine joue la grande scène du deux : Jules la délaisse ; une femme a besoin de tendresse ; elle se donne donc à Albert et décide de le garder sous son toit : on ne viendra pas le chercher chez le Préfet de Police, dont les actions remontent auprès du Prince à cause de ce vol. Plus question du décret de suppression.

Mais ce premier vol est insuffisant, alors Madeleine confie à Albert les « Mémoires » de son père : qu'Albert y puise des idées. D'escalade en escalade, c'est le vol prodigieux de 20 millions à la Banque Nationale, et, parallèlement, l'ascension d'une Police à laquelle on accorde tout pour qu'elle arrête ce prodigieux voleur. A la fin, Jules, en dépit de son amitié, doit arrêter Albert. Jules, en effet, grâce à une valise qui s'ouvre quand il ne faut pas et contient les 20 millions, a compris que tous ces vols, c'est Albert. Prévoyante Madeleine fait remarquer : — Si tu arrêtes Albert, on répat à zéro, le décret de suppression n'aura de cesse de reparaitre

sur le bureau du Prince et alors... I Jules a l'idée de s'attacher Albert comme attaché de cabinet .

— **C'est bien une idée de cocu**, s'exclamera Madeleine dans les bras d'Albert, **tu es mon Prince.** » Elle retourne le portrait du Prince : photo d'Albert.

Tout va pour le mieux : on refait, aux frais de la Principauté, l'appartement du Préfet, pourpre et or. Grande réception. Madeleine triomphe. Albert brille. Jules tremble : le Prince en partant lui a demandé : — **Que savez-vous du complot ?**

— **Quel complot ? Si j'avais répondu cela au Prince, confie-t-il à Albert, le Prince aurait pensé : « Mon Préfet joue les imbéciles, c'est qu'en réalité il est lui aussi du complot. »**

— **Il n'y a pas plus de complot que de beurre à la cambuse**, dévoile Albert à Jules. **J'ai imaginé ce complot après avoir lu le chapitre « Police et Politique » des « Mémoires »...**

Barlatier, le chef de la Police sous les ordres du Jules, avait déjà trouvé une empreinte du voleur, il apprend maintenant à Jules qu'Albert couche avec Gilberte Rivet, l'amie d'enfance de Madeleine. Jules en parle à Madeleine qui, saisie de jalousie, ordonne à Jules d'arrêter Albert. — **Il parlera**, remarque Jules. — **Ce que dit un ennemi du régime**, rétorque Madeleine, **un magistrat intègre refuse de l'entendre !**

Rectification : Albert couche bien avec la femme d'un grand personnage de l'Etat, mais ce n'est pas Gilbert. Madeleine triomphe. Jules s'étonne de cette versalité, mais la machine est remontée, le mécanisme de l'arrestation de l'un par l'autre ne peut plus s'arrêter. Et chacun de dire à chacun : — **Quand le Doyen, pour annoncer l'ouverture de la session du Parlement frappera sur le bureau avec son marteau d'ivoire, ce sera le signal, arrêtez-le** ». Mais personne ne sait qui arrêter.

La valise aux 20 millions vient encore de s'ouvrir.

— **S'il a volé pour financer la Révolution et que la Révolution l'emporte**, dit Madeleine **avec beaucoup d'à-propos, ce n'est plus un vol, c'est un emprunt patriotique.**

Tout le monde confie à tout le monde : — **J'en suis. Révolution vaincra !**

Mais Albert sent que les choses vont mal tourner pour lui ; aussi prépare-t-il son départ avec l'aide de Gorgepot, un vieux policier, valet de pied de Jules ; il téléphone aux différents services de la Police et aux gardes-frontières afin que tous se rendent au Parlement où l'on doit arrêter l'âme du complot.

Trop tard, Jules entre revolver au poing : — **On a arrêté le Prince.** Barlatier le suit avec un revolver et Madeleine hurle : — **On a arrêté Rivet et les députés réclament Lantier au pouvoir !** Jules et Barlatier se querellent : rivalités de policiers. Mais bien vite ils se réconcilient afin que Lantier accepte le pouvoir. Madeleine retourne le portrait du Prince et fait prêter serment à tous sur la photo d'Albert. L'argent volé est celui de la liberté, il financera le mouvement. Jules adresse au peuple le discours préparé par Lantier qui proclame : — **Je veux que la Police ait du travail...**

Distribution :
Madeleine Marthe Mercadier
Jules Henri Tisot
Gorgepot Teddy Billis
Albert Jacques Sereys
Barlatier Claude Brosset

POUR CONSERVER SOUS RELIURE L'AVANT-SCÈNE ET L'ANTHOLOGIE DU CINÉMA	Nous mettons à la disposition de nos abonnés des relectures modèle bibliothèque avec nervures et dos grenat, pour recevoir 12 numéros :	
	Collection THEATRE	un an : 20 F (Etranger : 21,00 F franco)
	Collection CINEMA	un an : 11 F (Etranger : 12,00 F franco)
	Collection ANTHOLOGIE DU CINEMA,	un an : 10 F (Etranger : 11 F franco)
27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-VI. De préférence : C.C.P. Paris 7353-00		



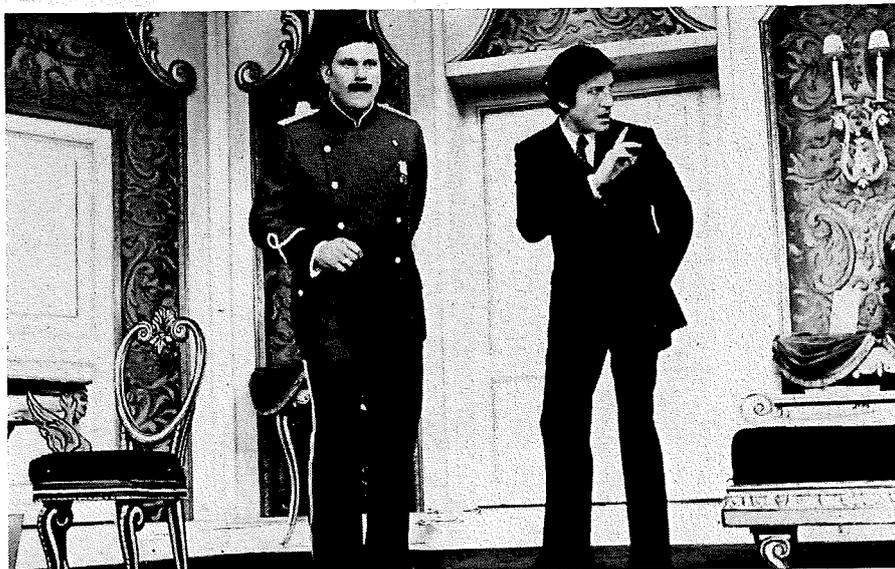
Ah !... la police de papa !
(suite)

Marthe Mercadier, Jacques Sereys.

Madeleine. Il y a cinq ans que nous l'attendions ce vol!



Teddy Billis, Jacques Sereys.
Georgepot. J'en suis. Révolution vaincra...



Jacques Sereys, Claude Brosset.

Jules. Je vous arrête, Barlatier, je veux dire, ne vous emballez pas...

(Photos Bernard)

ACTUALITÉ THÉÂTRALE

EN AVANT TOUTE

Roger Nicolas et Denise Grey rivalisent de fantaisie pour conquérir le public du Théâtre Edouard-VII dans le vaudeville, m's en scène par Michel Roux, de Michel André.

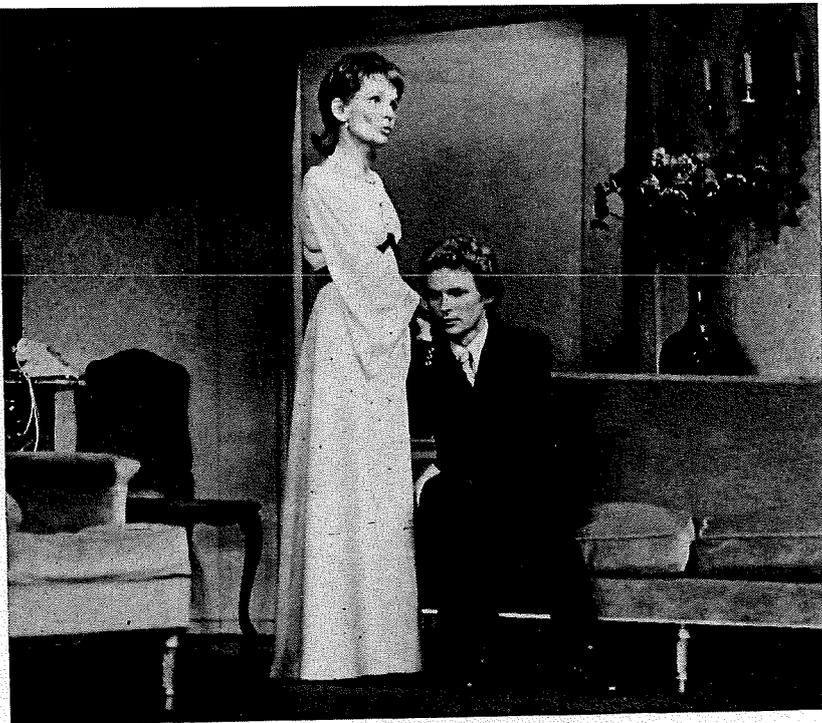


LA BALADE DU GRAND MACABRE

Marcel Lupovici reprend, au Théâtre 347, l'œuvre célèbre de Michel de Ghelderode, apocalypse truculente et hymne à la vie qui garde toute sa verve et sa poésie.

(Photos Bernard)





L'INGÉNU D'AUTEUIL

Claude Génia séduit sans effort l'ingénu Jean-Claude Broust dans la comédie de Jean Le Marois, mise en scène par Georges Vitaly, au Théâtre La Bruyère.

(Ph. Bernard)

LE DANSEUR AUX BRODEQUINS D'ARGENT

Le Théâtre Poétique National, animé par Guy Shelley, a évoqué avec un charme très romantique l'œuvre poétique et dramatique d'Alfred de Musset au V^{me} Festival National de Poésie qui s'est déroulé cet été, au château de Polignac, en Auvergne. Sur notre photo : Guy Shelley (Musset) entouré de gauche à droite par Madeleine Vimes, Elisabeth Meaulne, Anne Simons, Charles Aguado.

(Photo J.-C. Fallv)



HOMMAGE A JACQUES AUDIBERTI

La comédie des Remparts, d'Antibes, a rendu un sympathique et délicat hommage à son compatriote, Jacques Audiberti, au cours de la XXV^{me} Décade de Provence, à Roquefort-les-Pins.

(Studio Pierre)

